Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Charles-Marie Flor O'Squarr

LES FANTÔMES,

ÉTUDE CRUELLE

(1885)

Table des matières

LES FANTÔMES, ÉTUDE CRUELLE 5

I 5
II 13
III 19
IV 29
V 33
VI 43
VII 55
VIII 59

LA SOURCE PRÉGAMAIN FANTAISIE PARLEMENTAIRE62

I 62
II 71
III 90

LA PETITE 112

FANTÔMES AMOUREUX 155

UNE MINUTE 155
LE CLOWN 160
SOUS LA COMMUNE 165
LE RÔLE 172
LE MUSÉE DES SOUVERAINS 181
LE PORTRAIT DE BÉBÉ 186
VISION 192
LE DOMPTEUR 200
LE TÉLÉPHONE 204

LA LANGOUSTE 209
FIANÇAILLES 213
BILLETS FANÉS.. 217
À propos de cette édition électronique.................................223

À M. le marquis de Cherville
Hommage
De
respectueuse sympathie.

LES FANTÔMES, ÉTUDE CRUELLE

I

Depuis trois ans, j'avais pour maîtresse la femme de mon meilleur ami. Oui, le meilleur. Vainement je chercherais dans mon passé le souvenir d'un être qui me fut plus attentivement fidèle, plus spontanément dévoué. À plusieurs reprises, dans les crises graves de ma vie, j'avais fait appel à son affection, et il m'avait généreusement offert son aide, son temps et sa bourse. J'avais toujours usé de son bon vouloir, simplement, et je m'en félicitais. Il avait remplacé les affections perdues de ma jeunesse, veillé ma mère mourante. S'il me survenait une épreuve, une contrariété, il pleurait avec moi, même plus que moi, car la nature m'a gardé contre l'effet des attendrissements faciles. C'est librement, volontairement, que je lui rends cet hommage. Qui donc pourrait m'y contraindre ? J'entends prouver, en m'inclinant devant cette mémoire vénérée, que je ne suis aveuglé par aucun égoïsme, que je possède a un degré élevé la notion du juste et de l'injuste, du bon et du mauvais. D'autres, à ma place, s'ingénieraient à circonvenir l'opinion par une conduite différente, tiendraient un langage plus dissimulé ; j'ai le mépris de ces hypocrisies parce que je dédaigne tout ce qui est petit. Je dis ce que je pense, je rapporte exactement ce qui fut, sans m'attarder aux objections que croiraient pouvoir m'adresser certains esprits faussés par des doctrines conventionnelles.

Je repousse également toute appréciation qui tendrait à me représenter comme capable d'un calcul ou susceptible d'une timidité. Si je porte aux nues mon regretté, mon cher ami Félicien, ce n'est point que mon âme ait été sollicitée par le repentir ou meurtrie par le remords. Je ne cède pas à la velléité tardive – fatalement stérile d'ailleurs – de donner le change sur l'étendue de ma faute au moyen de démonstrations sentimentales. Il est de toute évidence qu'en consentant à prendre Henriette pour maîtresse j'ai commis le plus grand des crimes, la plus lâche des trahisons.

Je ne songe pas davantage à faire intervenir des circonstances atténuantes tirées des charmes physiques et des séductions morales de ma complice. Henriette était une femme très ordinaire, mauvaise plutôt que bonne, vaniteuse, bien élevée et boulotte.

J'hésite à tracer d'elle un portrait sévère, car la plupart du temps les jugements des hommes sur les femmes ne sont que des propos de domestiques sans places ; mais je me suis imposé une tâche pour ma satisfaction personnelle et pour renseignement de mes semblables. Je n'y puis manquer et il me faut – malgré mes répugnances – dire la vérité sur la femme de Félicien. Elle était – je le répète – une créature forte, ordinaire, point jolie, médiocrement instruite, bourrée de préjugés vieillots, d'erreurs bourgeoises, ayant glané dans des lectures mal choisies et mal comprises les formules d'un sentimentalisme démodé. Dès sa jeunesse elle aspira sans doute à un idéal de roman, idéal confus, mais invariablement placé en dehors du cercle précisément délimité des devoirs dont ou lui avait enseigné la religion. Pour peu qu'elle perdît pied dans ses banales songeries, elle croyait de bonne foi prendre son vol pour quelque terre promise, pour quelque planète d'une beauté nouvelle. Pauvre femme ! Que de fois ne lui ai-je pas entendu exprimer cette croyance – particulière aux jeunes couturières égarées par le romantisme – qu'elle était d'une nature supérieure, d'une

race privilégiée, d'une essence rare, et qu'elle mourrait incomprise !

Ah ! ses rêves de jeune fille ! M'en a-t-elle assez fatigué les oreilles ? Elle n'était pas née pour associer sa vie à celle d'un être grave, pensif, toujours courbé sur d'attachants problèmes, à celle d'un homme sans idéal et sans passion et qui prenait pour guide dans l'existence on ne savait quelle lumière douteuse qu'il avouait lui-même avoir seulement entrevue. Elle souffrait d'être ainsi abandonnée, délaissée pour des chimères, elle, créée pour l'amour, pour la passion ! Et patati ! Et patata !

Jamais je n'accordai la moindre attention à ces radotages. Les femmes qui prennent la passion pour guide ressemblent à des navigateurs qui compteraient sur la lueur des éclairs pour trouver leur route au lieu de la demander aux étoiles ; celles-là se trompent assurément, mais encore leur faut-il quelque énergie dans l'âme et une dose appréciable d'héroïsme dans l'esprit. Toute passion suppose de la grandeur, même chez les individualités les plus humbles. Or, Henriette manquait de vocation vraie pour les premiers rôles comme elle eût manqué de courage pour l'action. Son sentimentalisme offrait des réminiscences de romans-feuilletons et des rollets de romance. Son cœur n'avait rien éprouvé, son esprit eût été – je crois bien – -incapable de rien concevoir en dehors des inventions fabuleuses, des monstruosités poétiques, des hérésies et des fictions dont sa mémoire s'était farcie dès l'enfance. On retrouvait l'empreinte de ce désordre intellectuel çà et là dans les platitudes de sa conversation tantôt bêtement mélancolique comme un rayon de lune sur l'eau dormante d'un canal, parfois corsée de ce jargon mondain – espèce de prud'homie retournée – dont les expressions s'appliquent à tous les sujets d'une causerie et qui sert de supériorité aux êtres inférieurs.

Henriette n'était pas jolie et elle en souffrait. Une femme peut avoir – et par exception – assez d'esprit pour faire oublier

qu'elle est laide ; elle n'en aura jamais assez pour l'oublier elle-même. Le sentiment qu'avait Henriette de son infériorité par rapport à nombre d'autres femmes plus jolies, plus jeunes ou plus gracieuses, était profond au point d'altérer toutes ses impressions. Elle n'avait jamais cru, par exemple, que son mari pût l'aimer, l'avoir épousée par une volonté sincère d'attachement, par un désir exclusif de possession, et qu'il n'eût pas agi dès avant leur union selon l'arrière-pensée, outrageusement blessante pour elle, de compléter son intérieur par la présence d'une femme tranquille, vulgaire, insignifiante, à qui personne ne daignerait faire la cour, et dont aucune démarche, même hasardeuse, ne saurait compromettre l'honneur conjugal.

Ce soupçon était absurde, mais il n'entrait pas dans mon rôle de détromper Henriette en lui répétant les confidences dont Félicien avait honoré mon amitié au moment de son mariage. Alors je l'avais vu, ce cher Félicien, heureux, confiant et, par avance, comme le loup de la fable, se forgeant une félicité qui le faisait pleurer de tendresse. Il aimait loyalement Henriette, mais j'appréhende qu'après quelques mois de vie commune il eût sujet de se lamenter en découvrant le néant, la navrante stupidité de la créature à laquelle il avait voué son existence, sa fortune, ses ambitions les plus nobles. Il dut s'étonner jusqu'à l'effarement – lui, l'analyste prestigieux qui avait consigné ses merveilleuses études de l'esprit humain dans des livres où la postérité cherchera le résumé de toutes sciences physiologiques et psychologiques – il dut s'étonner jusqu'à l'épouvante d'avoir commis une erreur aussi redoutable, d'avoir associé à sa pensée cette petite pensionnaire au cerveau étroit, à l'âme mesquine, aux ambitions bornées, aux désirs lents et niais.

Comment, lui, l'impeccable clairvoyant, il s'était trompé à ce point ! Digne et fier, selon sa coutume, il ne souffla mot de cette terrible mésaventure, même à moi, son meilleur ami. Si j'en eus l'intuition, c'est que je le vis, pendant plusieurs semaines, sombre, découragé, paresseux, las de tout travail et comme

sous l'accablement d'un deuil. Puis, une transfiguration s'opéra ; Félicien retourna vers son labeur avec ; une âpreté nouvelle. Je crus comprendre que, dédaigneux d'un rêve menteur, scandalisé d'avoir eu un égarement passager, délaissé pour des jouissances subalternes la source de ses voluptés premières, trompé et à jamais guéri par la décevante épreuve où son cœur était tombé, il repartait, libre cette fois définitivement, vers les régions supérieures, pures, constellées, où, loin des misères et des hypocrisies qui suffisent à la foule, son grand esprit allait planer de nouveau, secouant ses ailes souillées de poussière, face au soleil, comme en un vol d'aigle.

Henriette ne soupçonna point ce drame ; elle constata seulement chez son mari un subit éloignement d'elle, une sorte d'indifférence impassible que ses coquetteries ne parvinrent point à troubler. Je suppose que dès lors – vaniteuse comme je la connais – elle sentit sourdre en elle avec un ressentiment rageur, la préoccupation d'une vengeance.

Oui, ce fut bien et uniquement par vengeance qu'elle devint ma maîtresse. L'attitude glacée de Félicien imposait à la vanité d'Henriette le besoin d'une revanche. Elle eut hâte d'écouter une voix flatteuse – sincère ou non, mais bruyante – disposée à lui répéter tout le bien qu'elle pensait d'elle-même. Les hommages de son orgueil – qu'elle dut confondre pour les nécessités du moment avec sa conscience – lui devenaient insuffisants. M'ayant observé, elle me fit l'honneur de penser que je n'hésiterais pas à accepter ma part de son infamie en échange de l'abandon qu'elle m'octroierait de sa personne. Quand elle m'eut fait entendre ce hideux projet, je crus habile de ne point la décourager tout d'abord, et je me contentai de sourire, me réservant les délais nécessaires à l'examen des risques à courir. Peu après je consentis. Notre chute fut vulgaire et brutale. Au lendemain, le sentiment qui domina mes esprits fut celui de la surprise. Surprise double : je m'étonnais d'être devenu l'amant

d'Henriette, et je m'étonnais de ne l'avoir pas été beaucoup plus tôt.

Certes, la pauvre Henriette aurait pu être mieux favorisée par la fortune. Avec un peu de patience, avec le moindre discernement, il ne lui eût pas été difficile de rencontrer un homme jeune, beau, riche, élégant, capable de la noblement aimer et de la rendre heureuse.

Car enfin, si je n'ai pour excuse d'avoir cédé au charme d'une femme irrésistiblement belle, Henriette ne pourrait expliquer son entraînement, sa chute, par la toute-puissance de mon prestige.

Je suis de taille moyenne, plutôt petit que grand. J'ai la tête forte, rougeaude, les lèvres épaisses, des oreilles larges comme des côtelettes de veau, des yeux rouges et humides comme des cerises à l'eau-de-vie, la barbe dure, mal plantée, et le cheveu rare. Avec ça, plus très jeune et un mauvais estomac. L'habitude que j'adoptai, dès ma première jeunesse, de fumer la pipe – de petites pipes en terre, noires et très courtes : ce sont les meilleures – donne à tous mes vêtements une insupportable odeur de renfermé. Au moral, je me sais autoritaire, cassant, entêté, rebelle à la moindre contradiction, peu disposé à subir les caprices d'une femme – ces caprices fussent-ils charmants, la femme fût-elle adorable.

Et pourtant notre commerce adultère s'est prolongé pendant trois années ; il durerait même encore si les circonstances le permettaient et si je pouvais, sans faire gémir les convenances, me rapprocher aujourd'hui d'Henriette.

Maintenant, nous sommes-nous aimés ?

Exista-t-il jamais entre nous – même un jour, une heure, seulement une minute – de l'amour ? Ce n'est pas le point qui m'occupe, mais je veux bien m'y attarder.

J'en conviens, ceci me trouble. Pour ma part, je crois bien n'avoir jamais aimé Henriette et, au lendemain de notre rupture – rupture tout accidentelle puisqu'elle ne fut amenée ni par elle ni par moi – je suis certain de n'avoir pas éprouvé le regret de cette maîtresse perdue. Si, pendant trois années, je n'ai cessé d'entretenir avec elle des relations régulières, je mets ma constance au compte des facilités grandes de cette liaison. Je ne l'ai pas trompée ; ç'a été probablement par paresse, par indifférence, ou encore par économie. L'amour à Paris est devenu une entreprise colossale qui a ses docks et ses comptoirs et où, après avoir aimé ferme, à prime, on est arrivé à aimer fin courant et même à aimer « dont deux sous », Henriette ne me coûtait rien ou presque rien : des voitures, des bouquets de temps à autre. Tout réfléchi, point d'amour chez moi ; je crois pouvoir l'affirmer.

Quant à Henriette... Non, je ne serai point fat. Elle était vicieuse, perverse ; elle se croyait abandonnée. Elle m'a pris parce que j'étais la, sans préférence, hâtivement, par une rage goulue de mal faire.

O mystère ! Nous aurions donc subi l'attraction de nos seuls vices ? Nous nous serions unis dans une mutuelle curiosité du crime, dans un goût commun de trahisons, de bassesses, de vilenies ? Nous n'aurions eu pour but et pour mobile que la satisfaction de nos pires instincts ?

Question.

Comment se fait-il alors – je le demande aux moralistes – que notre union criminelle, haïssable, déshonorante pour la maîtresse et pour l'amant, nous ait donné de telles voluptés, de

si profonds enivrements que nous n'en aurions pas obtenu de plus troublants si elle eût été légitime ? Si nous ne nous sommes pas aimés, si nous avons été deux lâches et bestiales créatures ruées à l'appât d'on ne sait quelles innommables et ridicules convulsions spasmodiques, pourquoi la combinaison de nos deux perversités nous a-t-elle jetés dans une inoubliable exaltation de l'esprit et des sens – exaltation que nous avons goûtée si infinie, si délicieuse qu'il est impossible de rêver quels bonheurs plus réellement divins pourraient être réservés à l'auguste communion de deux chastetés frissonnantes ?

Ah ! je me félicite d'avoir jeté ce défi à toutes les morales religieuses comme à toutes les morales naturelles, aux dogmes, aux philosophies, aux théories, aux systèmes ! Ces faits énoncés me permettent d'affirmer en toute sécurité que l'on est bien libre si l'on veut, si l'on y trouve du plaisir, de raisonner sur l'idéal, mais qu'on ne saurait tabler avec certitude que sur la matière.

J'y reviendrai – peut-être, car le problème est immense ; il intéresse jusqu'à la somme de considération due à Dieu[1]. Pour l'heure, je ne veux pas m'y aventurer davantage ; ce serait manquer de logique, puisque je n'y trouve aucune réponse à la question posée :

« Henriette et moi, nous sommes-nous aimés d'amour ? »

Encore un coup, j'en suis à douter.

Le certain, c'est que, depuis notre séparation, elle n'a pas pris un autre amant.

Pauvre femme ! Ainsi elle aura manqué d'énergie, même dans la curiosité. C'est la règle qu'une femme prenne un pre-

[1] Je m'expliquerai ultérieurement sur l'importance de ce mot.

mier amant pour voir et les autres pour regarder. Henriette a cru devoir s'en tenir à son unique excursion. Pourtant je n'avais point que je sache, élargi sensiblement les horizons gris où se mouvait lentement sa banale nature...

II

On pourrait supposer que j'avais cédé à la gloriole de tromper un homme supérieur.

Pour qui me prendrait-on ?

Une considération de cette sorte pouvait, à la vérité, tenter un esprit vulgaire ; je ne m'en suis point préoccupé. Félicien eût été le premier venu que je l'aurais trahi tout de même.

S'imaginer que la plupart des maris trompés sont des imbéciles, des idiots, des crétins, est le comble de l'erreur. On abuse beaucoup de ces mots : « imbéciles, idiots, crétins. » C'est un tort, les hommes plus bêtes que les autres sont excessivement rares. Puis il ne faut pas perdre de vue que la finesse des maris se heurte constamment à la finesse des femmes, bien autrement redoutable. Enfin les époux ne sont pas, ne seront jamais d'accord sur la nature même des faits qui engagent la responsabilité de celles-ci, tandis qu'ils justifient la sévérité, tout au moins l'inquiétude, de ceux-là.

Je m'explique.

Depuis plusieurs milliers d'années, l'homme, toujours en éveil, toujours en action, a créé, inventé, construit, imaginé, bâti, combiné, élevé, perfectionné une foule de choses parmi lesquelles plusieurs méritent la louange. La femme, indolente, ex-

tatique, trop frêle pour construire, trop nerveuse pour inventer, s'est donné comme tâche de perfectionner sa vertu. Cette œuvre de perfectionnement n'est probablement pas encore achevée à l'heure actuelle. Supposons que, dans l'origine, cette vertu des femmes ait pu être représentée par un cercle assez vaste, capable de contenir un nombre honnête de devoirs. Les femmes ont d'abord fait la moue, mais, comme les législations anciennes leur opposaient une sévérité effective qu'elles n'ont point à redouter des codes modernes, elles ont patienté, rongé leur frein, attendu l'avènement d'un ordre de choses plus libéral » plus favorable à l'esprit de réforme. Cette heure, espérée de plusieurs générations, étant venue à sonner, elles n'ont pas perdu de temps. C'était si je ne me trompe – et autant que l'on peut assigner une date à ce grand événement historique, – dans la première partie du dix-huitième siècle. Les femmes ont alors examiné le cercle en question, l'ont jugé trop grand et, d'un commun accord, sans qu'une voix s'élevât parmi elles pour proposer un amendement – Jeanne d'Arc avait emporté son secret dans la tombe – elles en ont décrété le rétrécissement.

Le grand cercle devint en conséquence un cercle de dimension médiocre et qui, naturellement, ne contenait plus autant de devoirs que son aîné. C'était déjà fort audacieux pour l'époque. Les hommes, nos ancêtres, volontiers se seraient montrés réactionnaires en ce point, mais les femmes leur affirmèrent si tendrement que cette diminution ne serait suivie d'aucune autre, qu'elles s'en tiendraient là, que si elles négligeaient les devoirs placés maintenant en dehors du cercle elles ne failliraient à aucun de ceux y contenus, elles furent enfin si persuasives que la mesure passa.

On sait à quelles funestes conséquences peut mener le régime des concessions. Celle-ci coûta gros au sexe fort. Les femmes, mises en goût, laissèrent s'écouler quelques lustres et revinrent à l'assaut. Une deuxième fois, le cercle fut rétréci, puis une troisième, puis une quatrième, le nombre des devoirs impo-

sés au sexe faible diminuant avec la circonférence. De telle sorte qu'aujourd'hui ce fameux cercle, constamment amoindri, n'est plus qu'un point et ne peut plus comporter qu'un devoir, un seul et unique devoir. Par exemple, arrivées à ce point, les femmes ont déclaré que là était leur vertu, et que rien désormais ne pourrait les amener à en démordre.

Depuis fort longtemps les hommes s'efforcent de réagir, de ramener le cercle à son volume primitif ; mais ils ne sont pas les plus forts. D'ailleurs, remonte-t-on le courant du progrès ?

Il résulte des perfectionnements apportés par l'espèce féminine dans les dimensions de sa vertu que de nos jours une femme se croit coupable seulement quand elle a manqué à l'unique devoir subsistant. Pour elle, l'adultère n'a point de commencements.

Les préliminaires d'une liaison criminelle – regards échangés, étreintes furtives, billets doux, rendez-vous mystérieux – tous les incidents précurseurs qu'un mari surprendra facilement puisqu'ils se produisent généralement sons ses yeux, échappent à sa juridiction. Il serait mal inspiré d'en prendre de l'inquiétude, d'y chercher un motif à récriminations et à reproches. La femme lui répondra toujours, de la meilleure foi du monde, qu'il n'y a rien en tout cela que de parfaitement innocent, et qu'elle n'a pas manqué à « ses » devoirs. Par habitude, par tradition, elle aura conservé ce pluriel. Or, le jour, le jour fatal où elle aura manqué à tous « ses » devoirs, rien ne viendra modifier son attitude, et la finesse du mari se sera endormie déjà devant la monotonie des susdits incidents précurseurs « où, je te jure, mon bon ami, qu'il n'y a rien que de très innocent ».

Henriette, après notre faute, n'eut aucun besoin de recourir à la ruse. Jamais Félicien ne l'interrogea, ne soupçonna ses sorties, ne s'inquiéta de ses fréquentes absences. Ma maîtresse probablement en enragea davantage. Notre liaison glissa peu à

peu dans nos habitudes et prit les fadeurs monocordes, les régularités écœurantes du mariage. Cette considération est peut-être suffisante pour expliquer sa durée.

Nous pouvions nous voir chaque jour à des heures parfaitement choisies pour ne nous gêner ni l'un ni l'autre. Félicien habitait un superbe appartement voisin de l'église de la Madeleine ; je m'étais fait construire un petit hôtel à l'extrémité de l'avenue de Villiers, où de superbes habitations commençaient à remplacer les solitudes de la plaine Monceau. Chaque jour après déjeuner Henriette montait bourgeoisement dans la voiture du tramway arrêtée au bas du boulevard Malesherbes, et venait passer près de moi plusieurs heures. Elle occupait ma vie oisive, peuplait ma maison, s'intéressait à l'ameublement et aux tapisseries. Le soir, trois fois par semaine, je prenais une tasse de thé chez Félicien. D'autres fois nous nous retrouvions au théâtre, dans sa loge, par un heureux hasard.

On causait de nos amours dans le monde, mais avec indulgence. Le monde se gouverne à peu près selon les règles de l'Église, qui s'accommode avec les pécheurs et n'excommunie que les hérésiarques. Ce qui lui fait honte dans les liaisons irrégulières, c'est moins le vice que le scandale. Les vices convenables, corrects, gantés de frais et nantis de valeurs cotées en Bourse ne lui sont pas déplaisants. Or, Henriette, autant que moi-même, se faisait une loi de ne jamais froisser chez personne le sentiment des convenances. Je lui rends cette justice que, dans les circonstances critiques que nous avons traversées, elle fut toujours parfaite sous ce rapport.

Henriette était ma maîtresse depuis un an lorsque Dieu prit la peine de bénir nos criminelles amours. Après une grossesse pénible, suivie de couches laborieuses, elle donna le jour à un enfant du sexe féminin qui fut déclaré à la mairie sous les noms de Henriette Camille-Pauline. Ce fut une grosse émotion pour Félicien. Il me désigna comme parrain de la petite, natu-

rellement, fit célébrer un baptême superbe, se prit d'un regain de tendresse pour sa femme, mais de façon à laisser voir que cette tendresse était faite surtout de reconnaissance et d'une sorte de pitié attendrie pour les épreuves de l'accouchée. J'offris les cadeaux de rigueur, largement, sans lésiner. La note des dragées s'éleva a plus de six cents francs.

Henriette ne partagea point l'allégresse de son mari. La maternité l'avait contrariée brusquement dans ses habitudes, dans la régularité de sa vie coupable. Elle s'en désola dès le premier jour et ne s'en consola jamais tout à fait. Une crainte la préoccupait surtout, c'était que ses grâces seraient encore amoindries, ruinées totalement peut-être ; que sa taille resterait épaissie, déformée. Elle se releva pâlie, fatiguée, la face morte, et fut assez longtemps sans pouvoir reprendre le tramway du boulevard Malesherbes. Mais dès que les forces lui revinrent elle retomba dans la monotonie de notre adultère sans que rien subsistât chez elle de la crise suprême d'où elle sortait. Cette épreuve qui transfigure jusqu'aux filles et met on ne sait quoi de céleste dans l'âme des pires, n'eut point prise sur cette créature inquiétante. Elle ne parla pas plus de l'enfant que si elle fût demeurée stérile, et ne lui témoigna d'intérêt, ne lui fit visite en nourrice qu'autant qu'elle s'y sentit astreinte par la règle des convenances.

C'était une petite femme très correcte.

Félicien était heureux maintenant. De cette enfant qu'il croyait sa fille selon le sang, il comptait faire sa fille selon l'esprit. Il s'attachait au frêle petit être avec cet amour qu'il eût si volontiers voué à Henriette si celle-ci eut été capable de le mériter ou seulement de le comprendre. Il adorait l'enfant, s'en occupait sans cesse, rêvait pour elle fortune et bonheur.

Intérieurement je m'amusais de cette erreur d'un grand caractère. Qu'on vienne après cela me parler de la voix du sang,

des entrailles de père, de tout ce qu'inventèrent les poètes pour diviniser la plus humble, la plus animale des fonctions humaines ! Pitié, grande pitié que tout cela ! L'enfant était de moi, je n'en doutais pas ; et cependant à ma certitude ne se mêlait aucune émotion. Peut-être était-ce parce qu'il ne m'était point permis d'en laisser voir. Montrer de la tendresse à l'enfant de Félicien eût été d'un manque de tact déplorable, d'un défaut de goût scandaleux. Or, l'émotion ne vaut rien par elle-même, mais seulement en raison de son expression. En outre, comme j'ai eu déjà occasion de le dire, je ne suis guère impressionnable. J'estime que l'égoïsme est de droit naturel et social. La sensibilité est une monnaie qui n'a pas cours dans le monde ; la dépenser, c'est se ruiner sans enrichir personne.

Je m'habituais à penser que rien ne viendrait troubler cette existence honteuse mais confortable. Nous étions en droit, Henriette et moi, de compter sur une longue sécurité et, au cas où nous viendrions à nous dégoûter l'un de l'autre, sur l'impunité éternelle.

Pouvions-nous prévoir qu'une circonstance futile, absurde, un rien, déciderait notre perte ?

Si les choses ont mal tourné, ce n'est pas ma faute. Tout au plus aurais-je à me reprocher de m'être abstenu une fois dans ma vie entière de lire les journaux du soir. Mais les émotions de la journée rendent cet oubli pardonnable, au moins elles l'expliquent.

On va pouvoir en juger.

III

Ce matin-là, le *Journal officiel* publia un décret présidentiel aux termes duquel Félicien était élevé à la dignité de grand-officier dans l'ordre national de la Légion d'honneur. Titres exceptionnels. Commandeur du 15 août 1868.

Ce fut pour nous un jour de fête, bien que nous fussions tous préparés à cet événement. Depuis plusieurs semaines les journaux l'annonçaient, et Félicien en avait été officiellement avisé par un de ses collègues de l'Académie française, à cette époque ministre, président du conseil. Depuis longtemps, d'ailleurs, cette haute récompense était due à notre ami, qui l'eût obtenue beaucoup plus tôt s'il ne se fût fait accuser de froideur à l'égard du nouveau régime.

Félicien accueillit sa promotion avec une feinte indifférence. Il affectait constamment le dédain des vanités humaines, mais je l'ai toujours soupçonné de n'y pas rester insensible. Le soir de cet heureux jour, je dînai chez lui en petit comité, avec Henriette et le jeune secrétaire de Félicien.

Dès avant le dessert, le secrétaire obtint la permission de se retirer. Aussitôt je conseillai à mon ami de se rendre au palais de l'Élysée pour y porter, selon l'usage, ses remerciements au Maréchal. J'ajoutai qu'il y avait bal ce soir-là à la présidence et que, par conséquent, sa démarche serait toute naturelle. Il hésitait, prétextant une fatigue, le besoin de prendre du repos, le désir de ne point sortir ; mais j'insistai tant qu'il se décida.

Il s'habilla et partit. Je restai seul avec Henriette.

Mais je n'avais pas lu les journaux du soir. De là tous nos désagréments.

Or, le matin même, une des petites, filles de S. M. la reine Victoria venait d'être enlevée à l'affection du peuple anglais, à la suite d'une courte et douloureuse maladie. Aussitôt, dans Londres et dans toutes les villes des trois royaumes unis, tous les magasins avaient été fermés. L'Angleterre prenait le deuil. Et, par une coutume d'ailleurs absurde, les gouvernements des deux mondes, aussitôt avisés par le télégraphe, s'étaient empressés de renoncer à toutes les joies d'ici-bas. En conséquence, le bal offert ce soir-là à l'élite de la société parisienne par le président de la République était ajourné, selon l'étiquette.

À l'Élysée, Félicien fut reçu par un officier d'ordonnance de M. le général Borel, lequel lui expliqua que sa promotion dans la Légion d'honneur n'avait pas empêché la jeune princesse anglaise de succomber et que, dans cette circonstance, le Maréchal-Président avait dû renvoyer à huitaine les cavaliers seuls et les polkas déjà commandés à Desgranges et à son orchestre. Il présenta ses félicitations au nouveau dignitaire et le reconduisit avec force salutations jusqu'au seuil de la salle des Aides de Camp. Félicien, ennuyé de sa course inutile, s'empressa de rentrer.

À ce moment, je venais de céder aux infernales coquetteries de ma complice. Ne devions-nous pas compter sur deux bonnes heures au moins de solitude ? Quand nous nous aperçûmes du retour de Félicien, il était trop tard ; nous l'entendions traverser la salle à manger, puis le salon. La porte s'ouvrit et il nous apparut sur le seuil, surpris en pleine stupeur.

Ma position était périlleuse autant que ridicule. Félicien possédait tous les avantages. D'abord il était correctement vêtu, habit noir, cravate blanche, sa plaque neuve au côté droit à demi cachée sous le revers de l'habit, deux ordres au cou, une brochette de croix à la boutonnière, des gants blancs. Moi, j'étais en chemise, assis au bord du lit, les jambes nues pendantes, me disposant à me rhabiller.

Ridicule, ridicule situation !

Je l'avoue, j'eus peur.

Le visage de Félicien avait été envahi brusquement par une pâleur mortelle. Bien en lui ne remua. Il resta là fixe, glacé, hagard, tenant bêtement son bougeoir allumé, ce dont j'aurais probablement ri sans la solennité du cas. Il nous couvrit d'un regard terrible, ses yeux dilatés par la stupéfaction et la colère allant de moi à ma complice qui avait pris le parti de s'évanouir. Cela dura peu de temps, une seconde, un siècle. J'attendais immobile, indécis, mais me disant qu'en somme cette position ne s'éterniserait pas.

De la main gauche, Félicien saisit une chaise appuyée au mur, près de la porte. Bien certainement, cette chaise allait devenir une arme redoutable ; il l'élèverait sur ma tête, marcherait sur moi, m'ouvrirait le crâne d'un seul coup. Mais non. Félicien se laissa tomber sur cette chaise et fondit en larmes. Je le vois encore assis, pleurant, son bougeoir à la main.

Ce n'était pas le moment de perdre du temps. Rapidement, sans cesser de surveiller Félicien, dont aucun mouvement ne m'échappait, je repris mes vêtements un à un et j'y rentrai. Jamais peut-être je ne me suis habillé si vite. Après quelques secondes, je me trouvais au centre de la chambre à coucher, chapeau sur la tête, canne à la main.

L'autre sanglotait toujours.

Ridicule, ridicule situation !

Périlleuse aussi.

Pour sortir, il me fallait passer près, tout près de Félicien, si près qu'il serait peut-être impossible que mon pardessus ne frôlât pas son genou. Je n'hésitai pas, bien que persuadé qu'il allait, cette fois, se jeter sur moi, chercher à m'étrangler, engager la lutte, une lutte sauvage à coups de poing, à coups de pied, à coups de dents, une bataille de cochers ou d'escarpes.

Je passai, non sans saluer correctement, car, dans les pires circonstances, je reste homme du monde. Il ne bougea point. Je traversai le salon, la salle à manger, l'antichambre. Là, j'attendis un instant, la main sur le bouton de la porte de sortie. Félicien pleurait toujours et, par les portes laissées ouvertes derrière moi, j'apercevais encore la lueur de son bougeoir. Pourquoi me suis-je arrêté dans l'antichambre ? Pourquoi ai-je attendu ? Qu'est-ce que j'attendais ? Jamais je n'ai pu me l'expliquer. Enfin, je compris la parfaite inutilité de ma présence. J'ouvris la dernière porte, que j'eus bien soin de refermer derrière moi, et je me trouvai sur l'escalier.

Une minute après, j'arpentais rapidement le boulevard Malesherbes. Le dernier tramway venait de partir. Et pas de fiacres !

C'était la soirée aux embêtements.

Ma première impression fut toute de soulagement. J'étais enchanté – enchanté – d'être sorti de la bagarre sans horions, et c'est alors, alors seulement, que je songeai à Henriette. Dans quelle situation allait-elle se trouver ? Quels périls lui faudrait-il affronter ? Quelles difficultés devrait-elle vaincre ?

Penser que si j'avais, à mon habitude, parcouru, même distraitement, le *National*, la *France* et le *Temps*, rien de tout cela ne serait arrivé ! Car les journaux du soir, comme je pus m'en assurer en rentrant, annonçaient, avec le décès du la princesse

anglaise, l'ajournement du bal donné en son palais par le Maréchal-Président.

Fatale omission ! Il avait fallu l'émoi joyeux causé par le nouveau succès de mon ami pour occasionner cet oubli, chez moi, l'homme le plus rangé, le plus routinier de la terre !

Que devenait Henriette ? Félicien ne semblait point disposé d'assouvir sur elle une rage homicide. Ou peut-être attendait-il mon départ pour éclater. Non. J'avais encore plein l'oreille de l'écho de ses sanglots lointains, des gémissements bêtes, des pleurs d'enfant, d'idiot.

C'est égal, pas très crâne, l'ami Félicien. Un autre se serait monté, aurait vu rouge, parlé de tout tuer, ameuté les domestiques, la maison. Tout de même, je pouvais compter sur une affaire pour le lendemain ; l'affaire de rigueur avec une cause puérile qui ne donnerait le change à personne, un duel sérieux pour un prétexte futile en apparence. Bien que dénuée de scandale, l'aventure devait aboutir. Félicien n'oserait point laisser les choses en l'état, empocher son camouflet, sous peine de passer à mes yeux pour le dernier des propres-à-peu.

Je regagnai mon logis à pied, perdu dans un monde de réflexions déplaisantes. Au fond, j'aurais préféré que tout cela n'arrivât point.

Se laisser prendre ainsi, était-ce assez bête ?

Quelle leçon pour l'avenir !

C'était la première fois que j'avais cédé imprudemment. D'ordinaire, je me tenais sur mes gardes, malgré les provocations d'Henriette, toujours audacieuse jusqu'à la folie. Les femmes sont toutes la même, jamais la peur ne leur est un frein. Henriette montrait souvent des témérités effrayantes, me ser-

rant la main sous la table, cherchant rapidement mes lèvres entre deux portes, à un pas du salon rempli de visiteurs. Sur mes observations, elle se scandalisait de la poltronnerie des hommes et protestait de la bravoure des femmes. Aucun moyen de lui faire entendre raison. Je cédais toujours, finalement, brusquement poussé hors de ma prudence par un amour-propre à mes yeux chevaleresque.

Maudit point d'honneur qui m'avait fait faiblir encore ce soir-là ! Henriette, dont je croyais connaître toutes les ressources de coquetterie, m'avait surpris par des séductions inattendues. Dans quel but et à quel propos ? Elle avait passé deux heures chez moi et je pensais bien que nous n'aurions plus rien à nous dire. En exhortant Félicien à se rendre au bal de l'Élysée, j'étais de bonne foi ; je lui donnais bien innocemment, dans une intention parfaitement désintéressée, un excellent conseil. Je n'avais pas la moindre arrière-pensée – parole d'honneur ! À quel pernicieux et funeste désir avait donc cédé Henriette ? Je ne saurais le dire en toute certitude, mais je crois comprendre qu'elle fut impatiente de tromper effectivement un grand-officier de la Légion d'honneur. Cette explication semblera absurde, saugrenue à beaucoup d'hommes pratiques ; ce m'est une raison de plus de l'admettre comme unique et véritable.

Pauvre Félicien ! J'aurais donné gros pour que cette aventure accablât plutôt un autre de mes amis, un de ceux que je rencontrais avec indifférence et par échappées. Outre que je prenais une large part à son chagrin, je ne perdais pas de vue que cet incident – fâcheux à tous égards – -allait bouleverser complètement mon existence.

Où irais-je maintenant le soir fumer ma pipe et boire une tasse de thé ?

Comme j'avais dépassé le boulevard extérieur et que je me trouvais entre l'hôtel du peintre Édouard Détaille et celui de Mlle Louise Valtesse, il me vint une idée plus sombre.

Certes, je pouvais compter sur un duel avec Félicien, mais, en y réfléchissant bien, un autre danger me menaçait contre lequel je devais rester complètement désarmé. Henriette viendrait peut-être me trouver, chassée, honteuse, sans trousseau, sans un sou, et me proposerait de prendre la fuite avec elle, de partir pour l'Italie, pour l'Égypte ou pour l'Amérique, pour un pays quelconque entrevu parmi ses rêveries bourgeoises. Que faire en ce cas ? Répondre par un refus serait indigne d'un galant homme. Obtempérer devenait toute une affaire, un exil, un déménagement. Et je calculais par la pensée les tracas, les fatigues, les dépenses d'une vie, errante d'abord, compliquée à tout moment par la crainte d'une rencontre, par le besoin de se cacher, d'aller de ville en ville, d'hôtel en hôtel, pour nous abattre enfin dans une petite commune perdue, un trou, à l'abri des excursions des touristes et assez éloignée d'une ligne de chemin de fer !...

J'avais cependant organisé sagement ma vie, écarté les amitiés inutiles, les maîtresses encombrantes, les occupations graves. La belle avance ! si, proche la quarantaine, je devais me trouver arraché à mes habitudes et me voir une femme sur les bras !

Un crampon ! Ni plus ni moins. L'expression est vive, mais je n'en sais point qui rende mieux la chose.

À peine cette pensée eut-elle pris place en ma cervelle qu'elle en chassa impitoyablement toutes les autres. La question Henriette qui, dans le début de la crise, m'apparaissait comme une quantité négligeable, devint la question importante, la question capitale. Le reste, Félicien, la scène du soir, ma vie troublée, l'obligation de chercher un autre ménage pour ma

tasse de thé le soir, mon duel certain, les conséquences mêmes de ce duel, tout cela me parut secondaire. La femme me faisait peur beaucoup plus que le mari, et j'aurais voulu pouvoir quitter Paris en toute hâte, par le premier train du matin, pour échapper – même à l'aide d'un moyen douteux – à la visite émouvante qu'Henriette me préparait sans doute pour le coup de neuf heures. Mais il n'y avait rien à y faire. Je me résignai. Du reste – soit dit sans vanité – je n'ai jamais décliné aucune responsabilité. Le vin étant tiré, il fallait le boire. Tant pis pour moi.

Très préoccupé, je tardai à m'endormir. Il était près de trois heures du matin quand je me sentis gagner par le sommeil.

Mon valet de chambre vint me réveiller à dix heures, selon l'habitude. Au réveil, mon appréciation des faits de la veille, restait la même quant au fond. Dans la forme, je la trouvai plus froide et plus raisonnable. Peut-être que Félicien avait réfléchi de son côté et qu'il ne m'enverrait pas de témoins, pur crainte du scandale et de la malignité du monde. Après tout, il ne pouvait agir comme le premier mari venu, ayant une situation à garder. Il tiendrait sans doute à ne pas ébruiter son sinistre. Enfin, c'était à voir.

Quant à Henriette, elle aurait peut-être l'idée de se retirer dans sa famille. Aux heures d'affliction, quel plus sûr refuge que le sein d'une mère ? Quel milieu plus favorable au repentir que le foyer paternel ? Au besoin d'ailleurs – et si elle ne comprenait pas d'elle-même la nécessité d'agir ainsi – mon devoir d'honnête homme m'imposerait de l'éclairer, de lui indiquer la voie à suivre. Convenait-il que je profitasse de son égarement pour la perdre à mon profit ? Pouvais-je abuser des circonstances pour accepter le sacrifice de sa réputation, de sa vie tout entière ?

Non, je ne le pouvais pas. Non, je ne le devais pas. C'est affaire aux esprits timorés, aux consciences molles, de céder à la première approche de l'entraînement, de s'abandonner aux ten-

tations. Les caractères sérieux résistent d'abord, reprennent possession de leurs ressources individuelles, puis mesurent, calculent, pèsent le pour et le contre, examinent le bon et le mauvais côté des choses. Si Henriette s'abandonnait, je la retiendrais au bord du précipice et je lui en montrerais la profondeur. Il ne faudrait pas de longs raisonnements pour lui faire entendre qu'à tout bien considérer notre aventure était banale, ordinaire, et ne justifierait aucunement des mesures extrêmes.

Un ménage rompu, la grande nouveauté ! Un foyer ruiné, était-ce bien original ? Étions-nous les premiers dans cette situation ? Non, certes non. Les femmes séparées ne se comptent plus et toutes ont retrouvé, après quelques semaines écoulées – le délai d'un deuil de cour – un centre de relations, des salons indulgents, des amis fidèles et même au respect d'assez bon aloi. Quant aux maris éprouvés, depuis longtemps on n'en tient plus la statistique. Il faudrait pâlir sur les chiffres.

Parbleu ! rien n'était perdu si l'on prenait la chose au sérieux, si l'on se gardait des coups de tête. Bien décidément – le duel avec Félicien ayant lieu ou non – Henriette se tirerait d'affaire selon la raison, selon la sagesse.

Et j'arrivais enfin à comprendre que, des trois intéressés, j'étais, moi, le seul sérieusement lésé, le seul irrévocablement privé de quelque chose, le seul profondément atteint. En effet, non seulement je ne retournerais pas chez Félicien, mais il me faudrait encore prendre soin de l'éviter, soit cesser de fréquenter certains salons où il se produisait. Obligation stupide, en vérité, puisque ce n'était pas moi que l'événement rendait ridicule.

Enfin, il fallait voir.

Vers onze heures, comme je commençais à m'étonner, un groom survint – le groom d'Henriette – avec une lettre.

J'avais à peine jeté mes regards sur le papier que je fondis en larmes.

Félicien n'était plus.

Dans le courant de la nuit fatale, une heure environ après mon départ, le malheureux avait succombé à une attaque d'apoplexie. On l'avait trouvé étendu sur le tapis de son cabinet, la face noire, avec du sang aux lèvres et sur la barbe.

Un coup de foudre.

Henriette m'informait de ce grand malheur, et m'invitait à passer chez elle au plus tôt.

Je fis monter le groom et lui demandai quelques menus détails.

C'était en pleine nuit, vers une heure du matin – il devait être une heure, en effet – que les domestiques avaient été réveillés par les cris de madame et par de furieux coups de sonnette. Le cadavre était encore chaud. Madame avait été bien malade, une crise de nerfs prolongée qui s'était calmée seulement à l'arrivée du médecin. Toute la maison était sens dessus dessous. On avait prévenu le frère de monsieur et les parents de madame, qui étaient accourus bien vite. Quel malheur ! Un si bon maître !

Le groom partit.

J'étais accablé de stupeur.

Pauvre Félicien ! Un ami, un vrai ! Nous nous étions si mal quittés... Partir ainsi, jeune encore, en pleine gloire, et sans que j'eusse pu lui serrer la main une dernière fois ! Quelle secousse !

Aucune des douleurs éteintes dans le passé ne m'avait frappé si rudement. Il n'est pas d'être au monde que j'aie autant pleuré.

Je ne sais pourquoi, je ne m'explique pas pourquoi, mais je n'avais jamais autant pleuré que ce jour-là.

IV

Trois jours après – l'enterrement était décidé pour midi – je me levai de bon matin en vue de réfléchir à la petite allocution que je devais prononcer au cimetière, sur la prière générale. La veille, toutes les dispositions de la funèbre cérémonie avaient été arrêtées. Le nombre des discours devenait important et il fallait compter avec l'imprévu, avec les délégations des sociétés savantes de province dont Félicien était président d'honneur, avec la jeunesse, les Écoles, toujours si empressée aux funérailles des grands hommes. Ma mission se limitait à prononcer quelques paroles au nom des plus intimes amis du mort. Quinze à vingt lignes au plus.

Étant de nature médiocrement éloquente, je pris les précautions de rigueur, c'est-à-dire que je traçai sur une feuille de papier la teneur de mon petit discours, me réservant d'en graver les termes dans ma mémoire au cours de la matinée. J'eus lieu d'être assez satisfait de mon ouvrage. C'était simple, grave, ému, pas banal : une bonne moyenne d'oraison funèbre.

Ah ! ce fut un bel enterrement ! Je tenais un des cordons du poêle ; les cinq autres étaient tenus par :

Un membre de l'Académie française ;
Un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres ;

Le chef de cabinet de M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts ;
Un député du département de l'Orne, dont Félicien était originaire ;
Un ancien élève de l'École normale, qui comptait le défunt parmi ses plus brillants lauréats.

Derrière le catafalque aux grands voiles de deuil semés d'étoiles d'argent et qui pliaient sous les palmes et les couronnes, venaient, à la suite des maîtres des cérémonies portant voilées sur des coussins de velours violet les décorations du mort :

La famille ;
Un aide de camp du Maréchal-Président ;
Le bureau de l'Académie française ;
Les délégations de l'Institut ;
La Société des gens de lettres, conduite par M. Emmanuel Gonzalès ;
Les membres de la Société des auteurs dramatiques ;
Les représentants des nombreuses Sociétés savantes dont Félicien s'était montré le zélé protecteur ;
Des artistes, des savants, des journalistes, un imposant cortège d'admirateurs, de disciples et de fidèles.

Et nous défilions à travers la foule pieusement rangée, entre deux haies de soldats en grande tenue, aux accents de la musique de la garde républicaine dont les silences étaient marqués par le grondement prolongé des tambours étouffé sons les draperies funéraires.

Dans Paris, c'était comme un recueillement. Les fronts se découvraient sur notre passage. Ah ! la France perdait un de ceux qui comptent pour sa gloire, un sublime esprit, un grand cœur ! L'âme de la foule semblait prier.

Magnifique spectacle qui jamais ne s'effacera de mes yeux !

À la Madeleine, la messe fut chantée par Bosquin et Melchissedec, de l'Opéra, Mmes Mézeray et Vidal, de l'Opéra-Comique. Alexandre Georges tenait les orgues.

Au cimetière du Père-Lachaise, l'inhumation eut lieu dans un caveau provisoire offert par la ville de Paris. Quand la bière eut été descendue dans la tombe, les orateurs, désignés à tour de rôle par un maître de cérémonies, s'avancèrent et parlèrent. Ce fut long, mais beau. Enfin mon tour arriva. Je fis deux pas en avant, m'arrêtant au bord même du tombeau, et je prononçai :

« L'ami vénéré que nous avons perdu, le grand penseur, le... »

Mais il me fut impossible d'achever, non pas que je ne fusse incertain de mon débit ou que l'émotion me prît à la gorge. Non, ce n'est pas cela. Mais un souvenir me revenait qui changea complètement le cours de mes idées. J'oubliai la cérémonie, le deuil de tous ces cœurs empressés, cette foule recueillie qui attendait mes paroles, et je ne vis plus que la scène, la ridicule scène de l'autre soir : moi en chemise, au milieu de la chambre à coucher, Henriette évanouie, mes vêtements épars, et lui, Félicien, en tenue de gala, son bougeoir à la main et pleurant comme un veau. À cette vision furtive, je fus un moment bien près d'éclater de rire. Je fermai les yeux, redoutant de découvrir brusquement Félicien assis au fond de la tombe, son bougeoir à la main. Quelqu'un me prit le bras et m'entraîna à l'écart. J'entendais ces mots vagues dans la foule :

– Pauvre homme... L'émotion, sans doute... Songez donc, c'était son meilleur ami... Quelle perte !...

Mais je me remis aussitôt et, tandis que l'on m'éloignait, je ne perdais aucune des paroles de l'orateur qui avait pris ma place :

« Au nom du Cercle artistique et littéraire d'Alençon, j'apporte sur cette tombe encore entr'ouverte... »

Une demi-heure après je quittai le cimetière, poursuivi par des reporters en quête de renseignements intimes sur Félicien. Je leur répondis de mon mieux, y apportant de la complaisance, heureux de contribuer par mes révélations à la gloire du mort. Je racontai les débuts difficiles, misérables, de mon ami, sa lutte courageuse contre l'adversité, sa vie de famille, si simple, si touchante, sa femme – son unique amour – et sa fille – une adorable enfant belle comme les anges. Je sus taire quelques manies excentriques ou ridicules du défunt. Bref, je m'acquittai de ce soin à merveille.

Vers cinq heures je montai saluer Henriette entourée de sa famille.

Visite inévitable.

Henriette fut d'une distinction accomplie ; ni trop émue, ni trop glaciale. Elle accepta mes condoléances avec un sourire triste – un de ces sourires comme on en rencontre sur les dessins des romances – et elle m'annonça son départ pour le lendemain. Elle se retirait pour quelques semaines à Saumur, chez ses parents.

Excellente idée.

Je lui répondis que, de mon côté, je comptais m'éloigner aussitôt de Paris, où me harcelaient depuis quelques jours tant et de si douloureux souvenirs.

Ce fut tout. Elle ne chercha point à me parler à l'écart, ne me demanda pas où je comptais me rendre, ne souffla mot d'une correspondance possible. Il semblait que tout fût fini, bien

fini, entre nous, sans qu'aucune parole d'adieu fût nécessaire, que nous allions vivre désormais étrangers l'un à l'autre, plus encore qu'étrangers : ignorés l'un de l'autre.

Ainsi je pris congé, simplement, de cette insignifiante créature, la mère de ma fille. Je sortis après avoir répondu aux étreintes reconnaissantes de la famille. Pensez donc ! Je m'étais donné tant de mal, m'occupant de tous les préparatifs, remplaçant les parents dans les sombres corvées de ces jours funèbres. J'avais tenu à visser moi-même les boulons de la bière où moi-même j'avais enseveli Félicien.

Eh bien – me croira qui voudra – si un instant j'ai aimé Henriette, ou, pour mieux dire, si à un seul instant je l'ai ardemment désirée, désirée follement, désirée avec angoisse, désirée douloureusement, – c'est ce jour-là, ce dernier jour, quand je l'aperçus si blanche, si pâle, si froide dans ses longs vêtements sinistres, avec ses yeux noirs, fixes et durs, dilatés par les insomnies, et où luisait la fascination d'une flamme d'enfer !

V

Où aller ?

J'avais fort peu voyagé, mais je ne me sentais aucun goût instinctif pour une contrée plutôt que pour une autre. J'eus d'abord l'idée d'aller m'oublier dans quelque pays désolé et vide, mais j'y renonçai aussitôt par cette raison que le voyage ne me servirait en rien si, en me tenant hors de chez moi, il ne me tirait pas hors de moi-même. Le but devait être plutôt d'occuper toutes les forces vives de mon esprit à des objets nouveaux, à des paysages qui renouvelleraient constamment l'émoi de la

surprise. Sous ce rapport, j'avais le choix, mais il me manquait les éléments d'une préférence.

Je me rappelai fort heureusement un pays dont il avait été parlé fréquemment devant moi par Félicien : l'Italie.

Dans sa jeunesse, au sortir de l'École normale, Félicien attaché comme secrétaire à une commission du ministère de l'instruction publique envoyée dans les environs de Naples pour je ne sais quelles fouilles scientifiques, avait été si profondément épris de la grande patrie latine que, sa mission terminée, il avait sollicité et obtenu l'autorisation de prolonger son voyage. Pendant une année, il avait couru du nord au midi de la grande péninsule, émerveillé, ravi, frissonnant d'émotion...

Souvent, le soir, entre Henriette et moi, il revenait complaisamment sur les mille incidents de ce voyage dont il avait conservé une sorte d'éblouissement ; il nous racontait ses interminables flâneries dans Rome, ses courses en Sicile, les trois mois qu'il était resté à Florence, ne pouvant s'en arracher, mangeant de la vache enragée, vivant avec deux lires par jour, couchant dans les mansardes des *trattoria*, pour allonger un peu son séjour. Et Pise, et Bologne, et Ferrare, et Venise, et Naples !

Au retour il avait publié ses deux premiers ouvrages : l'*Âme de Rome* et les *Pères de Florence*, livres superbes dont le succès est encore dans toutes les mémoires.

Que de fois Félicien ne m'avait-il pas dit :

– Un de ces jours, nous ferons ce voyage-là ensemble... Tu verras !

Je me décidai pour l'Italie, et, ayant disposé tous mes préparatifs, j'eus soin de serrer dans ma valise les deux livres de Félicien, tous deux enrichis d'une dédicace fraternelle.

Le lendemain, à huit heures du matin, je prenais le chemin de fer pour Marseille dans l'intention d'entrer en Italie par Vintimille.

Comme bientôt je me félicitai d'avoir quitté Paris. C'était au point que je m'étonnais de n'avoir pas eu plutôt et plus souvent des idées de voyage. Depuis des années, j'étais demeuré confiné dans Paris, comme bloqué par la neige ou par une invincible armée assiégeante. Pendant tout le temps de ma liaison avec Henriette, je ne m'étais senti aucun goût, aucun désir plus vif qu'un furtif caprice ; au point que je crois comprendre aujourd'hui que le charme singulier de cette femme était fait en quelque sorte d'une suspension de la vie, d'une interruption de la présence d'esprit, d'une absence rêveuse où se prélassaient mes instincts paresseux. Et il me vint alors cette conviction que, sans la déplorable aventure, je ne me serais peut-être jamais séparé d'Henriette, et qu'enfin, se fortifiant dans l'habitude, notre criminel attachement serait devenu un lien respectable grâce aux années. Dans les premiers temps de mon voyage, Henriette me manqua parfois, notamment les jours de pluie.

Insensiblement, les enchantements de la route suffirent à m'absorber. Je regardais et j'étudiais ardemment, avec un intérêt profond, patient, obstiné que jamais auparavant je n'avais apporté aux choses de l'art et de la nature. On eût dit véritablement que la crise récente venait de développer en moi une nervosité maladive, une susceptibilité farouche à toutes les manifestations extérieures, la faculté jusqu'alors insoupçonnée de sentir vite et profondément. J'éprouvais comme des goûts nouveaux, une inquiétude constante d'impressions, de tressaillements subits, inexplicables en présence d'une idée ou d'un objet jusqu'alors indifférents ; à cette transformation de mon tempérament s'ajoutait une parfaite netteté d'esprit qui me faisait concevoir et exprimer, non sans élégance, des pensées inopinément écloses en moi. Je devenais plus irritable, mais je devenais

aussi plus clairvoyant. Enfin, tout un monde de sensations s'éveillait et chantait, un monde nouveau plus peuplé, sinon plus intéressant que le premier. Faut-il croire que l'esprit est sujet à des transformations comme le corps qui renouvelle ses atomes de sept en sept années ?

Hypothèse probable. Combien d'hommes meurent dans un homme avant sa mort !

Je serais assez embarrassé de dire ce qui me plut davantage dans mon voyage…

Rome, peut-être.

J'y arrivais avec une curiosité impatiente surexcitée par une étude laborieuse du livre de Félicien : l'*Âme de Rome*, œuvre surhumaine dont j'avais imprégné ma mémoire. Ainsi se vérifiait – bien que dans des conditions étranges – le projet que nous avions formé, Félicien et moi, de visiter l'Italie ensemble. À la vérité, il ne me quittait pas. J'entendais mentalement des pensées qui lui auraient été personnelles répondre à certaines questions que je m'adressais ; je me découvrais une manière de voir plus heureuse et plus haute, comme si l'écho de sa parole eût résonné constamment sous mon front. Je reconnaissais, sans que personne fût là pour me les nommer, certains monuments, certains sites dont son livre contenait la magique description. Je revoyais l'Italie pour ainsi dire et j'éprouvais la douce joie que donnent les êtres, les lieux retrouvés après un long éloignement.

À de certains moments, cette illusion m'emportait au point que je me retournais brusquement, dans la certitude que Félicien se trouvait là, à ma droite, cheminant près de moi en fidèle compagnon, me soufflant mes plus judicieuses réflexions. Et – particularité frappante – je ne m'imaginais point un Félicien ordinaire en costume de voyage, mais je me le représentais tel

que je l'avais vu le soir suprême, en habit noir, cravate blanche, gants blancs, la plaque de grand-officier au côté droit, des ordres au cou, une petite brochette de petites croix épinglées sur le revers de l'habit. La sincère amitié que j'avais vouée à Félicien et que je continuais à sa mémoire, empêchait que la préoccupation de sa présence me devînt désagréable. Loin de proscrire son souvenir, j'y revenais constamment ; et il m'arriva d'y faire appel. Ma situation d'ancien intime ami de l'illustre écrivain m'ouvrit bien des portes ; dans les plus nobles salons de la société romaine, j'étais entouré, questionné, accablé d'égards, et plus d'une soirée fut consacrée à l'apothéose du défunt, moi parlant d'abondance, plein démon sujet, et l'entourage, attentif à mes paroles, suspendu à mes lèvres.

Ce fut ainsi pendant un an... je ne sais pas au juste.

Enfin, las de mes déplacements continuels et de ma vie d'auberges, je me retirai dans un village des Alpes françaises, à Sospel – un petit chef-lieu de canton à mi-chemin sur la route de montagnes qui relie Nice à Coni. J'y louai une petite villa sur le domaine de la Commande, non loin du torrent de la Bévéra ; j'y fis venir quelques meubles de Paris, mon valet de chambre, ma cuisinière et, installé, me mis au travail.

Une idée m'était venue en route. Pourquoi n'écrirai-je pas une biographie de Félicien ?

De bonne foi, sans parti pris, je m'étais demandé auquel de ses fidèles revenait cette mission pieuse, cette tâche difficile. Un à un, j'avais jugé tous ceux qui pouvaient sembler capables d'un pareil travail, et j'en avais conclu que moi seul pourrais y réussir.

En effet, je remplissais absolument les conditions désirables pour cet objet.

Quoi de plus rare qu'un bon travail biographique, vraiment complet, vraiment exact ? Dans le plus grand nombre des cas, le biographe s'adresse directement à l'homme qui doit faire le sujet de son étude – ou, si l'homme est mort, à ses descendants – reçoit des notes naturellement suspectes de partialité ou des confidences qui lui imposent le double devoir de la discrétion et de la reconnaissance. Il apporte un si bas attachement au service de l'homme qu'il raconte qu'on le prendrait volontiers pour une sorte de laquais de l'immortalité. Dans d'autres cas, plus rares, le biographe est un ennemi acharné, un adversaire emporté par la passion ou égaré par la jalousie. Eugène Jacquot, dit de Méricourt, a publié beaucoup de ces biographies inspirées par le plus détestable esprit et auxquelles on pourrait reprocher encore un nombre effrayant d'erreurs capitales. Le juste milieu, la biographie vraie, n'existe pour ainsi dire pas.

Ma situation dans le passé et dans le présent me permettait d'agir non seulement en toute liberté, mais avec une complète assurance. J'avais été le plus ancien ami du mort, son ami d'enfance, son condisciple à Bonaparte ; j'avais connu son père, sa mère, vécu longtemps dans son intimité, reçu ses confidences, assisté à ses luttes, connu son jugement sur les hommes et sur les choses de son temps, sondé sa conscience, lu comme à livre ouvert dans sa pensée ; je connaissais l'homme, l'écrivain, le poète, le citoyen, toutes les faces du personnage ; je possédais les éléments d'une correspondance puissamment intéressante ; mille anecdotes qui ne m'avaient point paru dignes d'être notées jadis me revenaient aussi précises que si elles eussent été d'hier.

J'étais le biographe parfait, désigné, fatal.

Aucun des devoirs du biographe ne pouvait m'échapper. En plus de mon témoignage, n'avais-je pas celui d'Henriette ? Et ne me serait-il pas permis d'en faire usage ? – Oh ! discrètement ! On a dit souvent qu'il n'existait point de grand homme pour son valet de chambre. Cela est indiscutable. À plus forte raison,

l'épouse est-elle plus directement, plus immédiatement renseignée, car on se cache d'un domestique.

Or, Henriette possédait une grande qualité : elle était fausse, mais elle n'était pas menteuse. Elle ne disait pas toujours toute la vérité, mais elle ne disait que la vérité. Par religion du vrai ? Non, par orgueil. L'orgueil est un défaut qui nous évite de commettre des actions basses. Elle m'apportait journellement le reflet photographique de son mari, le récit des petites scènes d'intérieur provoquées par ses manies plutôt que par son humeur ; elle me mettait au courant de ses habitudes intimes, se plaisant à me raconter souvent – sur l'oreiller – aux instants d'accalmie, – les ridicules, les puériles tracasseries dont les plus grands esprits ne sont pas exempts. De sorte que je possédais Félicien des pieds à la tête, comme personne n'eût pu le connaître.

Et puis, n'y avait-il pas là pour moi un devoir ? Je devais m'en préoccuper, n'ayant jamais transigé avec le devoir. Oui, c'était mon devoir d'écrire la biographie de Félicien : sa vie et ses œuvres. La postérité avait intérêt à connaître l'homme dont elle recevrait les plus précieux enseignements. Étant donné qu'aucune excuse ne me dispenserait de rendre à l'avenir ce sincère témoignage, je ne pouvais me dérober. Assurément, ce serait une tâche pénible, longue, laborieuse ; un travail auquel il me faudrait appliquer toutes mes facultés, la puissance du souvenir, la religion du passé ; j'en avais pour longtemps à me recueillir avant d'écrire une ligne, pour longtemps à écrire après avoir médité.

Peu importait.

Sur mes instructions, mon valet de chambre m'apporta à Sospel toutes les lettres que m'avait adressées Félicien. Je pris plaisir à les relire, lentement, les relisant et les relisant encore, songeant, non sans trouble, à l'honneur qui rejaillirait sur moi

de leur publication – car les protestations d'amitié, les hommages ne m'y étaient point marchandés.

Je m'absorbai dans cette étude pendant plusieurs mois.

Sospel est une très vieille ville, traversée par le torrent de la Bévéra, entourée comme en un cirque de très hautes montagnes : le mont Braus, le Barbonnet, le Mangiabo, la Testa di Cane, la colline de Santa-Lucia. C'est un coin pittoresque, mais depuis longtemps mort. On s'y trouve à cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer, entre des bois d'olivier – la seule ressource du pays – et quelques vignes. Les étrangers n'y viennent pas, les passants y sont rares, les habitants parlent un langage aussi différent de l'italien que du français, une sorte de patois difforme et violent où se retrouvent les traces de la naïveté paysanne et de cette âpreté que les grandes solitudes donnent à la voix humaine comme au chant des oiseaux et aux accents des bêtes. La vie qu'on y peut mener, c'est la vie bestiale ou la vie contemplative, – regarder le sol dont on tire sa pâture ou admirer les sommets neigeux que hante le rêve. Aucune autre alternative. Soyez poète ou ruminez. Les gens du pays ruminent, quelques passants vont et viennent qui songent. Ceux-là, l'habitant les exploite.

En une heure, si l'on suit la Bévéra par une route à mulets, on descend en Italie entre deux villages liguriens, la Piena et Olivetta, le premier perché sur une haute roche comme une aire d'aigles, le second caché dans la verdure comme un refuge de tourterelles. Par la grande route on gravit le col de Brouis pour dégringoler ensuite vers une succession de localités singulières : Breil, les pieds dans le torrent de la Roya ; la Giondola, qu'entourent des glaciers à pic ; Saorge, accroché aux flancs de la montagne sur un précipice de cinq cents pieds ; Fontan, la frontière italienne, avec sa population de déserteurs, de douaniers et de contrebandiers.

Il faut quatre heures environ pour gagner le chemin de fer, qui s'allonge sous la route de la Corniche entre Nice et Gênes. Les sentiers sont mauvais, ce qui arrête les touristes. En hiver, ils disparaissent sous trois pieds de neige, ce qui arrête jusqu'au service de la poste.

Je suis resté là… Combien de temps ?…

Je ne me le rappelle plus exactement.

Le certain, c'est que j'y arrivai dans les premiers jours de novembre et que je n'y fus convenablement installé que vers la fin de janvier.

Mes premières semaines furent consacrées à des promenades. Chaque jour, après déjeuner, je montais au sommet de Santa-Lucia où subsistait le mur ruiné d'une antique forteresse sarrazine. Assis dans l'herbe, le dos tourné au soleil, j'y traçai les premières notes de mon travail, m'attachant à les classer avec ordre, car le plus souvent les souvenirs affluaient à mon cerveau dans un tumulte d'inspiration orageuse. Les faits se représentaient en foule, avec le tohu-bohu et le mouvement compliqué des foules. Il y avait lutte entre ma mémoire sensibilisée par le travail et mon énergie violentée.

Je classais, je classais…

Une chose curieuse, c'est qu'au retour de ces promenades j'éprouvais une gêne, un alourdissement de tous mes membres, une fatigue cérébrale accablante, l'absorption de toutes mes forces vives par l'unique préoccupation de mon œuvre. Le portrait de Félicien, accroché dans mon cabinet de travail improvisé, me paraissait remplir toute la chambre et faire pâlir les objets dont il était entouré. Ma trop persistante application à relire la correspondance du mort amenait que maintenant des phrases toutes faites me venaient aux lèvres dès que j'ouvrais la bouche et

que je prononçais ces phrases malgré moi, sans motif, dans la solitude. Mon esprit évidemment était tendu vers les diverses faces d'une même image, d'une seule idée, et s'accoutumait à cette tension préméditée. Il y a une gymnastique du cerveau comme il y a une gymnastique des muscles. L'esprit se plie volontiers à la discipline qu'il a lui-même imaginée. C'est affaire de volonté, tout simplement. J'avais voulu penser à Félicien, je pensais à Félicien. Si je n'avais pas voulu penser à Félicien, je l'aurais oublié bientôt.

Ceci n'est pas douteux.

La preuve en est qu'Henriette n'ayant aucune part, sinon minime, dans mon œuvre, ne se rappelait que faiblement et de loin en loin à mon souvenir. Je l'évoquais mollement, sans regret et sans désir, comme j'aurais évoqué une camaraderie vague. Aucune nouvelle ne m'en était parvenue depuis mon départ de Paris, et je ne m'étais ni affligé ni froissé de cet obstiné silence.

Décidément, de ce côté tout était bien fini. Le temps écoulé avait émoussé jusqu'à la précision de sa mémoire. Je ne la voyais plus que flottante, indécise, sans forme personnelle, sans couleur propre, sans caractère intime, pêle-mêle avec les autres femmes que j'avais possédées.

Il faut arriver à un certain âge pour connaître combien facilement le passé s'évapore. Un jour vient où l'homme résume ses impressions mortes par un chiffre d'une humilité navrante ; et, comme dans les exhumations, il pourrait faire tenir tous ses souvenirs – amours, amitiés, ambitions, misères – dans un tout petit cercueil.

Oublier ! Ce doit être bon ! J'ai eu à Sospel des soirs bienfaisants. C'était à l'heure mixte où le soleil, près de disparaître derrière les neiges éternelles de Turini, laissait tomber dans la

vallée l'or rouge de ses dernières clartés, tandis qu'au loin, par-delà les rochers alpestres, montait le frissonnement des rayons lunaires. Quelle paix ! Quelle sérénité ! Quel doux bercement de l'heure !

De légères vapeurs d'azur s'élevaient du torrent vers les grêles oliviers des collines ; la transparence de l'air s'irisait de demi-teintes charmantes, de tons fins d'une tendresse exquise ; les maisons se fermaient sur la hâte des troupeaux et s'allumaient de lueurs de braises.

Je contemplais de la terrasse de ma villa. Tout se taisait. La nuit ouvrait bientôt sur la nature la richesse de ses écrins bleus. Il me semblait voir pleurer les étoiles, si délicieusement pâles à ce moment. Par secousses, le râle d'un épervier traversait la tranquillité sonore du soir comme une plainte lugubre. C'était presque la mort, c'est-à-dire la plus complète et la plus sincère impression de la nature ; car, ce qui fait l'attrait de la campagne, c'est qu'on s'y sent mourir un peu.

Ces soirs-là, le sommeil m'accablait plus vite. Le sommeil, la mort, – deux termes qui se lient et dont le second parachève le premier. Dormir console souvent de vivre. Si l'homme n'avait pas le sommeil, mort temporaire, suspension absolue des douleurs et des chagrins, il n'aurait peut-être pas la patience d'attendre jusqu'à la mort !

VI

Je n'avais pas encore écrit une seule ligne de mon livre que, brusquement, j'abandonnai à tout jamais le projet de l'écrire.

Pourquoi ?

C'est que mon goût de la première heure était devenu la fatigue de toutes les heures. J'en avais assez et je m'interrogeais sérieusement, opiniâtrement, sur l'état de mes esprits.

De plus, je devenais malade. La fatigue sans doute. D'irrésistibles insomnies me laissaient au matin brisé et endolori. J'éprouvais des maux de tête constants qui déroutaient le savoir du modeste médecin de Sospel et me faisaient cruellement souffrir. Aucun, parmi les remèdes connus, ne servait à me soulager. Pour conquérir quelques heures de répit, je n'avais d'autre moyen que d'entreprendre de longues courses à pied, par tous les temps, sur toutes les routes, jusqu'à ce que, rompu de fatigue, j'eusse tué en moi jusqu'à la force d'éprouver. Et c'était chaque jour d'interminables promenades, des ascensions enragées d'où je revenais affamé et chancelant, pour me laisser tomber sur mon lit après avoir gloutonnement dévoré quelque mauvais repas de village pauvre.

De la biographie de Félicien, il n'était plus question ; mais je n'oubliais point pour cela le mari de ma maîtresse. J'y pensais beaucoup, souvent ; je relisais ses livres, ses lettres ; j'apprenais avec satisfaction le succès d'une souscription ouverte à Paris en vue de lui élever une tombe monumentale au cimetière du Père-Lachaise.

N'allez pas supposer au moins que le souvenir de Félicien entrât pour quelque chose dans mes souffrances. Vous feriez erreur. Mes souffrances étaient purement physiques – vous entendez bien – purement physiques ; mes facultés intellectuelles s'exerçaient aisément, même mieux, avec plus d'application que par le passé.

Et c'était moins une maladie qu'une cure. La nature est soumise à des règles, notamment à un besoin d'équilibre. Une longue inaction dans Paris avait favorisé en moi un germe

d'embonpoint qui, en se développant, pouvait entraîner tous les inconvénients de l'obésité. Je marchais, je prenais de l'exercice, par hygiène, pour combattre les principes maladifs résultant de l'atmosphère détestable d'une grande ville. De là mes fatigues ; mais le moral – je le répète – n'était nullement atteint. J'étais maître de moi.

Dans le cas contraire, si j'avais, par exemple, ressenti des souffrances découlant d'un malaise moral, c'est que j'aurais eu... quoi ?

Des idées noires ?

Des chagrins ?

Non.

Des remords ?

Ah ! nous y voilà ! Des remords ! Leur premier mouvement à tous sera de supposer que j'avais des remords. C'est une manie.

Mais – je vous le demande un peu – à propos de quoi aurais-je eu des remords ?

Je ne suis pas un saint ; il s'en faut. Je sais mes qualités et n'ignore point mes défauts. J'ai commis un grand crime, une trahison, une lâcheté – tout ce que vous voudrez – mais, je l'affirme, je ne connais pas le remords, je n'ai jamais éprouvé le remords, et il n'est pas possible que je l'éprouve. Il y a pour cela des misons absolues, des raisons de premier ordre.

Je vais les énumérer.

L'homme a cette supériorité sur les bêtes et sur la femme d'être un animal raisonnable et prudent. Il a consacré d'innombrables heures à édicter des mesures de préservation contre lui-même, à limiter ses actions, à endiguer le domaine ouvert à ses appétits – lesquels appétits se réclament de la nature et semblent, au premier abord, de droit. Ces appétits ne se révèlent pas seulement par eux-mêmes, c'est-à-dire par le désir qu'éprouvé l'homme de les satisfaire ; ils se compliquent du sentiment de la préférence qui les modifie et souvent les dénature au gré d'influences singulières que nous nommerons – si vous le voulez bien et faute d'un autre mot – psychologiques. Préférer, cela est redoutable. Si l'homme ne préférait jamais, il serait parfait. Ses ambitions seraient égales, ses désirs seraient raisonnables, ses goûts seraient sensés, ses folies mêmes auraient une frontière : la résignation facile ou l'indolente indifférence. Le secret de toute vertu est là ; et les puissants du jour penchés sur l'étude du bien public, inventeurs de systèmes ou élaborateurs de lois, feront sagement de ne pas chercher ailleurs l'inconnu des réformes sociales dont la réalisation tardive tourmente les peuples. Y pourront-ils quelque chose ? Non. Le mal est fait ; l'homme préfère. Il a mangé le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; il discerne, il compare, il choisit, sans s'apercevoir qu'il devient ainsi lui-même son propre ennemi et que, de chacun de ses choix arrêtés, sort pour lui une torture ou le germe d'une faiblesse nouvelle, d'un appétit, vierge. Car entre l'homme et son désir, il y a toujours disproportion.

C'est de la préférence – à l'état de goût chez les uns, de passion chez beaucoup d'autres – que sont nés chez l'homme le souci des scrupules et l'entraînement au mal. La civilisation a essayé d'étendre sur l'ensemble de ces forces diverses, contradictoires, une réglementation dont les éléments, d'abord épars au fond des consciences, ont été réunis peu à peu par la suite, sous forme de lois et dans l'unité des codes.

À cet égard, il n'y a jamais eu entente absolue ni concert universel. Il suffit de jeter un regard sur les différentes législations qui gouvernent le monde pour constater l'effarement du jugement humain. Ici, la loi s'inspire des grandes lignes d'une religion, de l'Évangile, par exemple et s'applique dans l'interprétation la plus étendue de la parole divine. Ailleurs, elle prend sa source et son prestige dans les caprices d'un autocrate, et, en dépit de tout frein comme de toute logique, impose une domination absolue d'autant plus dévotement observée qu'on la sent peser plus stupide et plus féroce. Ailleurs encore, elle répond à certaines conditions particulières de climat et de position géographique ; elle relève de la politique et de l'hygiène. Ailleurs enfin, elle semble comme l'héritière indigne de la légende et tire sa force de la fable. Quelquefois elle est juste ; trop souvent elle est seulement forte. Il importe de ne point oublier qu'elle fut toujours édictée par des maîtres. Au demeurant – j'y reviens – elle est diverse.

Ici, en Europe, la famille est institution sacrée. À Pucchana, une tribu des îles océaniques, il est normal qu'un fils assomme ses vieux parents dès le jour où ils deviennent incapables de subvenir à leurs besoins par la chasse et par la pêche.

Chez nous, le mariage est indissoluble, nous sommes monogames ; la polygamie est la loi en Turquie, et l'époux mahométan chasse comme une esclave telle ou telle de ses femmes qui a cessé de lui plaire.

Un mari parisien dont les harmonies conjugales ont été troublées, par quelque scandaleuse aventure devient un objet de risée ou de pitié ; sur les bords du fleuve Rouge, le mortel assez fortuné pour qu'on lui ait enlevé sa femme devient un objet d'envie, de jalousie et d'admiration.

On tient pour infâme l'Européen capable de livrer son épouse à autrui ; en Perse, le voyageur assez mal inspiré pour

repousser les offres adultères de son hôte courrait la chance de se voir couper le nez et les oreilles.

Le vol était flétri à Rome, récompensé à Sparte.

Bref, de tout temps, l'esprit humain est à tâtons. Il lui est impossible de s'élever réellement, d'atteindre aux grandes et éclatantes vérités devant lesquelles s'agenouillerait la totalité de l'espèce. Il s'est fait des lois, il n'a pas trouvé la loi. De là, une illusion dont se félicitent, l'une après l'autre, les générations. On croit bénévolement au progrès, à des conquêtes. Hélas ! de tout temps les choses ont été aussi mauvaises ; seulement elles paressent un peu meilleures à l'orgueil des vivants, et cela les console.

Amour-propre national à part, je proclame que la plus équitable de ces lois mauvaises est la loi française. J'en trouve la preuve dans le témoignage constant de l'Europe : on nous suit, on nous imite. Les quelques améliorations dont pourrait se targuer l'étranger ont passé par nos codes, ont été dans l'origine des vérités chez nous et, si nous sommes devenus plus pauvres, il n'en faut accuser que l'extrême mobilité de nos institutions politiques. C'est chez nous qu'a été choisi le modèle, à tort ou à raison. Les législations qui se respectent partent du code Napoléon ou y reviennent. Ce n'est pas une appréciation, c'est un fait.

Eh bien, je suis le fidèle observateur de la loi française.

Il est vraiment admirable que les hommes aient, dès les premiers âges, cherché une règle en dehors ou au delà de la loi proclamée. Pourquoi faire ? Dans quel but ? Par quel mobile ? Est-ce par une perversité de leur nature ou en conséquence de cet instinct de révolte dont tout être pensant est atteint ? De là, les philosophies, aussi diverses, aussi contradictoires que les lois ; de là les théories morales progressistes ou réactionnaires ; de là les systèmes et les coteries. De cet amas de formules le gé-

nie de l'homme n'a rien pu tirer d'indiscuté. Nous en sommes encore au chaos, et ce chaos ne compte plus ses victimes. – L'homme n'a que ce qu'il mérite. C'est bien fait pour lui.

Avec un peu de raison, par le renoncement à ce sentiment de préférence, source de tous ses tourments, il pouvait arriver sinon à l'unité juridique – ce qui impliquerait le règne impossible de la fraternité universelle – du moins à une sorte d'harmonie entre les législations. Il lui eût suffi pour cela de tuer en lui la prétention des supériorités personnelles, de se soumettre, de reconnaître loyalement, dans l'âge de raison, les faits accomplis, et d'abandonner sa conscience aux seuls jugements qui entraînent une consécration.

Il faut être bête à ramer des choux pour se torturer à plaisir, alors que tout s'accorde pour votre tranquillité. Ce sont évidemment des malades, les hommes assez faibles pour s'imposer à eux-mêmes un tribunal imaginaire et des pénalités fictives. La vie n'est-elle donc pas assez difficile ? Les pénalités effectives ne sont-elles pas assez lourdes à ceux que leur mauvaise fortune y expose ? N'est-ce pas une preuve de folie que cet acharnement à s'interpeller, à se frapper de sa propre main ?

Vous me direz : La conscience !...

Je n'y contredis point. La conscience n'est pas un vain mot. J'ai une conscience, vous avez une conscience ; nous avons tous une conscience. Les bêtes seules n'en ont pas.

La conscience ! Voilà un terme très positif ; il n'offre rien de vague, il comporte une suite d'obligations, de devoirs, de responsabilités. C'est un des plus beaux mots du langage humain.

Mais encore faut-il s'entendre.

Où reportez-vous la conscience ?

Quelle est son essence ?

Ou – pour mieux dire – quelles sont ses lois ?

Votre conscience diffère peut-être de la mienne ; vous pourriez alors vous tromper. Si vous ne conservez point pour base de tous vos jugements une règle certaine, – invariable, au moins immédiatement avant et immédiatement après que vous jugez, – vous vous exposez à de continuelles erreurs, vous ne parvenez à rien d'absolu.

Il y a la conscience des chrétiens, la conscience des musulmans, la conscience des mormons, la conscience des guerriers anthropophages de Boulou-Pari. Il y a la morale qu'un homme crée lui-même, qu'il puise dans ses réflexions, dans son expérience ; et il y a la conscience recueillie dans les leçons de l'enfance, reçue toute faite, et qui appartient au bagage scolaire de tout bachelier dûment diplômé. Il y a la conscience des hommes et la conscience des femmes, fort dissemblables, l'homme prononçant le plus souvent selon son intérêt et la femme selon sa passion. Il y a la conscience implacable et celle ouverte aux circonstances atténuantes. Qu'était Robespierre ? Une conscience, mais terrible. Qu'était Vincent de Paul ? Une conscience, mais charitable. Un sculpteur représentera-t-il la Conscience impassible, austère, le bras levé pour le châtiment – ou douce, souriante, la main tendue en signe de pardon ?

Que d'images diverses ! Que de sujets à erreurs !

Dans ces conditions, tout homme soucieux de son repos – le repos est le seul bonheur qui vaille d'être acheté – doit subordonner sa conscience aux réalités de la loi. Ainsi, tout péril est d'avance évité ; on ne se trompe plus, on marche dans la vie

avec certitude, d'un pied ferme, en s'appuyant sur une conscience savante qui a tout prévu et qui punit tout.

Cette conscience ne vous dit pas seulement :

« Le vol est un crime, le meurtre est un crime, l'adultère est un crime, le faux est un crime. »

Elle va plus loin. Elle ajoute :

« Si tu voles, tu seras puni de telles peines ; si tu tues, si tu prends la femme d'autrui, si tu deviens faussaire, de telle et de telle autre peine. »

Rien d'imprévu, aucun tâtonnement. Les responsabilités sont définies et mesurées. La justice – à l'abri des caprices engendrés par la différence des tempéraments et par la mobilité des impressions – a pesé d'avance chaque faute en lui assignant son étiage dans l'échelle des châtiments. Notons encore que, dans ce cas, les jugements de la conscience ne sont point perdus, qu'ils entraînent des faits qui les consacrent. Si tel individu mérite la perte de sa liberté, il est emprisonné pendant un laps de temps calculé selon la gravité de sa faute. S'il a mérité la mort, la conscience publique – on dit « la conscience publique » parce qu'elle est précisément la conscience de tous – la conscience publique reçoit immédiatement satisfaction. En aucun cas, elle ne laissera volontairement échapper le coupable. Elle est en ceci supérieure aux consciences relatives, inspirées des églises ou des philosophies, et qui permettent aux scélérats de mourir en repos, avec des respects inclinés autour de leur lit de mort – ce qui constitue un dangereux exemple autant qu'un scandaleux spectacle.

Ceci posé, j'avoue – je ne l'ai jamais nié d'ailleurs – avoir violé la loi en commettant le délit d'adultère – ce n'est qu'un délit – de complicité avec Henriette.

Nul ne le sait, mais ma conscience me le reproche, et j'écoute attentivement cette voix intérieure.

Je suis coupable et je sais dans quelle mesure. Je me juge sévèrement. Pourquoi ? Parce qu'il le faut, parce que je suis homme.

Examinons.

J'ai transgressé la loi en commettant un adultère – évidemment. Je dois me le reprocher, mais je ne peux véritablement me reprocher que cela. Les circonstances accessoires restent accessoires, le fait seul vaut d'être examiné.

Félicien est mort ; c'est un malheur ! Mais rien ne montre un lien entre cette mort et ma faute. Un médecin a été mandé qui a expliqué la mort par une attaque d'apoplexie foudroyante. Voilà la vérité, la seule vérité.

Il ne manquent pas de gens capables d'en imaginer une autre, de rechercher par exemple si une brutale surprise, un chagrin trop violent pour les forces humaines n'aurait pas amené chez Félicien une congestion mortelle. Cherchons, comparons, rendons-nous compte, à la fin ! Il ne se passe pas de jour qu'un mari ne surprenne sa femme en flagrant délit d'adultère – je parle seulement de ceux qui n'ont pas honte de faire constater la chose par un commissaire de police. Combien parmi ces maris éprouvés sont morts au spectacle de leur infortune ? Aucun. On n'en cite pas un seul. Mais ceux-là, m'objectera-t-on, avaient pu se préparer à l'irritante apparition ; ils avaient soupçonné, épié, découvert. Soit, prenons les autres. Prenons le mari classique, celui qui a manqué le train du soir ou qui revient de voyage sans avoir prévenu. Meurt-il ? Non. Jamais. S'il a une arme, il tue ; s'il n'en a pas, il crie. Mais on n'en a pas encore rencontré un seul qui soit tombé foudroyé.

Félicien souffrait d'une prédisposition à l'apoplexie. Il avait le cou court, la face souvent empourprée ; l'habitude de rester assis pendant plusieurs heures par jour devant sa table de travail l'avait rendu épais et sanguin. Il devait finir comme il a fini. Un peu plus tôt, un peu plus tard, on n'échappe pas aux fatalités de son tempérament. Je puis donc parler librement de cette mort, car elle ne pèse pas sur ma conscience. Nul ne parviendrait à prouver, même après avoir lu cette loyale confession, que la terrible scène du soir ait été pour quelque chose dans cette fin tragique. Si, par une témérité du parquet, j'avais à répondre devant la justice du décès de Félicien, il n'y aurait qu'une voix parmi les jurés et les membres de la cour pour me renvoyer indemne de toute accusation. Il n'y a eu ni empoisonnement, ni meurtre, ni violences, mais seulement un phénomène bien connu des médecins. Au moment où il a succombé, Félicien se trouvait seul dans son cabinet de travail, après une journée assez agitée. Il ne faut pas oublier qu'il venait d'être nommé grand-officier de la Légion d'honneur, qu'il avait bien dîné, bu peut-être un peu plus qu'à l'ordinaire ; ajoutez qu'en sortant de son appartement il s'était promené dans les rues par une soirée assez froide. Il n'en faut pas davantage pour amener une révolution dans l'organisme, alors surtout que la digestion n'est pas achevée.

Tous les médecins vous diront cela.

Reste le fait d'adultère.

Oh ! pour celui-là, je ne le nie pas ?

Mais quel est le châtiment de l'adultère !

Trois mois de prison, ni plus ni moins. J'ai mérité trois mois de prison.

Et j'irais me forger des chimères, me créer des épouvantes, harceler ma pensée, frissonner, trembler, suer la peur – pour cent malheureuses journées d'emprisonnement !

Comment ! je me jetterais à corps perdu dans de folles divagations, je m'obstinerais à regarder constamment, même les yeux fermés, une lamentable figure, ce Félicien funambulesque que je sortirais de sa tombe à force de volonté et de souvenir. J'aurais d'atroces insomnies, des hallucinations de ronde macabre, des visions de cimetière ! Je sentirais dans les ténèbres mes cheveux se dresser sur mon crâne, ma chevelure devenir vivante, sensible ; j'entendrais des sanglots s'élever de l'enfer pour se ruer à mes oreilles, pareils aux hurlements d'une chienne devant un charnier !

Non, non, non ! Cela n'est pas ! Si quelque tourment moral doit m'être infligé, il ne doit pas excéder, en bonne justice, ce que j'aurais souffert d'un emprisonnement de trois mois.

Je repousse le remords comme une iniquité. Je proteste. Je ne veux pas des apparitions sanglantes, des doigts glacés qui se posent, invisibles, sur le front des damnés et y laissent le stigmate de pourpre d'une brûlure ineffaçable.

Allons donc !

Cauchemars que tout cela !

Autrefois, je ne dis pas ; des choses comme celles-là étaient possibles. Oreste fuyait sous la persécution des Érynnies, courait comme un aliéné en jetant à la nature entière les cris furieux de son épouvante. Mais c'était à une époque où l'homme, incapable encore de raison, avait besoin de contempler des images pour comprendre, de donner une forme, une couleur visible aux réalités invisibles. Ignorant, poétique, il vivait en pleine mythologie ; il lui fallait des statues, des incarnations. Alors il était

impossible de se soustraire aux influences extérieures ; elles entraient dans l'esprit par les yeux.

Aujourd'hui nous avons jeté bas les vieilles idoles. Dans le désert morose où nous marchons, nous pouvons fouler aux pieds la poussière marmoréenne des dieux tombés. Les symboles dont l'aspect troublait si pernicieusement les cervelles humaines se sont écroulés un à un dans le passé. Plus de statues. Les grands fleuves où pendant des siècles avait tremblé leur reflet sont taris, comme épuisés par le temps, et roulent tristement leurs eaux mortes sur leurs torrents desséchés. Bientôt toute trace de l'ancien monde aura définitivement disparu ; nous serons guéris des allégories et nous ne risquerons plus de gémir sous des tourments inconnus.

Il était jadis un ciel peuplé de divinités menaçantes ; – du moins l'homme y croyait. La science, la raison, ont successivement tué chacune de ces chimères qui faisaient de l'ombre sur nos pensées. Nous savons qu'il n'y a rien là-haut, au-dessus de nos têtes, rien, pas même de l'air respirable. Nous pouvons vieillir en toute sécurité.

Pour concevoir le remords, il faudrait donc que je fusse devenu fou, véritablement.

Et je ne suis pas fou !

Je vous prends tous à témoin que je ne suis pas fou !

VII

5 novembre.

J'ai reçu hier un billet de faire-part qui m'avait été adressé à Paris et que mon concierge m'a fait tenir.

Henriette s'est remariée.

Elle a épousé Léonard V..., le célèbre géographe, un des amis de Félicien, un des familiers du salon de la Madeleine. V... est bien l'homme qu'il lui fallait, riche, comblé d'honneurs, d'une bêtise inconcevable pour tout ce qui n'est pas lié étroitement à la science géographique. Il n'est pas encore trop vieux et représente bien. C'est une union parfaite.

J'apprécie fort ce faire-part. Henriette est restée une femme de tact. Après plus de deux ans écoulés sans une lettre, elle se réveille à propos du premier incident marquant.

Très correct.

C'est égal ; cela m'a bouleversé d'abord. La première impression a été rude. J'ai pensé aussitôt que j'aurais pu moi-même épouser Henriette. On voit beaucoup de ces unions-là, et le monde les approuve. Sans le parti que nous prîmes immédiatement de quitter Paris, les choses se seraient peut-être passées ainsi. J'aurais revu Henriette, rarement d'abord, puis régulièrement, et un beau matin notre mariage fût devenu une nécessité. Notre entourage nous y eût poussés invinciblement.

Ainsi je serais un soir entré en maître dans ce logis plein des souvenirs, de la présence de l'autre ; j'aurais pu m'installer dans le cabinet du mort, m'asseoir dans la salle à manger à sa place, prendre son fauteuil au coin du fou, rentrer enfin dans la chambre à coucher d'Henriette, dans cette chambre aux tentures mauves où je n'ai plus pénétré depuis l'horrible soirée !

Cela, j'en conviens, m'aurait été impossible.

Oh ! non ; pas cela ! Tout, la solitude ici, l'exil, mes longs ennuis, mes fatigues, mes névralgies insupportables dont l'acuité augmente chaque jour, mes relations abandonnées, ma vie perdue, tout, tout, mais pas cela !

Henriette me devient depuis hier un objet de haine. Quelle lâche créature ! Je suis certain qu'elle a eu peur, qu'elle a vu, elle, le fantôme, le mort, l'apparition vengeresse. Elle a eu des cauchemars, des nuits dévastées par l'insomnie ; elle s'est retournée sur sa couche déshonorée pendant des heures, essoufflée, suante, les yeux grands ouverts cherchant des protecteurs infernaux dans les ténèbres.

Je vois cela d'ici. Elle a eu peur.

Depuis deux années elle lutte vainement contre l'ombre. Elle voit des Féliciens partout.

Quand elle dort, Félicien entre dans la chambre mauve, enjambe le lit et vient s'étendre sur sa poitrine ; il est livide, il y a une humidité âcre sur sa face, du sang dans le trou noir de ses yeux et sur sa barbe décolorée.

Et elle le voit, la misérable ! Elle le regarde, elle ne peut pas ne pas le regarder. Tantôt le spectre est vêtu, tantôt il est nu ; et quand il est nu, Henriette suit en tremblant de fièvre et d'horreur le lent et sûr travail des vers immondes qui dévorent cette chair froide. Maintenant les yeux ont été mangés ; on voit la place profonde et sinistre, deux cavités où l'on pourrait enfoncer deux doigts. Aux épaules, un os sale apparaît décharné ; les ongles des pieds et des mains sont tombés et laissent voir de petits moignons ratatinés. Et Henriette doit partager son lit avec cette pourriture infâme ; elle la sent près d'elle. Quelquefois elle tente un mouvement désespéré ; alors le cadavre roule sur elle, la soufflette d'un bras ballant et, brusquement repoussé, tombe à terre en entraînant les édredons de satin et les oreillers de den-

telle. Alors Henriette n'ose pas descendre, n'ose plus bouger ; elle reste accablée, demi-nue, sur le lit, et attend en grelottant l'aurore.

Pendant les repas, le mort s'assied en silence ; à la place qu'occupait naguère le vivant, ou bien il vient à pas de loup derrière Henriette et la tire sournoisement par le bas de sa jupe. Le soir il s'installe au coin du feu et sourit – ce qui est épouvantable. Ses pieds de squelette ballottent dans des pantoufles de tapisserie. On voit toutes ses dents maintenant à la place des lèvres dévorées par les vers. Et tout autour flotte une odeur de tombeau.

Voilà, à coup sûr, quelle a été la vie d'Henriette depuis le soir fatal. Le mort s'est emparé d'elle, de ses jours, de ses nuits, du visage de tous.

Alors elle s'est remariée pour ne plus être seule contre le mort. Il y aura désormais à côté d'elle, la nuit, une distraction, des caresses, une intervention protectrice. Le mort n'osera plus entrer dans la chambre mauve, ou, s'il y vient, le nouveau mari le jettera par la fenêtre. À table, il ne pourra plus s'asseoir, sa place étant occupée par le mari vivant. Une présence nouvelle, réelle, se substituera à sa présence imaginaire. Il y a là seulement une question d'habitudes à perdre.

Ainsi elle est protégée, sauvée, la misérable cent fois plus coupable que moi. Car enfin elle m'a entraîné, provoqué ; moi je ne pensais à rien.

Elle est mariée !

Et moi je reste seul, seul, tout seul !

6 novembre.

Le médecin est venu avec un autre médecin établi à Menton.

Ils ont causé à part.

Mes névralgies se compliquent, paraît-il ; je vais me mettre au lit et me soigner sérieusement. J'attribue les douleurs de tête dont je souffre à la grande chaleur de cette saison.

D'ailleurs…

VIII

RAPPORT D'EXPERTISE MÉDICO-LÉGALE DE M. LE DOCTEUR SOLOGNOT

« Je soussigné, Edmond-Albert Solognot, docteur en médecine de la Faculté de Paris, chargé par M. des Aubrais, juge d'instruction, en vertu d'une commission spéciale, de présenter un rapport sur l'état mental du nommé Henri Laverdin, inculpé de tentative de meurtre sur la personne de la dame Henriette V…

« Je me suis transporté en la maison d'arrêt de Mazas où ledit sieur Laverdin est détenu.

« Le sieur Laverdin, bien qu'âgé seulement de quarante ans, semble un vieillard. La chevelure, auparavant noire et épaisse, est aujourd'hui toute blanche et se raréfie. La poitrine est déprimée, les jambes maigres et faibles, les mains agitées par un tremblement nerveux continuel. Il nous a reçu avec douceur et a répondu convenablement aux questions qui lui ont été posées.

« L'inculpé se plaint de vives douleurs au cerveau, d'un bourdonnement persistant dans les oreilles, d'une faiblesse générale qui, par suite du moindre effort, engendre d'accablantes lassitudes. Aussi passe-t-il la plus grande partie de son temps, soit le jour, soit la nuit, accroupi sur le lit de sa cellule, malgré les impressions d'épouvantes qu'il y éprouve. En effet, Laverdin prétend que, dès qu'il est couché, il lui faut engager une lutte contre un cadavre qui occupe de force sa couche et ne lui abandonne qu'une petite place.

« Il ne se souvient pas des circonstances qui ont précédé, accompagné ou suivi sa criminelle tentative. Il se rappelle seulement être revenu de Sospel (Alpes-Maritimes) à Paris dans le courant du mois dernier, avec la résolution de rechercher la dame Henriette V… pour lui reprocher son récent mariage. Ce qu'il nous a dit des incidents de son voyage est conforme aux faits acquis par l'instruction. Mais la mémoire de l'inculpé s'est arrêtée là. Il ne se rappelle aucunement être entré chez les époux V… en brandissant un couteau, ni avoir poursuivi la dame V… jusque dans sa chambre à coucher, ni avoir été désarmé par les domestiques, auxquels il annonçait l'intention de se dévêtir.

« Le manuscrit rédigé par le sieur Laverdin – manuscrit communiqué par M. le juge d'instruction et que nous joignons au présent rapport – suffit à expliquer quel passé tragique a pu troubler les facultés intellectuelles de ce malheureux. On y pressent la folie des persécutions dont Laverdin est aujourd'hui incurablement atteint et qui tend à dégénérer en paralysie générale.

« Le détenu est d'une malpropreté repoussante. Lors de notre première visite, nous avons dû lui prescrire des bains et recommander aux gardiens de la section de veiller à l'entretien de sa cellule.

« De nos diverses observations, il résulte qu'Henri Laverdin n'était pas responsable de ses actes quand il a accompli les faits qui ont amené son incarcération, mais que son élargissement présenterait les plus redoutables dangers pour la sécurité publique.

« Par ces motifs et comme il importe que le détenu reçoive des soins immédiats, nous proposons à M. le juge d'instruction de le faire admettre d'urgence et par ordre du parquet, à l'hospice de Bicêtre. »

LA SOURCE PRÉGAMAIN
FANTAISIE PARLEMENTAIRE

À Aurélien Scholl
mon grand confrère
et
mon grand ami.

I

Dans la soirée du 5 janvier 1879, on eût vainement cherché dans Paris, voire dans la banlieue, voire dans les départements, un homme plus complètement satisfait que Gédéon Prégamain.

Le matin même il avait conduit au cimetière, sur les hauteurs du Père-Lachaise, son oncle, Babylas-Clod-Fiacre Prégamain, enlevé en quelques jours par une indigestion de navets, après quatre-vingt-deux années d'une existence obscure et inutile. Le défunt léguait à Gédéon, unique héritier, toute sa fortune, laquelle, selon les dires du notaire, pouvait être évaluée à cinq millions de francs, tant en excellentes valeurs qu'en immeubles facilement réalisables. Or, si l'on considère que Babylas avait montré, sa vie durant, la plus sordide lésinerie et la bonne humeur d'un chef d'escadron criblé de rhumatismes ; si l'on réfléchit que Gédéon avait reçu de lui seulement quelques conseils narquois en réponse à de pressantes sollicitations, on compren-

dra, sans toutefois l'approuver, l'immorale hilarité dont l'héritier ne pouvait s'empêcher de faire étalage.

Chaque fois que Gédéon, harcelé par ses dettes ou poussé par quelque convoitise, s'était avisé de prendre au sérieux l'axiome moderne en vertu duquel les oncles seraient des caissiers donnés par la nature, le vieillard lui avait opposé un visage et un coffre-fort fermés à double tour de clef, adoucissant ses refus entêtés par des phrases comme celle-ci : « Patience ! mon garçon... Je ne te donne rien parce que je t'aime et que je comprends tes intérêts mieux que toi-même... Patience ! tu seras si heureux de retrouver cet argent-là après ma mort !... »

Ayant savouré ce genre de consolation pendant dix ou douze ans et vainement essayé d'en abreuver ses fournisseurs, Gédéon ne croyait pas manquer à la mémoire de son oncle en manifestant une joie dont le défunt lui-même avait eu le pressentiment. En effet, comme Babylas l'avait maintes fois annoncé, Gédéon s'émerveillait de trouver une fortune, et déjà les premières confidences du notaire avaient effacé l'amertume des anciennes déceptions.

Cinq millions ! Le beau chiffre ! Gédéon possédait maintenant cinq millions, deux cent cinquante mille francs de rente, c'est-à-dire, dès demain, une demeure luxueuse, un grand château dans un beau pays, des tableaux de maîtres, des statues de marbre, des chevaux, des voitures, des maîtresses, une table somptueuse et de vieux vins !

Demain ramènerait les anciens camarades désormais souriants, envieux et courbés ; demain verrait éclore mille sourires de femmes et rayonner mille regards provocants. Demain, on serait beau, puissant, entouré ; on aurait le droit d'être sot et même de se montrer insolent. Les créanciers, hier arrogants et fauves, salueraient plus bas et affecteraient l'oubli de leurs factures. L'ancien mobilier, racolé pièce par pièce à l'Hôtel des

Ventes dans les remises du rez-de-chaussée, serait vendu, ou donné, ou abandonné. On remplacerait les vestons par des redingotes, les vieux galurins par des chapeaux neufs, les souliers par des bottes, la crémerie par le café Anglais, le marchand de vins par le café Riche, les petits-bordeaux par des nec-plus-ultra de Hupmann.

Cinq millions ! une féerie ! En ses jours de vache enragée, Gédéon avait parfois désespéré de l'avenir. Il pensait :

– Ce vieillard est immortel !

Il lui vint même un affreux soupçon. Peut-être l'oncle Babylas avait-il placé toute sa fortune en viager ? Il avait surpris, chez le vieil entêté, d'étranges sourires, les sourires d'un pervers qui se félicite intérieurement de bien conduire une vaste mystification.

Mais point. Qu'était tout cela ? Rêve, chimère, imagination ! Babylas était définitivement enterré ; Gédéon n'avait pas à craindre qu'il ressuscitât une ou deux fois comme l'empereur Frédéric Barberousse. Le caveau de famille s'était refermé sur la bière du bonhomme ; et demain le notaire mettrait l'héritier en possession de l'héritage.

Cinq millions !... C'est tout au plus si Gédéon eût parié pour quatre. Quatre, il s'attendait à quatre, ni plus ni moins. Le cinquième million le surprit et l'enchanta ; il le considéra comme une indemnité.

– Mon oncle me devait bien cela, dit-il.

Cinq millions ! Jusqu'alors Gédéon Prégamain avait misérablement vécu, sans jamais rien posséder qui lui appartînt en propre. Bachelier dès sa première jeunesse, plein d'ambition et rêvant d'atteindre aux plus hauts sommets de l'échelle sociale il

avait été recueilli par un avoué qui lui versait mensuellement une somme de cinquante francs en échange de douze heures de travail par jour. Dans ces conditions, il lui fallut renoncer à éblouir ses contemporains par le luxe de ses attelages et à se passer la fantaisie d'une ville sur le littoral de la Méditerranée. Il porta souvent des habits noirs empruntés à quelque camarade ; il assista au spectacle grâce à des billets de faveur arrachés à la bienveillance d'un marchand de vins, il lut des livres qui appartenaient à tout le monde. Le marché du Temple fut son tailleur, son bottier et son chemisier. Il habitait des mansardes sordides dans des rues suspectes, et fréquentait ces gargotes à vingt et un sous où l'on sort aux gens qui passent des aliments qui ne passent jamais. Ingénieux comme tous les pauvres, il avait appris l'art de rendre aux habits râpés un lustre de jeunesse en les passant à l'encre de Chine, et de dissimuler les lamentables plaies d'une chaussure usée en les comblant avec du cirage. Rarement il avait jeûné, mais plusieurs de ses menus avaient été réduits à deux œufs durs trempés dans du bois de campêche. Il connaissait le café fabriqué avec des haricots calcinés, le beurre qui est de la margarine, la fine champagne qui est du trois-six, le cigare composé de feuilles de pommes de terre, le vin fuschiné[2], le lait additionné de cervelle de mouton, le consommé de gélatine. Le homard lui apparaissait comme une chimère, le faisan comme une allégorie ; il traitait le foie gras truffé de paradoxe et le vin de Champagne d'utopie.

Que de fois, en contemplant son antique veston aux boutons de buffle, il s'était écrié :

– Quand donc pourrai-je faire remettre un paletot neuf à ces boutons-là !…

---

[2] La fuschine était un colorant utilisé, notamment, pour les vins de qualité médiocre.

Que de fois il avait pensé, comme Dante, que l'escalier d'autrui est difficile à monter ! Que de fois il avait gémi, pleuré, ragé, grincé des dents, en songeant, pâle et le ventre creux, aux millions du vieux Babylas !

Ces millions, il les tenait maintenant.

Aussi se sentait-il heureux. Au point de vue pratique, il se voyait riche et libre ; au point de vue familial, étant donné l'insupportable caractère du défunt, il ne voyait plus dans cette mort qu'un de ces désagréments auxquels on s'habitue, comme, par exemple, d'habiter au-dessus d'un serrurier ou en face d'un emballeur.

Il court par le monde en louis, napoléons, dollars, doublons espagnols, ducats hollandais, livres sterlings, kemnitz d'Autriche, kitzes de Turquie, aigles américaines, frédérics allemands ou danois, piastres du Brésil, pour un peu plus de soixante milliards d'or monnayé. Cet or roule de mains en mains, s'échauffe, se fatigue et s'use. Les effigies s'aplatissent et s'effacent, les arêtes vives des lettres et des chiffres s'adoucissent et semblent, après un certain nombre d'années, être sorties d'un moulage plutôt que du heurt formidable de la matrice. Un peu d'or tombe, s'envole et se précipite au fond des coffres-forts ou s'attache aux doigts des hommes. Cette poussière de métal, invisible et impalpable, flotte dans l'air, se mêle à la brise, emplit l'espace, est respirée par les riches qu'elle endurcit et par les pauvres qu'elle exaspère. Passions, colères, jalousies, tentations, opulences sans générosités, misères sans résignation, des rages contenues en bas et des mépris insolents en haut, de l'avidité, de la révolte, l'or respiré fait germer cela. Nous éprouvons tous, plus ou moins, une soif farouche bue avec l'âme des louis qui vole.

Gédéon Prégamain ne connaissait pour ainsi dire point cette soif maladive. L'habitude des longues privations l'avait

assoupli pour une vie médiocre. Malgré son ferme propos de ne rien négliger pour assurer la revanche des mauvais dîners d'autrefois, il s'appliquait volontiers à des projets raisonnables. Tout autre eût aisément perdu la tête en face de cette fortune brusquement possédée ; les moins fous se seraient épuisés en combinaisons extravagantes ou niaises, semblables à ce paysan qui, gagnant un lot de cent mille francs dans une loterie, s'écriait :

– Enfin ! je vais donc pouvoir manger du ragoût de mouton tous les jours !

Gédéon rayonnait, mais la perspective des jouissances matérielles que donne la fortune n'entrait pour aucune part dans son allégresse.

Le soir de l'enterrement, au moment où commence ce récit, il dîna sobrement, se contentant d'ajouter à son maigre ordinaire quelque morceau solide et deux ou trois verres d'un vin généreux. Après, une courte promenade parfumée d'un bon cigare, il rentra chez lui, se fît allumer du feu par sa concierge et, les pieds sur les chenets, l'estomac repu, le cerveau libre, il donna libre cours à ses pensées.

– Enfin ! s'écria-t-il, on va donc parler de moi !

Il alluma un second cigare et, la tête en arrière, les bras ballants, s'étira sur son fauteuil.

– Oui, on parlera de moi… Quand ? Bientôt… À propos de quoi ? Je l'ignore. Mais on parlera de moi, cela est certain. Oh ! mon rêve ! oh ! mon but !… Depuis le lycée je végète, je suis perdu dans la foule, je languis ignoré et obscur… Depuis dix années je ronge mon frein, attendant cette fortune que j'aurais la force de mépriser si elle ne devait être l'instrument, le levier de ma gloire. Oui, être un des hommes que le monde admire et salue, entendre mon nom voler de bouche en bouche, sentir au

passage le regard curieux et intimidé du passant, lire à travers les journaux et les revues des récits dont je serais le héros, voir recueillir comme autant de notes importantes pour l'avenir les moindres incidents de mes journées, devenir le centre des jalousies et des louanges, me savoir célèbre, voilà où j'en veux venir !... Palais de marbre, salons dorés, tapis en fleurs, riches domaines, festins, chevaux, maîtresses, jouissances. Qu'ai-je besoin de tout cela ? N'ai-je pas vécu sans banquets, sans équipages, sans baisers, presque sans abri ? Et quand mes années de jeunesse ont subi ce jeûne austère, quand mon corps et ma fierté se sont pliés pour jamais, en quoi m'effrayerait un avenir misérable ?... Allons donc ! Est-ce de la faim, de la soif, du froid, de l'ennui que j'ai souffert ? Non, j'ai souffert de ceci, c'est qu'on ne savait pas que Gédéon Prégamain avait faim, soif et froid !

Je sentais que je n'étais rien, rien du tout, qu'on ne parlerait jamais de moi dans les journaux, qu'il ne viendrait pas un chat à mon enterrement... Je me disais : Est-ce possible ? Quoi ! à l'heure où les plus humbles deviennent notoires, quand il suffit pour atteindre à la célébrité d'écrire un livre, de dire une sottise, de vendre un médicament, de fabriquer du chocolat, de monter dans un ballon, de recevoir un coup d'épée ou d'entrer avec M. Bidel dans la cage où agonisent ses vieux lions goutteux ! quand Améric Vespuce est célèbre pour un monde qu'il n'a pas découvert et Nordenskiold pour un pôle qu'il n'a pas approché ! quand tous sont connus, qu'ils réussissent ou qu'ils échouent, Skoboleff par ses victoires, Bénédeck par ses défaites ! quand on voit les plus chétifs porter un nom populaire, que l'on sait par exemple que le cuisinier de Gambetta se nommait Trompette, que la cuisinière du docteur Véron s'appelait Sophie, que la bouquetière du Jockey-Club a nom Isabelle ; moi, Gédéon Prégamain, je restais inconnu et oublié !... Paris s'est occupé d'une foule de gens sans valeur. Une marchande de journaux, Gabrielle de la Périne, a été célèbre pendant six mois pour avoir simplement vendu des journaux ! Il se trouve des reporters pour célébrer le grand nez de l'acteur Hyacinthe, le ventre

de Daubray, les calembours écœurants du comique Hamburger, les dents de Jeanne Samary, les robes de la duchesse de Pourtalès, les jambes de l'acrobate Océana, les chevaux du comte Lagrange ! car il y a des chevaux célèbres, Gladiateur, Vermouth, Saltarelle, etc., voilà des noms que le public connaît et répète. Oh honte ! Il y a eu chez Franconi un âne nommé Rigolo, dont le souvenir est encore dans toutes les mémoires. On sait le nom de la chèvre qui joue à l'Opéra-Comique dans le *Pardon de Ploërmel* et de l'éléphant qui figure à la Porte-Saint-Martin dans le *Tour du Monde*. L'hippopotame du Jardin des Plantes, étant décédé récemment, a joui d'un article nécrologique dans l'*Événement*. On savait son nom, à lui ! Et qui sait mon nom à moi ? Personne.

Ici Gédéon s'arrêta, ferma les yeux comme pour ne point regarder en face le néant de sa propre existence, et demeura quelques instants songeur, le front caché dans ses deux mains.

– Mais cela va changer ! s'écria-t-il en relevant la tête. Cela va changer ! Je ne suis plus le mercenaire voué à d'ignobles travaux, le misérable attaché au labeur quotidien et tremblant nuit et jour pour son salaire... Je ne suis plus le prisonnier de la pauvreté ! Désormais je vais pouvoir travailler, non pour mon pain, mais pour ma gloire ; non pour satisfaire ma faim, mais pour apaiser mon âme.

Il se leva, entraîné déjà par une nécessité d'agir, et continua de marcher en arpentant son étroite chambre.

– Çà... examinons un peu les voies et moyens... J'ai le choix. Je puis à ma fantaisie fonder un prix annuel pour les lauréats de l'Institut, suivre les enterrements des personnages en vue, écrire un drame et le faire représenter à mes frais, créer un journal, explorer l'Afrique centrale, percer un isthme, devenir un grand artiste ou commettre quelque épouvantable forfait... Voyons... Un prix académique ? Non ; tout au plus parlerait-on

de moi une fois par an. On dirait : « Le prix Prégamain a été distribué à M. X... Et chaque année m'apporterait un rival, un intrigant qui me prendrait la moitié de ma gloire... Les enterrements à sensation ? C'est facile, mais c'est bien usé ; le dernier écrivain qui a eu recours à ce moyen de publicité y a gagné le sobriquet d'« homme de lettres de faire part ». Le théâtre ? Et si je suis sifflé ? Si le public pouffe de rire à mes tragédies ou bâille à mes vaudevilles ?... Créer un journal ? Ah fi ! le vulgaire expédient ! Tout le monde a un journal à cette heure... Commettre un grand crime ? Eh ! l'idée n'est pas sotte. Voyez-vous ce millionnaire qui égorge, qui fusille, qui empoisonne, non par cupidité, non par vengeance, mais pour rien, pour le plaisir, par sport, par désœuvrement de grand seigneur. Ce serait un crime original auquel s'intéresserait le monde entier. Mais après le lendemain ?... Autre chose. Je parlais de percer un isthme. Il y a mieux à faire : si je formais une Société en vue de reboucher le canal de Suez ? Non. Cherchons encore... Un voyage d'exploration en Afrique ? Oui, m'y voila. Trouver un monde comme Colomb ! Donner mon nom à une contrée nouvelle ? comme Kerguellon, ou à un détroit comme Béring et Magellan ! L'île Prégamain ! Le port Prégamain ! Le royaume de Prégamain ! Ou simplement Prégamainville. Ajouter mon nom aux noms des voyageurs célèbres, des grands explorateurs. Faire dire à l'histoire : Gunbiorn, Usodimare, Juan de Sanboren, Pierre Escovar, Dias, Colomb, Vasco de Gama, Ojeda, Vespuce, Fernand d'Andrada, Magellan, Jacques Cartier, Cortès, Jamoto, Willoughby, Barentz, Jacob Lemaire, Abel Tasman, Bougainville et Gédéon Prégamain !... Oui, c'est cela !... qui m'arrête ? Je suis libre, riche, j'ai des millions ; avec des millions on équipe des caravanes et l'on paie des hommes. Il reste des terres vierges ; le centre africain est figuré sur les cartes par une place blanche. J'irai, je marcherai ; je veux atteindre Tombouctou, la capitale inviolée du Soudan. Là, l'Européen n'a pas pénétré encore ; là j'illustrerai mon nom !

Minuit sonnait et Gédéon parlait encore, se donnant sa parole d'honneur qu'il découvrirait un monde et accomplirait quelque illustre action.

Le sommeil ne mit pas fin aux rêves ébauchés dans la veille ; Gédéon vit en songe des pays féeriques, d'immenses déserts peuplés d'éléphants de toutes couleurs, d'oiseaux étincelants, de monstres, d'hommes nus et de femmes énormes. Il se reconnut, lui Gédéon Prégamain, parcourant les solitudes à la tête de sa vaillante caravane, pérorant au milieu des sauvages, apôtre de la civilisation et maître absolu. Aucun obstacle. D'un coup de sa bonne carabine, il couchait à ses pieds les fauves mugissants ; d'une enjambée il escaladait les montagnes et franchissait les fleuves.

Puis il eut la vision triomphante du retour, sa rentrée au port de Marseille ou au port de Bordeaux, les autorités groupées sur le quai de débarquement, les récompenses, l'encens des bravos et des hommages. L'Institut lui ouvrait ses portes ; Londres, Vienne, Rome, Saint-Pétersbourg se disputaient l'honneur de sa présence. Enfin, il se trouva transporté à Paris, devant l'entrée des Champs-Élysées. Là, des ouvriers travaillaient, et quand ils descendirent de leur échafaudage, ils découvrirent une plaque d'émail toute neuve avec ces mots :

Avenue Gédéon Prégamain

II

Dès le lendemain, Gédéon courut chez le notaire et, sans s'attarder dans des explications oiseuses, l'invita à lui faire parvenir à Saint-Louis du Sénégal une somme de deux millions et cinq cent mille francs dont il disait avoir le plus urgent besoin.

À cette confidence, le tabellion devint tricolore de surprise. Un moment il eut soupçon que le neveu de Babylas était devenu fou. Deux millions ! Le Sénégal ! Il n'aurait pas été plus consterné en voyant pénétrer dans son étude un de ces personnages d'Hervé qui, rencontrant un vieux magistrat, s'écrient : « Bonjour, Joséphine. Je m'appelle Fromage de Gruyère ! »

Mais voyant Gédéon calme, froid, sérieux, l'œil franc, le visage tranquille, il revint doucement de la terreur à la confiance et, pressentant quelque projet hasardeux, essaya d'entraîner le futur explorateur du Congo dans la voie des explications.

– Cher monsieur, lui dit-il, je vais prendre mes mesures pour que cette grosse somme vous parvienne à l'endroit désigné ; mais, auparavant permettez-moi de vous rappeler que j'ai possédé toute la confiance de votre vénérable oncle, qu'il n'a jamais fait un placement sans mes avis et que je serais heureux, fier même, de me voir ainsi honoré par vous... J'ose donc vous demander – excusez ma hardiesse – quelle destination vous comptez donner à ces capitaux...

Gédéon fronça le sourcil.

– Croyez bien, s'empressa d'ajouter le notaire, qu'en tout ceci votre intérêt est mon seul mobile...

Et il attendit, n'osant en dire plus long, timide comme un chasseur qui, en désespoir de salut, aurait jeté un pain de seigle à un ours.

– Monsieur, commença Gédéon, je ne crois pas avoir à me féliciter, pour ce qui me concerne des avis dont vous avez comblé mon oncle par rapport à ses placements, car chaque fois que je lui ai proposé un placement à mon avantage, il s'y est refusé, sans doute selon vos conseils. Cependant je conçois votre atta-

chement pour une fortune longtemps abandonnée à votre gestion, et, par cette considération, je veux bien vous instruire de mes projets.

Alors, comme un capitaine expose un plan de bataille, il expliqua à l'officier ministériel les motifs de son prochain départ, sa volonté de découvrir des contrées nouvelles et d'attacher son nom à de grandes choses.

Le notaire feignit d'entrer dans ses vues. Certes, le but était louable, grandiose, et l'Afrique un beau pays.

– Pour un peu je vous accompagnerais, ajouta-t-il. Mais je me connais, je ferais triste figure en un pareil voyage, et je ne me vois pas bien dans les rues de Tombouctou, une affreuse ville, dit-on...

– On ? interrogea Prégamain. Qui cela, on ? Nul n'y a encore pénétré.

– À Tombouctou, cher monsieur ? Quelle erreur !

– Il se pourrait ?...

– Écoutez plutôt... En 1824, un marmiton, ou un cuisinier, je ne sais au juste, nommé René Caillé, quitta Saint-Louis du Sénégal avec l'intention d'atteindre Tombouctou – qu'on nommait Temboctou à cette époque. Caillé franchissait aisément soixante kilomètres en un jour, ce dont vous n'êtes probablement pas capable ; il était doué d'une vue tellement perçante qu'il distinguait à l'œil nu les satellites de Jupiter ; vous n'en êtes pas là. Il savait faire la cuisine et vous ne savez pas faire la cuisine ; au besoin, il demeurait impunément cinq jours sans nourriture ; il parlait arabe, et vous ne parlez pas arabe ; il savait par cœur le Coran tout entier, et vous n'en connaissez pas

un verset. Malgré tous ces avantages, il mit deux ans à gagner Tombouctou et deux ans à en revenir.

Gédéon sourit.

– J'aurai, répondit-il, des chevaux, des chariots, des vivres, des armes, des interprètes, des bagages…

– Permettez, interrompit le notaire. En 1830 M. le major Gray, de la marine anglaise, quittait Sierra-Leone pour se rendre à Tombouctou. Il avait des chevaux, des chariots, des vivres, des armes, des interprètes et des bagages. En arrivant à Boulibaba, sur la frontière du Fouta-Toro, il ne trouva ni un ruisseau, ni un puits et mourut de soif dans le désert avec toute sa caravane.

– J'emporterai de l'eau, prononça Gédéon.

– En 1841, M. Adrien Partarrieu emporta de l'eau. À Boudou, près du Fouta-Djalon, il fut entouré, blessé, saisi, puis mis à mort par les Hottentots.

– Diable !

– Pour M. Leduc de Blairiot, parti en 1850, son sort fut différent.

– Ah ?

– Oui. M. Leduc de Blairiot rencontra non des Hottentots mais des Caffres, Ceux-ci creusèrent une fosse et y descendirent l'explorateur, puis ils rapportèrent les terres de façon que M. Leduc se trouva enterré vivant, la tête hors du sol. Alors les Cafres vidèrent sur cette tête un panier contenant deux cents rats, pleins de santé et d'appétit.

– Fichtre !

– Et maintenant, cher monsieur, bon voyage et bonne chance.

– Mais…

Depuis un instant, Gédéon commençait à méditer sur la nécessité d'installer des voies ferrées dans le Congo et jusque sur les plateaux du Haut-Niger. Sa connaissance de la langue arabe ne s'étendait guère qu'à quelques mots entrés dans l'argot parisien, tels que *macache, bézef, mouquère, bono turco, maboul* et ne lui eût point permis de soutenir une conversation avec un émir. Dix années consacrées à copier des rôles dans une étude de la rue Joquelet ne lui avaient donné qu'une idée très vague du Coran. Et en songeant aux privations imposées par l'entreprise à ce René Caillé qui se passait de manger comme on se passe d'aller à l'Odéon, le millionnaire se disait qu'après avoir mangé mal lorsqu'il était pauvre, il serait ridicule de ne plus manger du tout maintenant qu'il était riche.

Bref, le notaire n'eut pas grand'peine à lui faire entendre qu'on pouvait occuper une jolie place dans l'histoire sans se faire dévorer vivant par les rats, pour la plus grande distraction de quelques hommes primitifs.

– Sans compter, ajouta-t-il, que rien ne vous garantirait la consolation d'un bel enterrement et d'une tombe monumentale. Les naturels du Congo aiment généralement leurs frères d'Europe comme nous aimons les œufs sur le plat, c'est-à-dire un peu cuits et frais du matin. Dans le cas probable où vous seriez utilisé là-bas pour un dîner de noces ou pour un repas de corps, il serait impossible à vos admirateurs – quel que fut d'ailleurs leur zèle – de rendre les derniers devoirs à votre dépouille mortelle. Je ne voudrais pas vous décourager, mais, voyons – la main sur la conscience – croyez-vous qu'il se trouvera des fana-

tiques pour, au jour de la Toussaint, aller porter des couronnes d'immortelles et prononcer des discours sur le ventre de l'anthropophage qui vous aura englouti... Que diable !... Soyons raisonnables !...

Gédéon n'écoutait plus. Tandis que le notaire pérorait, il songeait aux moyens divers d'arriver à la célébrité : isthme à percer, canal à combler, livre à écrire, drame à mettre en scène, etc., etc. Au fond, le notaire raisonnait juste ; Minerve parlait par sa bouche. Le Congo, Tombouctou, le centre africain, projet absurde, aventure ténébreuse. On comptait aisément les explorateurs du Congo, mais les noms des hommes devenus célèbres sans avoir jamais mis les pieds à Tombouctou fourniraient une liste interminable. Par exemple, Moïse, Homère, Gutenberg, le chevalier Bayard, Hamlet, François Ier, Van Dyck, Corneille, Mme de Sévigné, M. Guizot, Labiche, et tant d'autres ! Que diable ! on avait bien le temps de découvrir l'Afrique. Rien ne pressait. On s'en passait fort aisément.

– Tenez, continua le notaire, puisqu'il vous faut du bruit, de la renommée, pourquoi n'aborderiez-vous pas tranquillement la politique ? Ici, aucun danger à courir, rien à perdre. Selon les circonstances, il vous serait même possible d'augmenter votre bien. Peut-être, au début, quelques sacrifices seront nécessaires ; mais un homme disposé à dépenser deux millions et demi pour voler sur les traces d'un marmiton ne reculera pas devant une dépense de deux ou trois cent mille francs... Au temps où nous vivons, cher monsieur, le suffrage universel n'a que faire des intelligences supérieures ; les hommes de bonne volonté lui suffisent. Vous avez la résolution, le désir, l'ambition de parvenir. C'est pour le mieux... Voulez-vous un sage conseil ?... Achetez une propriété importante dans un arrondissement pauvre, agrandissez, embellissez, montrez-vous ; accordez des prix aux comices agricoles et aux concours régionaux. Devenez le bienfaiteur des orphéons, des compagnies de sapeurs-pompiers, des fanfares municipales, des sociétés philan-

thropiques. En un an, vous serez conseiller, en dix-huit mois maire de la commune, en deux ans conseiller général, puis député aux prochaines élections. Et qui sait ?... une fois à la Chambre, ne pouvez-vous parvenir au ministère ?... Enfin, voyez, examinez... Je reste votre très humble serviteur.

Gédéon répondit :

– Notaire, vous me sauvez la vie... Soit, je consens à devenir ministre. Un jour, plus tard, nous arrêterons le choix du département ministériel qu'il me faudra accepter... – Que diriez-vous de la marine ?... – mais, pour le moment, il s'agit de courir au plus pressé. Je bats des mains à votre idée. Oui, par les moyens que vous indiquez, un homme actif, riche, décidé, peut se faire un nom en peu de temps. Je renonce à découvrir le Congo et je me consolerai de ne pouvoir initier mes contemporains aux mœurs et usages des peuplades mandingues. Vous m'avez ouvert les yeux. Dites, parlez, dictez ; que faut-il faire ? Où est l'arrondissement pauvre ? Où se trouve le domaine à vendre ? Où vivent mes futurs électeurs ? Achevez, je suis prêt... Car vous ne m'avez pas dit tout cela sans garder une arrière-pensée ?

– Peut-être...

– Je vous écoute.

– Voici... Au nombre de mes clients se trouvait un ancien page du roi Charles X, fortement septuagénaire, vieux garçon, retiré dans un petit village des Basses-Alpes qui s'appelle Lathuile. C'est, je crois, dans l'arrondissement de Sisteron. Il vient de mourir et ses héritiers désirent vendre château, parc, terres, forêts, tout enfin. C'est pour rien : cent mille francs. Achetez Lathuile, réparez le château, faites un peu de bien, occupez-vous d'agriculture, donnez aux paysans une pompe à incendie, un pont, une fontaine, un abreuvoir, n'importe quoi. Je crois même

me rappeler que le domaine comprend une source thermale ou minérale dont on pourrait tirer parti… Au surplus, je vais demander le dossier si vous jugez que l'affaire vaille d'être examinée…

– Je crois bien !

Sur l'ordre du notaire, un clerc apporta le fameux dossier.

– Voici, poursuivit le notaire. Domaine de Lathuile, comprenant : 1° un château construit vers la fin du siècle dernier, avec dépendances, communs, écuries, remises, etc. ; 2° un parc de trois cents hectares entouré de murs ; 3° une forêt, dite de la Gardule, comprenant une superficie de six cent cinquante-sept hectares… Le tout est d'un revenu cadastral de quatre mille francs. Aucune hypothèque. Point de charges. Entrée en jouissance immédiate.

– J'achète, interrompit Gédéon.

– Un mot encore. La source minérale est située dans le parc ; on la dit riche en sels de tous genres. Peut-être trouverez-vous à l'exploiter. Dès lors, Lathuile devient une station balnéaire, vous enrichissez le pays, et votre affaire est faite.

– J'achète, répondit Gédéon.

Effectivement il acheta. Le train du soir l'emporta vers les Basses-Alpes, et huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'une armée d'ouvriers s'abattait sur l'humble village, pour restaurer le château, relever les routes, remettre tout à neuf. Des jardiniers en renom furent chargés du parc, un des grands ébénistes du faubourg Saint-Antoine fournit l'ameublement, un chimiste et des médecins s'occupèrent d'analyser la source qu'un ingénieur se hâtait de capter.

Le notaire ne s'était pas trompé : l'affaire s'annonçait excellente. Les réparations purent être achevées rapidement et sans trop de frais. L'eau de la source fut jugée précieuse. Le parc regorgeait de gibier à poil et de gibier à plume. Le voisinage promettait des excursions intéressantes : ici c'était un vieux castel élevé par des Templiers ; ici un souterrain profond contenant nombre de grottes pittoresques ; là des ruines romaines, un cirque, un arc de triomphe ; là de hautes montagnes chargées de sapins verts ; là de gracieux vallons courant le long d'un torrent jaseur où frétillaient des truites.

Sur les avis du notaire, Gédéon n'hésita point à faire marcher de front la gloire et les affaires. Non loin du château, il fit élever un hôtel superbe, sur le modèle du *Cosmopolite* de Cauterets, entoura la source d'un établissement de bains avec piscines, salles d'inhalation, douches, etc. Lathuile vit sortir de terre deux ou trois belles auberges, quelques magasins plus beaux que ceux de Sisteron et de Digne, un casino dont on vantait à l'avance la salle des fêtes et le théâtre, de grands cafés installés sur le modèle des plus luxueux établissements.

Gédéon se multiplia. Il fit don à la commune d'une pompe superbe achetée chez le fournisseur des pompiers de Londres ; grâce à ses libéralités, le conseil municipal put relever l'école primaire, construire une salle d'asile, planter quelques mûriers devant l'église. Le curé reçut sa part : une chasuble brodée d'or et deux tableaux exécutés sur commande par un peintre sérieux. Gédéon habilla de neuf le garde-champêtre et distribua les emplois de l'établissement thermal entre les jeunes gens les moins ignorants du pays.

Trois médecins de la Faculté de Paris furent attachés à l'exploitation. Un orchestre prit possession du casino et fut bientôt suivi d'une troupe de comédiens et de chanteurs. Bref, le 1er septembre, neuf mois environ après la mort du vieux Babylas,

on put lire à la quatrième page des grands journaux l'annonce suivante :

SOURCE PRÉGAMAIN
PAR LATHUILE (BASSES-ALPES)
Établissement de premier ordre.

Suivait le détail.

Gédéon recommandait son hôtel, le *Grand-Hôtel de Lathuile*, le plus vaste et le plus important du département, ayant un grand jardin au midi, entouré de salons, de restaurants. – Ascenseur hydraulique desservant tous les étages. – Chambres et salons. – Table d'hôte. – Salons de lectures et de musique. – Fumoirs. – Billards. – Omnibus à tous les trains. – Prix modérés.

Une longue description recommandait le casino et les excursions de la contrée.

Venait ensuite l'analyse de la source :

Eau : 1 litre, Acide carbonique : 42 centigrammes.
Sulfate de chaux : 1.5010
Sulfate de magnésie : 0.5080
Sulfate de soude : 0.0180
Carbonate de chaux : 0.1300
Carbonate de magnésie : 0.0340
Oxyde de fer : 0.0015
Alumine : traces
Chlorure de sodium : 0.0090
Chlorure de calcium : traces
Chlorure de magnésium : traces
Silice : 0.0140
Iode : traces
Phosphate : traces

Matière organique : traces

– – – – – – – – –

Total : 2.0385

« L'eau de la source Prégamain, ajoutaient les affiches, peut être utilisée avec succès pour combattre :

« 1° Les congestions habituelles ;
« 2° La disposition à l'inflammation des principaux organes ;
« 3° L'indisposition chronique des organes de la respiration et de la circulation ;
« 4° La détérioration graisseuse du cœur.
« 5° En général tous les embarras provenant d'une surabondance de graisse ;
« 6° La formation de la gravelle ;
« 7° Les hémorroïdes ;
« 8° Et généralement les autres maladies.

À cette énumération faisait suite une attestation signée d'un nom bien connu des savants. Nous citerons seulement le passage suivant :

« Les propriétés de la source Prégamain se déduisent d'un effet incontestablement apéritif, diurétique et principalement purgatif, ce qui l'approprie aux cas nombreux de maladies aiguës ou chroniques justiciables de cette modification importante.

« On en peut obtenir de bons effets dans les cas de pléthore abdominale, qui provoque ou entretient les irritations de cette cavité sous forme du dyspepsie, de constipation, de flatuosités, de douleurs lombaires, de jaunisse apéritique avec engorgement du foie ou de la rate, et principalement dans les cas de fièvre intermittente, n'importe le type, lorsque le malade, tombé de

rechute en rechute, n'éprouve plus de bons résultats de la quinine.

« Ainsi encore dans les maladies des voies urinaires, catarrhe vésical, irritation des reins, dans certaines formes de maladies cutanées, avec irritabilité de la part du sujet en raison de l'âge, du tempérament, d'un traitement intempestif par trop stimulant ; encore dans les palpitations de cœur, paralysies, douleurs rhumatismales, sciatiques, lombagos et engorgements articulaires pour cause traumatique, etc., etc. »

Gédéon n'avait reculé devant aucune dépense. Tandis qu'en France les murs se couvraient d'affiches et les journaux regorgeaient d'annonces où le nom « Prégamain » s'étalait en lettres énormes, partout, en Espagne, en Italie, en Russie, en Autriche, la fameuse source faisait parler d'elle.

La *Nordeutsch Allgemein Zeitung* vantait les mérites « das natürliche Prégamain Bitterwasser », et on pouvait lire dans *Il Secolo* de Rome que « l'acqua minerale salina amara della fonte Prégamain si usa con successo spéciale per combattere tutti gli malattia ».

Ce fut un triomphe sans précédent. L'Académie de médecine et l'Académie des sciences proclamèrent l'efficacité de la source Prégamain de Lathuile. Les médecins émerveillés et séduits abandonnèrent les remèdes routiniers au profit de l'eau miraculeuse. La vogue parut éteinte pour les eaux purgatives auxquelles on pouvait attribuer une réputation solide. Ceux qui prescrivaient d'ordinaire l'eau Royale-Hongroise, l'eau de Püllna, les flacons d'Hunyadi Janos et la vieille limonade Roger, se tournèrent exclusivement vers l'établissement de Lathuile.

Superbe affaire ! Dès le début de la saison, il fallut songer à agrandir les locaux. Une usine fut élevée où, dans d'immenses ateliers, trois mille ouvriers furent occupés nuit et jour à rincer,

remplir, boucher, capsuler et étiqueter les bouteilles qui, par wagons entiers, étaient expédiées aux quatre coins du monde. D'illustres personnages, ducs, princes, maréchaux, ambassadeurs, évêques, apportèrent à l'exploitation le prestige de leur clientèle. On vit autour du parc se multiplier les hôtels et s'établir la foule des débitants attirés par la foule des consommateurs.

Pour justifier l'empressement du public, Gédéon recruta pour son casino les premiers sujets des théâtres de Paris. Il eut Judic, Théo, Granier, Dupuis, Baron, Lassouche. Il monta de vraies pièces et fit chanter de vrais opéras. Lathuile devint à la mode et le monde entier connut le nom de Prégamain.

Enfin, il était célèbre !

Enfin, il ne se sentait plus perdu dans la foule. À Lathuile et aux environs, il se voyait puissant parmi les plus puissants. Les municipalités lui faisaient fête, et le sous-préfet de Sisteron l'accablait de sourires. Il se voyait décerner la place d'honneur dans les fêtes publiques et la présidence aux distributions des prix des écoles.

De ce petit pays indigent il avait fait une contrée féerique. Le terrain valant quatre sous le mètre n'était plus cédé à moins de trente francs. Les chaumières se transformaient en maisons, les granges en fermes, les maisons en palais. Tel paysan, réduit au mince revenu de son clos d'oliviers, possédait maintenant des titres au porteur et des actions de chemins de fer. Les bergers devenaient garçons de café et, devant les vingt-cinq louis de pourboire de la saison, souriaient au souvenir des pauvres gages d'autrefois. Les rouliers s'étaient révélés cochers de remise, les gardeuses d'oies devenaient de parfaites caméristes. Des braconniers avaient ouvert des magasins de comestibles, des vagabonds proprement vêtus servaient de guides aux voyageurs. Maintenant les gens de Lathuile mangeaient de la viande tous

les jours, en bénissant le directeur de l'établissement thermal. Gédéon était le père, le roi, le Dieu de ce petit monde.

Volontairement, le maire avait donné sa démission, ne se sentant pas de force ; et Gédéon, cédant aux instances des notables, avait généreusement posé sa candidature. Jamais succès électoral aussi touchant ne fut enregistré par le *Journal Officiel*.

Le fait devant rester unique, nous ne manquerons point de le relater ici. Le dépouillement du scrutin donna les résultats suivants :

Électeurs inscrits 884 Votants 884 Majorité absolue 443 M. Gédéon Prégamain 890 suffrages (élu).

Dès son arrivée au conseil municipal, Gédéon fut nommé maire.

C'était le pied dans l'étrier, le premier échelon gravi.

À partir de cet heureux jour, l'œuvre ambitieuse du millionnaire s'acheva par étapes démesurées. Certes, l'éblouissante vision des premiers rêves ne se réaliserait pas dès demain, il fallait attendre plusieurs années avant de voir débaptiser l'avenue des Champs-Élysées, de donner son nom à un fauteuil comme Voltaire, à une plume d'acier comme Humbolt, ou à un filet de bœuf comme Chateaubriand. Déjà, cependant, d'humbles monuments attesteraient la gloire de Gédéon ; sur la place de la Mairie, maintenant embellie et ombragée, s'élevait une fontaine majestueuse au socle de laquelle les passants pouvaient lire :

En l'an 1880 Cette fontaine fut édifiée Sous la magistrature municipale

DE M. GÉDÉON PRÉGAMAIN

Le pont neuf jeté sur le torrent du Gapeau portait une inscription analogue. Au delà même de la commune de Lathuile, Gédéon trouva moyen de faire graver son nom dans le marbre ou l'airain. Ayant conquis la commune, il s'agissait de conquérir le canton et, sans abandonner la mairie de Lathuile, d'arriver au conseil général.

Par un bonheur providentiel, le siège devint vacant, le titulaire s'étant retiré après fortune faite. Depuis longtemps Gédéon avait disposé ses batteries, tenu conseil avec le sous-préfet, gagné l'influence des chefs de parti. Sa candidature n'étonna personne.

Mais, cette fois, il importait de prendre une attitude.

Laquelle ? Toute la question était là.

Pour enlever les suffrages des gens de Lathuile, point n'avait été besoin d'écrire un programme ou de prononcer un discours. Les voisins de l'établissement thermal n'avaient point désiré connaître la couleur du candidat, s'il était bleu, blanc ou rouge, s'il regrettait Louis-Philippe, Henri V ou Napoléon III. On avait voté pour le propriétaire du grand château, pour le bienfaiteur du pays.

Mais les conseils généraux peuvent avoir à remplir un rôle politique. Dans le cas d'une dissolution des Assemblées législatives par la force, ils s'assemblent immédiatement, sans décret de convocation, et s'emparent, à titre temporaire, de l'administration du pays. Assurément cette extrémité demeure exceptionnelle, mais elle est écrite dans la loi organique.

Force fut donc à Prégamain de sortir son drapeau.

Il y songea pendant huit jours, rôdant autour des hommes et des idées qui avaient gouverné la France, étudiant les lois, consultant l'histoire, fouillant les pamphlétaires et les commentateurs, agitant le pour et le contre, cherchant à discerner parmi les opinions l'opinion en faveur, parmi les partis le parti d'avenir.

En prenant place à l'extrême droite on s'assurait des relations flatteuses : là s'étaient échoués les fils des preux, les descendants des grandes races, les Rohan, les Léon, les La Rochefoucauld, les Montmorency. Mais ces messieurs jouissaient d'une affreuse réputation dans les Basses-Alpes ; on les y soupçonnait de préméditer le rétablissement de la dîme, des corvées, du droit de cuissage.

À l'extrême gauche, Gédéon redoutait le voisinage de certains personnages inquiétants, républicains farouches ou novateurs téméraires.

En conséquence, il opta pour la politique des centres. Là siégeaient les vieux parlementaires, les libéraux, les hommes de prudence et de sagesse ; là, l'insupportable rigidité des principes savait se plier au besoin, selon les circonstances, et se façonner à la complicité des intérêts.

Il n'adopta donc ni l'une ni l'autre des trois couleurs, jugeant plus habile de les arborer toutes ensemble. Point de politique de parti, une politique patriotique et véritablement nationale ! Cependant, sur les avis de son notaire, Gédéon se décida à pencher légèrement vers la gauche. Il entendait demeurer au centre, mais moins près de l'opposition que des gens en place. Au conseil général, il appuierait adroitement la préfecture, en conseiller jaloux de son indépendance, mais vraiment impartial. Plus tard, à la Chambre, il se tiendrait à la disposition du ministère, sans prendre aucun engagement formel, se réservant, aux jours de bataille, de se porter librement du côté du plus fort.

Ainsi résolu, il rédigea sa profession de foi dont voici le texte exact :

« Chers contribuables,

« Répondant à l'appel qui m'est adressé par un grand nombre d'entre vous, je pose ma candidature au siège de conseiller général pour le canton de Lathuile, devenu vacant par la démission de M. Cordenbois.

« Mon nom vous est connu, les travaux considérables exécutés dans votre arrondissement par mes soins ne sont ignorés de personne. Une étude sincère et approfondie de vos besoins me fait espérer que mes efforts au sein de l'assemblée départementale ne resteront pas inutiles.

« Soucieux de contribuer à la prospérité du canton, au développement des richesses agricoles et industrielles de cette belle contrée, je m'efforcerai de justifier vos suffrages par une application constante.

« Au point de vue politique, ami de la liberté et respectueux du droit, je travaillerai à l'affermissement du gouvernement actuel et des institutions qui nous régissent. Patrie, liberté, morale, justice, telle est ma devise.

« Vive la France !

« (*Signé*) GÉDÉON PRÉGAMAIN,
« Maire de Lathuile. »

Il se trouva, parmi les électeurs, quelques esprits grincheux disposés à repousser ce programme comme par trop superficiel. Un vétérinaire du canton saisit cette occasion d'entrer en lice, et, s'appuyant sur la partie avancée de la population, inscrivit en

tête de son manifeste la réduction de l'impôt et la suppression des armées permanentes. Gédéon para le coup en promettant la séparation de l'Église et de l'État ; à quoi le vétérinaire, perdant l'esprit et la mémoire, répondit par l'engagement de voter le service obligatoire pour les religieux et les séminaristes. Cette contradiction le perdit, mais la lutte se prolongea acharnée.

Il y eut des polémiques. Le vétérinaire était soutenu par une feuille radicale de Sisteron ; Prégamain fonda un journal : l'*Écho de Lathuile*.

« Eh quoi ! s'écriait-il, en son Premier-Lathuile, pensez-vous qu'un pays malade puisse être guéri comme un cheval morveux ou comme un mouton atteint de la clavelée ? »

« Eh quoi ! ripostait le vétérinaire, oseriez-vous prétendre que le canton a besoin de votre eau purgative ? »

Gédéon parla dans une réunion publique, couvrit son adversaire de sarcasmes et vit sa candidature acclamée.

Au scrutin, il l'emporta de douze cents voix.

Vinrent les élections générales législatives. Le vétérinaire revint à la charge, mais cette fois encore il en fut pour la honte de son impuissante ambition. Au mois d'août 1881, Gédéon Prégamain fut proclamé député de l'arrondissement de Sisteron (Basses-Alpes). Malgré les manœuvres de son concurrent, il obtenait une majorité honorable et pouvait compter sur une validation incontestée.

Dès qu'il eut connaissance du scrutin proclamé par la commission de recensement, il s'enferma dans son château, voulant s'épanouir à l'aise, loin des regards profanes.

Retiré dans son cabinet, seul, bien seul, il mesura par la pensée le chemin parcouru, se vit tel qu'il avait été jadis, clerc d'avoué, affamé et inconnu, être obscur, pauvre diable errant que, seule, la statistique eût appelé une âme, ver de terre infime. Il confronta son passé avec son présent, comme Murat devenu roi eût pu contempler son fouet de postillon à côté de son sceptre, comme Michel Ney, devenu maréchal de France, se souvenait d'avoir travaillé en qualité d'ouvrier tonnelier. Il pensa : « Je suis parti de là-bas, je m'arrête ici, je parviendrai là-haut. »

– J'y touche ! s'écria-t-il en un élan d'exaltation tapageuse. Je touche au sommet, je mets le pied sur la cime. Quelques pas encore, quelques efforts, quelques jours, un peu de patience et je saurai m'élever au faîte des plus puissants !... Combien j'eus raison de me confier à mon étoile, d'écouter les voix mystérieuses qui donnaient à mon oreille les fanfares d'un avenir glorieux ! Hier je n'étais rien, aujourd'hui je suis un des sept cents prédestinés qui dictent la loi à la patrie. Mon vote contient le secret de demain... Avec un discours je peux faire changer les gouvernements ; avec un mot : « Oui » ou « Non », je puis à mon gré convier les peuples à de fraternels embrassements ou déchaîner la guerre à travers l'Europe. Ma volonté, c'est la France grande ou petite, humiliée ou libre, riche ou ruinée ; c'est notre armée conquérante ou vaincue, nos chemins de fer rayonnant sur le territoire, notre marine couvrant de ses voiles les deux océans. Et demain ?... Aujourd'hui, je suis l'homme qui décide, demain je serai le maître qui agit... Ministre ! je deviendrai ministre !... J'aurai le droit de dire : « Je veux !... » Les ambassadeurs me souriront et s'attacheront à gagner ma bienveillance, les souverains m'enverront des cordons de moire et des croix de diamants !... Mon nom figurera en tête des proclamations et au bas des traités... Une armée de reporters suivra mes voyages, relatera mes paroles, s'inquiétera de ma santé, copiera le menu de mes repas, et commentera mes moindres actions... D'un froncement de sourcil je ferai trembler le commerce et baisser les cours de la Bourse !... Mon nom sera connu, répété,

admiré, craint... Déjà, je suis célèbre. Il n'est pas un coin du monde où ne parvienne l'eau de ma source. Tous les malades et les gens sains, les hommes et les femmes, les riches et les pauvres, les puissants et les chétifs, les heureux et les mélancoliques, les enfants et les vieillards, songent à moi comme à un sauveur... Par certain côté, la terre m'appartient. Je ne l'ai ni enseignée comme Jésus, ni conquise comme Charlemagne, ni asservie comme Napoléon, ni agrandie comme Colomb, ni renouvelée comme Voltaire, ni chantée comme Homère ; non ! mais j'ai purgé des mondes !

III

Le nouveau député de Sisteron mit à profit les trois mois de vacances par lesquels il lui était permis de commencer ses travaux législatifs.

Il vint à Paris, meubla de fond en combles un superbe hôtel de l'avenue Marceau, s'installa, épousa la fille de son notaire, charmante enfant qui dessinait comme Paganini et jouait du piano comme M. Thiers. Ce fut un mariage de raison. Une femme complète l'intérieur de tout homme politique intelligent. Certes, Gédéon eût préféré à cette enfant de notaire l'héritière d'une souche illustre ; mais outre que, dans les circonstances spéciales où il se trouvait placé, une alliance avec les Rothschild semblait difficile à conclure, Gédéon redoutait les désagréments apportés par le voisinage d'une femme supérieure. Il lui eût souverainement déplu de passer dans le monde pour l'heureux époux d'une créature d'élite ; il avait voulu une épouse de second plan, aussi nulle que possible et qui jamais n'aurait l'audace de réclamer une part de la gloire conjugale. Sous ce rapport, la fille du notaire lui allait comme un gant.

Théodora avait vingt ans, un bon caractère et des goûts simples. Sans posséder la grande beauté qui désespère les peintres, elle était assez jolie pour ne point froisser la vanité d'un mari. On pouvait la considérer, au point de vue plastique, comme une bonne moyenne de femme légitime. Elle aimait son père mais sans tendresse, le plaisir mais sans frénésie, la toilette mais modérément ; elle aima son mari mais sans passion. Cela tombait bien. Gédéon s'était formellement juré de ne pas aimer sa femme, par crainte de gaspiller dans l'amour un temps précieux pour la gloire. Il tint parole. Mme Prégamain, dès le lendemain des noces, fut invitée à régler sa vie selon son caprice et à ne pas compter sur un mari capable de pincer de la guitare, de rimer un madrigal, ou, après de longues contemplations agenouillées, de se précipiter sur elle comme un tigre pour broyer dans d'effroyables étreintes ses chairs palpitantes. Elle prit la chose du bon côté, trouvant cela très naturel et ne voyant rien dans cette situation d'inférieur à l'idéal que ses rêves de jeune fille avait formé pour l'hyménée.

Sans plus tarder, Gédéon s'occupa de ses premières visites. Le ministre de l'intérieur le reçut comme on doit recevoir un homme disposant d'un suffrage. Gédéon se montra poli, mais froid.

Il déposa, chez les principaux personnages politiques et particulièrement chez les chefs du centre gauche, des cartes de visite où, par une innocente supercherie, son nom prenait une allure nobiliaire. Il avait cru remarquer qu'il est de bon goût, dans le monde parlementaire, d'ajouter quelque chose aux noms propres. L'avocat Michel s'était fait appeler Michel (de Bourges) ; le républicain clérical Arnaud avait fait suivre son nom de celui de son département et ne répondait plus qu'à l'appellation d'Arnaud (de l'Ariège) ; M. Martin, plus exigeant, s'était emparé d'un point cardinal et devenait Martin (du Nord). En vertu de cette tradition, les cartes du nouveau député étaient ainsi libellées :

GÉDÉON PRÉGAMAIN DE LATHUILE

DÉPUTÉ

Membre du Conseil général des Basses-Alpes

C'est une vérité vieille comme le monde que nul ne peut se flatter d'être illustre s'il n'a vu sa renommée consacrée par les suffrages de Paris. Ténors, financiers, vaudevillistes, chanteurs, musiciens, nul n'a connu vraiment le succès en dehors du succès proclamé à Paris. Ceux à qui manque cette apothéose ne se sont point consolés. Richard Wagner a pu entendre jusqu'au fond de la Bavière ses fanfares triomphales clamant sur les champs de victoire des armées allemandes, mais le regret de n'avoir point conquis Paris l'a torturé jusqu'à la dernière heure. La province peut fournir la gloriole, Paris seul dispense la vraie gloire.

Gédéon eut occasion de s'en apercevoir. Le temps des arcs de triomphe dressés sur son passage par des villageois ébahis, des aubades données sous ses fenêtres par la fanfare municipale, des têtes sans cesse découvertes et inclinées, ce temps-là lui sembla regrettable. Les journaux parisiens affectaient une indifférence choquante véritablement pénible pour un homme accoutumé aux hommages quotidiens de l'*Écho de Lathuile*. Des folliculaires égarés continuaient d'occuper le public de mille incidents accessoires et à remplir les gazettes de noms encombrants. Il était perpétuellement question, dans les feuilles publiques, de Bismarck, de Garibaldi, du prince de Galles et de Sarah Bernhardt ; et Gédéon descendait à l'humiliante habitude de chercher son nom imprimé parmi les annonces de la quatrième page, entre la réclame d'un onguent contre les accidents de voiture et l'éloge d'une farine destinée à exterminer le ver solitaire en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

Dans les salons où il fut accueilli, l'élu de Sisteron rencontra force gens aimables, assidus à lui sourire ; mais, corrompu par l'obséquiosité des électeurs de Lathuile il trouva les sourires insuffisants. Souvent même, il lui arriva de soupçonner chez ses interlocuteurs une intention malicieuse. On lui parlait trop de sa source et pas assez de sa carrière ; trop de son eau et pas assez de lui-même. À chaque présentation, la même phrase lui était invariablement adressée : – Monsieur Prégamain... Ah ! oui, je sais... nom très connu ; parfaitement, parfaitement.

Il lui fallait répondre avec modestie, s'incliner, baisser les yeux, prendre un air satisfait ; au fond il enrageait. Souvent il écoutait à la dérobée des gens à qui il venait d'entendre prononcer son nom.

– C'est M. Prégamain, disait-on.

– Quel Prégamain ? Où prenez-vous Prégamain ?

– Le député.

– Ah !... Connais pas.

– Mais si, vous ne connaissez que cela : l'eau Prégamain...

– Bon, j'y suis !... C'est le monsieur qui vend cette eau qui... Il a bien une tête à ça !...

Mais Gédéon était vraiment fort. La première émotion passée, il relevait la tête.

– Patience ! disait-il, patience ! Dédaignons ces manifestations de l'envie. Ces gens me jalousent et s'épuisent en méchantes ironies. Patience ! Qu'ils jouissent en paix de leur reste. Bientôt la session commencera, bientôt j'apparaîtrai à la tribune

nationale, bientôt j'imposerai silence à cette meute impuissante...

Pour éblouir ses collègues futurs et se créer en un jour des relations innombrables, il donna un grand dîner politique. Ce fut lugubre. Les convives, assez nombreux d'ailleurs, gardèrent tout le temps de la fête un silence de chapelle ardente. À table, ils se regardaient sans oser parler, absorbés tous par la même pensée inquiétante et cocasse. Plusieurs affectèrent de ne point boire d'eau par crainte d'une méprise. Après le repas, les salons de l'avenue Marceau furent envahis par une foule élégante, mais les conviés demeurèrent gênés et maussades. Une idée déplaisante hantait cette riche demeure et, malgré les vieux vins et la bonne chère, malgré l'amabilité des amphitryons, ce fut une fête manquée.

Enfin, conformément au décret présidentiel, la Chambre des députés rentra en séance, Gédéon s'était fait inscrire au centre gauche et avait choisi sa place au milieu de la salle, derrière le banc des ministres, face à la tribune. Ses collègues l'accueillirent avec politesse, mais négligemment, comme un honorable sans importance. Les premières séances lurent sans intérêt. Il y eut tirage au sort des bureaux, élections du bureau de la Chambre, réunion des commissions, vote précipité de deux ou trois cents projets de loi d'intérêt local. Pendant huit jours, l'élu de Sisteron erra dans l'hémicycle et le long des couloirs comme une âme en peine, salué par les huissiers et les garçons de service, sollicité par l'immense cohue des mendiants qui assiègent tout homme en place.

Mais cette semaine écoulée, Gédéon voulut agir. Il était temps. Sisteron et la France attendaient.

Par quoi commencer ?

Les débats à l'ordre du jour ne prêtaient point à ses débuts parlementaires. Il s'agissait des lois laissées inachevées par l'autre Assemblée, d'une liquidation en quelque sorte. Aucun moyen pour Gédéon Prégamain d'intervenir ; aucune ressource. Force lui fut d'attendre, d'écouter en silence, de se borner à déposer dans les urnes de fer-blanc tantôt un bulletin bleu, tantôt un bulletin blanc.

Il dut s'avouer son impuissance. À la vérité, la vie parlementaire exigeait un apprentissage. Il ne suffisait pas d'arriver à la Chambre, d'étaler sur le drap vert de la tribune un programme électoral et de prendre la parole pour se faire écouter et approuver. Par prudence, par tact, par habileté, il convenait de patienter. Les occasions naîtraient d'elles-mêmes.

En effet, une occasion se présenta. Un soir, vers la fin d'une séance assez agitée qui mettait en question l'existence du cabinet, Gédéon Prégamain vit s'avancer vers lui un de ses collègues, M. Devès, muni d'un feuillet de papier. Le papier portait ces mots :

« La Chambre, « Confiante dans les déclarations du gouvernement, « Passe à l'ordre du jour. »

Pour être mis en discussion, un ordre du jour doit, aux termes du règlement, être suivi de vingt signatures. C'était une signature qu'on venait demander à Prégamain. Avec quelle joie il la donna, et comme il fut aise en entendant le président lire son nom avec ceux des autres auteurs de la motion !

Quel début !

Les journaux de l'opposition affectèrent d'oublier dix-neuf signataires de l'ordre du jour pour retenir seulement le nom de Prégamain, ce qui donna lieu à mille plaisanteries d'un goût plus ou moins sévère. L'ordre du jour Prégamain ! Le ministère

traité et guéri par les eaux de Lathuile ! Une gazette irrévérencieuse, mit l'incident en vaudeville, Gédéon se vit chantonné en vers de huit pieds bourrés d'allusions. Les chroniqueurs vinrent à la rescousse du reportage, et, pendant deux jours, il ne fut question dans les feuilles publiques que de Gédéon.

Cette ovation lui déplut. Il eût préféré quelque chose de moins bruyant et de plus solide. Aussi se promit-il de ne plus engager sa réputation à la légère et de se défier des ordres du jour. L'idée lui vint alors d'interrompre et lui parut excellente. On put l'entendre, à partir de ce moment, presque chaque jour, à propos de n'importe quoi. Dès que la séance commençait d'être troublée, Prégamain se levait, mêlait son cri aux clameurs générales, s'animait, descendait dans l'hémicycle, gesticulait avec fureur. Il en vint à remplir à la Chambre un rôle classé au théâtre et que les affiches mentionnent généralement ainsi :

« Triple rang d'hommes du peuple..., M. Alexis, » »

Peu à peu il s'assimila le dictionnaire usuel des interruptions, et, s'enhardissant, les articula d'une voix plus distincte.

Il cria :

« La clôture ! – À la question ! – Continuez ! continuez ! – Très bien ! » et, en général, les interjections que le compte rendu résume sous cette formule ; « Protestations sur un grand » nombre de bancs. »

À la droite, il criait :

– Retournez à Coblentz !

Aux passionnés de la gauche :

– Et le 4 Septembre ?

Un jour même, sans savoir pourquoi, par habitude, par instinct, il osa interrompre seul, et le *Journal officiel* porta au compte rendu *in extenso* ces mots jetés en travers d'un grave discours de M. Freppel :

« M. PRÉGAMAIN DE LATHUILE. – C'est trop fort ! »

Mais s'il ne parlait point, il votait et se montrait. Quand Théodora, achevant la lecture d'un discours, lisait au compte rendu ces mots : « En descendant de la tribune, l'orateur reçoit les félicitations de ses collègues, » Gédéon l'arrêtait pour lui dire :

– J'en étais !

Le travail des commissions ne lui offrit aucune occasion de briller. Le jour où la Chambre se réunit dans ses bureaux pour élire les membres de la commission du budget, Gédéon se rendit au Palais-Bourbon, résolu à poser sa candidature ; mais quand il eut pris place parmi ses collègues, il redevint circonspect, s'avoua qu'il n'aurait rien à dire et vota docilement avec la majorité de son bureau.

Cependant il ne perdait pas courage. Le jour de la revanche viendrait enfin. Le destin ne pouvait l'avoir si merveilleusement aidé et servi pour l'abandonner à moitié route, entre le passé honteux et l'avenir impossible. Tout n'était pas dit, à coup sûr. Le mandat de député était un moyen, non un but.

– Patience ! répétait-il. Attendons !...

À qui lui eût dit, quatre ans auparavant :

– Voulez-vous devenir député ?... Vous le serez avant trois années !...

Il eût répondu :

– Vous avez tort de railler un pauvre clerc d'avoué. Député ! Comment voulez-vous que je parvienne jamais à me faire élire ?... De quel droit ?... Par quel moyen ?...

Maintenant qu'il siégeait à la Chambre, il souffrait de se voir confondu parmi les autres députés, comme naguère il avait souffert de vivre perdu dans la foule des contribuables. Il était bien député, mais un député quelconque, le premier venu des membres de la Chambre. Vainement lui eût-on expliqué que, sous le rapport de la vanité, on pouvait déjà se réjouir d'avoir obtenu une place au milieu des élus du pays. Gédéon ne se serait pas payé de ce raisonnement. La célébrité ne lui apparaissait point relative, mais absolue. À ses yeux une foule d'élus restait une foule ; et ceci lui déplaisait. De son banc de député il voulait sauter maintenant au banc des ministres. Certes, il était impossible d'agir à Paris comme à Lathuile, par coups de théâtre, en prodiguant les millions et les bienfaits ; il fallait de la résignation et de la patience. Rien n'était perdu.

Est-ce que le passé ne répondait pas de l'avenir ? Une grande étape si rapidement parcourue ne prouvait-elle pas que l'élu de Sisteron était marqué pour de hautes destinées ? Pourquoi se décourager ?

– Après tout, songeait-il, mon heure n'est peut-être pas encore venue ?... La République est indécise, elle tâtonne. C'est à peine si elle existe réellement depuis un an, par la retraite du maréchal. Les ministères se construisent maintenant comme les baraques de voliges, et se démontent comme des jeux de patience, s'ils ne s'abattent comme des châteaux de cartes... Quelque chose de définitif est peut-être en incubation... Attendons.

Mais les électeurs de Sisteron s'impatientaient. Perpétuellement surexcités par la rancune du vétérinaire, ils se prenaient à penser que leur mandataire ne leur faisait pas honneur. Gédéon fut averti du danger et reçut le conseil d'agir. Un discours, rien qu'un discours, un discours quelconque. On ne l'exigeait ni long ni sublime ; au besoin ou se contenterait d'une improvisation de cent lignes, mais il fallait parler ; la réélection se trouvait en jeu.

– Diable ! pensa le député, ne paressons pas !

Précisément, la Chambre venait d'achever une discussion importante. L'ordre du jour portait la délibération d'un projet de loi relatif à une question de prêts hypothécaires, et qui rentrait dans les connaissances de l'ancien clerc d'avoué. Il parcourut le texte du projet, creusa la question et, la veille du jour où devait s'ouvrir le débat, il alla se faire inscrire par le président pour prendre la parole.

Le président parut surpris, mais il s'exécuta. Bientôt la nouvelle courut dans les couloirs et dans les bureaux. M. Prégamain de Lathuile monterait à la tribune.

– Ah bah !

– C'est officiel. Il vient de prévenir le bureau.

– Et quand cela ?

– Dès demain.

– Il faudra que j'aille écouter ça !...

Un début parlementaire est toujours un gros ; événement. L'inconnu, le nouveau venu qui, pour la première fois, gravit les degrés de la tribune, se révélera peut-être Mirabeau. Bref,

quand le lendemain Gédéon entra dans la salle, un énorme portefeuille sous le bras, il contempla avec stupeur les gradins couverts de représentants. Les plus inexacts étaient accourus. Dans les tribunes, les spectateurs se pressaient en grand nombre, comme pour un débat à sensation.

Gédéon s'assit à sa place habituelle et posa sa main sur son cœur pour épier un battement d'angoisse. Non ; le cœur se soulevait régulièrement, le pouls était calme. Aucune inquiétude.

Un secrétaire achevait la lecture du procès-verbal.

Le moment était proche.

Un coup de sonnette mit fin aux conversations particulières et, dans le morne silence des assistants, le président prononça ces mots :

– L'ordre du jour appelle la discussion du projet de loi relatif aux purges d'hypothèques. La parole est à M. Prégamain de Lathuile.

Dès le premier mot, Gédéon s'était levé. Il s'engageait dans le couloir central des gradins et, comme le président achevait, il atteignait le dernier degré de la tribune.

À ce moment – ô séance inoubliable !... le tonnerre de cinq cents éclats de rire éclata sous le vitrage de la salle austère. D'abord ce n'avait été que quelques petits rires étouffés, contenus par la solennité du lieu et la dignité des assistants, mais l'hilarité avait brusquement gagné tous les bancs comme une traînée de poudre.

Les députés se tenaient les côtes, tant il est vrai qu'il suffit parfois d'une misérable niaiserie pour désopiler la rate des gens graves. Ce simple mot « purges d'hypothèques », accouplé au

nom justement célèbre de Prégamain, avait décharné la tempête. Dans la salle, plusieurs honorables, renversés sur leur fauteuil, riaient à gorge déployée ; d'autres, rouges comme des pivoines, essayaient de se soulager eu tapant sur les pupitres ; d'autres pouffaient longuement, ne s'arrêtant que pour dire :

– Non, mais c'est idiot !... Mon Dieu ! sommes-nous bêtes de rire comme ça !

À l'exaltation de la représentation nationale s'ajoutait le délire des tribunes ; les spectateurs trépignaient, jetaient dans le tapage des mots a double entente, des grosses joyeusetés sur la question et sur l'orateur ; les dames, effarées, se coloraient d'un incarnat pudique et cherchaient un refuge sous les branches flexibles de l'éventail. Incapables de se contenir et n'osant éclater, les huissiers avaient pris la fuite et poussaient de telles clameurs dans les couloirs, qu'on dut les entendre sur la place de la Madeleine.

Gédéon, ahuri, contemplait cette Chambre en folie et murmurait :

– Qu'est-ce qui leur prend ?

Le président se cramponnait à son bureau, se mordait les lèvres, s'épuisait en efforts surhumains pour sauver, au moins en su personne, la dignité du Corps législatif. Il vit se tourner vers lui Gédéon pâle, hagard, balbutiant :

– Monsieur le président... monsieur le président...

– Plaît-il ?

– Répétez donc que j'ai la parole... Ils n'ont probablement pas entendu.

– Mais si ! mais si !

Et le malheureux président secouait désespérément la sonnette.

On peut aisément sécher des larmes, arrêter des sanglots dans le gosier des affligés, mais autre chose est d'éteindre le rire d'une foule. Qu'un petit rire isolé tonne au premier moment de silence et le rire général se réveille. Bien de plus contagieux.

Après cinq bonnes minutes, l'hilarité se calma ; mais, cédant aux instances de l'honorable député des Basses-Alpes, ou peut-être aussi par malice, le président redit la fameuse phrase :
– « L'ordre du jour, etc. »

Il ne put achever. De toutes parts, les députés s'étaient levés et criaient à Gédéon :

– Descendez ! descendez !

Prégamain se vit entouré de bras gesticulants, de visages écarlates et ruisselants de larmes. On le suppliait de s'en aller. Un cri retentit dans les tribunes :

– Enlevez-le !

Jamais une assemblée politique n'avait autant ri. C'était de la démence, de l'épilepsie. Le président avait renoncé à rétablir l'ordre. Brusquement, il saisit son chapeau et se couvrit.

La séance était levée.

Les députés quittèrent la salle en tumulte, abandonnant Gédéon pétrifié sur la tribune.

Le malheureux avait enfin compris !

Le hasard ne l'avait élevé que pour le précipiter de plus haut. Cette source purgative à laquelle il avait attaché son nom, dont il avait fait l'instrument de sa notoriété et de sa gloire, devenait maintenant une cause de dérision. On avait refusé de voir en lui le représentant, le législateur, pour considérer seulement l'homme qui vendait une purge. Le prétexte était absurde, mais la catastrophe semblait irréparable.

Immobile devant les gradins déserts, il considéra son portefeuille bourré de documents et de notes. Des pleurs amers lui venaient aux paupières, mais il ne lui fut pas même permis de pleurer. Un huissier vint lui remettre son paletot et son chapeau. On allait fermer la salle.

Il sortit, décidé à se jeter dans la Seine. À aucun prix, il n'aurait consenti à réintégrer le domicile conjugal.

Que pensait Théodora ? Qu'avait pu dire le notaire ?

Ah ! ce notaire ! Avec quelle joie Prégamain se fût enivré de son sang ! Car il était cause de tout, cet homme ! Seul, il s'était mis en travers de ces beaux projets de voyage au fond de l'Afrique ; seul, il avait eu l'idée du domaine de Lathuile et de la source minérale.

Enfin...

Mais le vétérinaire ! Il rirait aussi demain, cet empoisonneur de bestiaux, en savourant dans les journaux le compte rendu de la séance ! Il triompherait. Il dirait aux électeurs :

– Ne vous l'avais-je pas prédit ?...

Ainsi, tant d'efforts accomplis, tant de millions dépensés aboutissaient à une catastrophe gigantesque. Jamais homme

n'avait été à ce point ridicule. Il ne s'agissait pas cette fois d'une légère question d'amour-propre, d'une intention malicieuse soupçonnée dans un mot équivoque. Non, Gédéon se sentait ridicule devant l'univers. La France entière, représentée par ses députés du territoire, de l'Algérie, de la Guadeloupe, de la Martinique, de la Cochinchine, s'était moquée de lui. Il avait entendu le rire formidable d'une nation. Et demain grâce au télégraphe, on ne rirait pas seulement en France, mais partout, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à New-York, à Calcutta ! L'histoire n'avait point encore enregistré de chute aussi profonde.

Errant au hasard dans les rues, il échoua devant un restaurant où il fut s'asseoir à l'écart moins pour manger que pour se reposer ; car sorti du Palais-Bourbon vers trois heures, il avait marché jusqu'à sept heures du soir. Tremblant d'être reconnu dans la salle, il demanda un cabinet et, par contenance, commanda à dîner.

Dès le premier service, il congédia le garçon.

– Laissez-moi, dit-il. Je sonnerai.

Un grand politique l'a dit : Il faut tout prendre au sérieux, il ne faut rien prendre au tragique.

– Voyons, pensait Gédéon, il s'agit de regarder tranquillement où nous en sommes... J'ai été bafoué, berné, hué, conspué. Soit. Ne nous dissimulons pas que cette journée aura un lendemain. En ce moment, les journalistes me mettent en chansons. De même qu'on a métamorphosé Limayrac en fleur comme Narcisse, peut-être va-t-on me changer comme Biblis en source. Pendant une bonne semaine, je serai livré en pâture aux chroniqueurs, aux échotiers, à la férocité des plaisanteries. Bien... Les gens de Sisteron pousseront des hurlements et mon ancien concurrent se montrera implacable... Parfait... Mais à tout bien considérer, cette mésaventure peut-elle être qualifiée d'origi-

nale ?… Nenni !… On m'attaquera, mais qui n'a-t-on pas attaqué ? On me bafouera, mais qui peut se flatter d'échapper à l'ironie ? On ira jusqu'à me calomnier, mais connaît-on des bornes à l'audace des calomniateurs ?… Si j'en crois le témoignage de l'histoire, la célébrité naît généralement des persécutions ; les grands hommes sont, pour la plupart, de grands calomniés. Comme on attaquait Thiers ! Comme on attaque Gambetta ! Comme on attaque Bismarck ! Comme on calomnie Garibaldi ! Comme on raille Jules Simon ! Aucun d'eux n'a pourtant songé à se jeter à l'eau. Confiants dans leurs destins, ces hommes prédestinés dédaignent la raillerie, méprisent l'outrage. Ils vont, ils marchent, ils persistent… Je suivrai ce noble exemple ; je serai, moi aussi, fort, vaillant, dédaigneux ! En définitive, on ne me blaguera jamais autant qu'on a blagué Napoléon Ier !

Il s'arrêta pour goûter son potage qu'il trouva excellent.

– J'étais fou de désespérer, se dit-il encore. Certes, l'assaut a été rude, j'en suis encore suant et rompu ; mais les morceaux sont intacts. Si je compare ma situation à celle du malheureux dont nul ne s'occupe, je dois, au contraire, me féliciter. Tout ceci n'est qu'une épreuve. Jusqu'à présent les choses marchaient trop facilement, je menaçais d'arriver trop vite. Que diable ! un temps d'arrêt ne compromet pas un voyage ! On se repose, on médite, on prend des forces pour repartir bientôt. La commission des congés comprendra ma position et m'accordera quelques semaines ; les électeurs liront mon discours dans l'*Écho de Lathuile*, et je ruinerai mon concurrent en installant dans l'arrondissement un vétérinaire dont les consultations seront gratuites… On m'aura nargué pendant huit jours, mais dans deux ou trois mois personne ne pensera plus à l'incident… On oublie si vite à Paris !… D'ailleurs ma conscience ne me reproche rien, et je puis affirmer qu'en cette affaire tous les torts appartiennent à mes collègues… Je venais en homme sérieux discuter sérieusement une question sérieuse ; j'étais de bonne foi et de bon vouloir. Eux, ils ont été bêtes et féroces, ils ont ri à propos de

choses qui ne se rattachaient nullement au débat, et m'ont grossièrement fermé la bouche. Eux seuls ont causé le scandale, eux seuls doivent en rougir. Il se trouvera bien, je l'espère, un journal pour présenter la chose sons cet aspect… Du reste, j'ai l'*Écho de Lathuile* et je compte bien m'en servir.

Dans les heures de crise, la moindre consolation semble précieuse. Malgré son trouble, le malheureux Gédéon avait dressé un menu de premier ordre et commandé un délicieux repas. La solitude lui rendait un peu de calme, la bonne chair lui remit un peu de courage au cœur. Il se réjouissait d'avoir évité l'avenue Marceau, la mauvaise humeur de Théodora, le dépit du notaire, la venue possible des visiteurs et des pétitionnaires. Il se promit de rentrer assez tard, de se distraire, d'entrer dans un théâtre ou dans une salle de concert pour passer gaiement la soirée et achever de se remettre. Depuis longtemps il ne s'était plus permis la moindre distraction. Ce soir, il méritait bien une petite fête. Oui, mais s'il était rencontré, reconnu, montré au doigt ?… Eh bien, on le reconnaîtrait, voilà tout ! On verrait qu'il se montrait sans peur, étant sans reproche.

Dans cette intention, il acheva plus rapidement son repas. L'espérance, la confiance lui revenaient avec l'appétit. Il but une bouteille de chambertin et une demi-bouteille de Roederer, histoire de s'égayer un brin. De nouveau, il vit tout en rose, – en rose pâle, mais en rose.

Comme il allumait un cigare et se versait un troisième verre de chartreuse jaune, une voix le lit tressaillir.

On causait dans le cabinet voisin, et l'on venait de prononcer le nom de l'élu de Sisteron. Gédéon prêta l'oreille.

Bientôt il distingua deux voix, des voix d'homme, des voix qui ne lui étaient pas étrangères. Qui pouvait être là ? Vainement il chercha un petit trou, une fente, une fissure dans la cloi-

son, une ouverture qui lui permettrait de reconnaître les dîneurs. Il lui fallut se résigner à entendre sans rien voir.

Maintenant, les voisins – des jeunes gens à juger par le son des voix – causaient de choses indifférentes, théâtre, chevaux, femmes, baccarat. Cependant Gédéon ne pouvait douter qu'on eût prononcé son nom ; il s'entêta et voici ce qu'il entendit :

* * * * *

« – Au fond, vois-tu, mon cher, cela m'est parfaitement égal, mais elle est si cocasse, ton idée, que je m'amuse à regarder dedans. Tu es bien le premier…

« – Mais pas du tout. C'est une loi humaine. On est dégoûté des choses par ceux qui les obtiennent, des maisons où on est reçu par ceux qu'on y reçoit, des femmes par ceux qu'elles ont aimés. Une femme conserve toujours quelque chose de l'homme qu'elle trompe ou qu'elle quitte ; elle a des idées, des mots qui lui sont restés de l'autre.

« – Soit.

« – Dès lors, il est prudent de choisir. Aussi, tiens, la personne dont nous parlions tout à l'heure…

« – La petite madame Prégamain ?

« – Oui… Eh bien, elle est gentille, elle s'habille bien, elle possède ce petit air de candeur qui est exquis chez une femme adultère. Il n'est pas difficile de deviner qu'elle s'ennuie à périr ; je lui ai fait un doigt de cour et, parole d'honneur, cela promettait de marcher vite et bien… Tu me suis ?…

« – Oui, va toujours.

« – Eh bien, mon cher, que te dirais-je ?... Elle me sauterait au cou que je m'empresserais de prendre la fuite.

« – Pauvre petite femme !...

« – Ne ris pas. Elle s'en mordra les pouces. Aussi, on n'épouse pas un homme comme ce Prégamain !

« – Le fait est...

« – J'étais bien sûr que tu partagerais mon opinion. Non, mais te vois-tu amoureux de cette femme-là, lui prenant les mains, lui disant de jolies choses, me traînant à ses genoux !

« – Tu vas loin.

« – Ma démonstration sera plus complète... Dis-moi, pourrais-tu jamais, en aucun moment, oublier la fonction du mari en ce bas-monde, son eau médicinale, l'usage de cette eau, le rôle de cette eau !... Prononce donc ce nom « Prégamain » dans un salon et tu auras commis ce qu'on appelle un impair. On ne parle pas de ces choses-là...

« – D'accord.

« – Et ce nom dont tu ne veux pas, même pour un instant, dans tes causeries, tu pourrais le graver dans ta pensée ? Ce mot dont ton oreille ne veut pas, tu en remplirais ton cœur ? Allons donc !... Ce nom qui fait rire ou qui évoque d'autres sensations d'un genre plus déplaisant, tu le prononcerais avec recueillement, avec, tendresse ? Tu mettrais ton âme à dire cela ? Tu mettrais de la passion là-dedans ?...

« – Je t'en prie, tais-toi. Ce que tu dis est abominable.

« – Bon, tu as compris. Il n'est tel que les grands arguments pour engendrer les fortes convictions. Bref, mon vieux, on peut prendre pour maîtresse la femme d'un grand homme ou d'un manant, mais pas la femme d'un bonhomme ridicule, pas une madame Prégamain... Je m'imagine qu'elle doit sentir l'huile de ricin, cette femme-là... Là, franchement, une maîtresse qui ferait songer aux tribulations de M. de Pourceaugnac, à M. Purgon, une maîtresse qui évoquerait des idées d'hôpital ?

« – Oh ! impossible !...

« – Absolument impossible !

« – Ce serait une horreur !

« – Une horreur horrible ! »

* * * * *

En sortant du restaurant, Gédéon ne ressemblait plus à un homme, mais à un spectre. Il était pâle comme une cire, froid comme un sorbet, et pour ainsi dire automatique. Il marchait sans voir personne, sans prendre garde au bruit des voitures, d'un pas allongé et régulier. Il atteignit ainsi les boulevards à la hauteur du faubourg Montmartre, et les suivit dans la direction de la Madeleine.

Le théâtre des Variétés était ouvert, mais il n'entra pas aux Variétés, il passa devant la salle des Nouveautés sans en apercevoir les portes, devant l'Opéra sans distinguer sa façade illuminée.

Les espérances conçues pendant le repas s'étaient enfuies dans le néant, les consolations entrevues avaient disparu. Prégamain n'avait plus du tout l'air d'un homme qui projette une folle soirée.

De la même allure il franchit la rue Royale et monta l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe de la place de l'Étoile. Là, il tourna par la gauche et suivit l'avenue Marceau jusqu'à la porte de son hôtel.

La maison était sens dessus dessous, par suite de l'absence prolongée du maître. Théodora n'avait pas dîné et pleurait comme une fontaine, brisée qu'elle était par cet ouragan d'émotions : la séance, la disparition du député. En entendant rentrer son mari, elle se précipita dans l'antichambre, lui sauta au cou, heureuse de le retrouver, d'être rassurée enfin. Mais il la repoussa brutalement.

– Ne m'approchez pas ! s'écria-t-il. Ne m'approchez pas ! !... misérable ! ! !

Épouvantée, elle obéit, courut se réfugier dans son boudoir, se sentant devenir folle.

Gédéon entra dans son cabinet, s'y enferma à double tour.

Son bureau était chargé de papiers, de lettres, de dossiers, de journaux. Il repoussa tout cela d'un coup de poing, faisant table nette ; puis il prit un feuillet blanc, une plume, et il écrivit.

Un quart d'heure après, une formidable détonation plongeait dans l'épouvante la luxueuse demeure. On courut au cabinet, on força la porte et l'on trouva le député de Sisteron étendu sur le tapis, une plaie sanglante au front.

La lettre par laquelle il expliquait sa fatale détermination était ainsi conçue :

« Pour atteindre au premier rang, j'ai dépensé deux ans de travail acharné, plus de six millions de francs ; j'ai enrichi deux cents familles et remué toute une contrée.

« Je voulais devenir illustre comme personne, et il m'est prouvé que je ne puis même pas être trompé par ma femme comme tout le monde.

« J'en ai assez.

« G. P. »

On crut partout que Prégamain s'était tué par désespoir, à cause de son terrible échec parlementaire.

Comme le public s'abuse, hein !

LA PETITE

À Hector Tessard
en témoignage
de ma haute estime
et
de ma reconnaissante affection.

– Tiens, elle est en retard…

Et Roland, soucieux, demanda un journal.

– Tu ne dînes pas ? interrogea un camarade.

– Si bien… tout à l'heure.

Il essaya de lire une feuille du soir mais sans pouvoir s'intéresser à cette lecture. Autour de lui, dans la brasserie, les dîneurs accoutumés prenaient place, avec un tapage jovial de saluts échangés. D'instant en instant la porte s'ouvrait, donnant passage à un nouveau venu. Aucun philistin. Chacun retrouvait son coin et sa chaise. Au fond, les deux tables des peintres, accouplées d'une rallonge de tôle, et portant le couvert de Fernand Vermon, de Michel Willine, de David et du vieux Legaz ; à droite, Judey, Roucher, Charlerie, Valréau, le clan des chroniqueurs et des poètes ; plus loin, la table où, par deux fois chaque jour, le graveur Rebouteux s'asseyait solitaire ; à gauche, sous l'escalier en pas-de-vis, la place des gamines, les modèles et les bonnes filles sans état social : Nelly, Sarah, Mimi, Nana Merher, Victorine la Rousse et Bertha, une grande créature pâle coiffée de superbes cheveux noirs.

– Faut-il mettre le couvert de monsieur ?

– Oui, fit Roland.

Peu à peu la brasserie s'emplissait. Peintres et sculpteurs, chassés des ateliers par l'approche du soir, descendaient de Montmartre, de la place Pigalle, de la rue Lepic, du boulevard de Clichy, suivis ou rejoints par la cohue des marchands de tableaux anxieux de brocanter une affaire entre le dessert et le café. On s'abordait avec des tutoiements de vieux camarades ; on s'interrogeait : – Ça marche-t-il, ton grand machin ? – Euh, euh… – À propos, j'ai vu ce matin tes deux panneaux décoratifs chez Bague… c'est très fort, tu sais… non, non, sérieusement, mes compliments, mon vieux. – Et Legendre ?

– Parti pour Rome hier soir ; tout l'atelier Bouguereau l'a conduit au chemin de fer. – Voyons, cinq cents francs ? marchons-nous pour cinq cents francs ? – Allons bon ! on va décorer Dutil… ça, c'est raide ! – Vous direz tout ce que vous voudrez, mais je crois que Cabanel…

– Non, je ne prépare plus au bitume, ça remonte trop ; vois les Baudry de l'Opéra ! – As-tu regardé les aquarelles de Détaille ?… c'est d'un mauvais ! – Bertauld ?… il y a trois mois qu'on ne l'a vu ! – Tiens, Jourdeuil !… et ça va bien ? – Non, garçon, pas de gomme…

Roland regarda l'heure. Déjà sept heures. Où pouvait-elle rester si tard ? Voyons. Après déjeuner, en le quittant, Gilberte devait se rendre chez le père Hermann, de l'Institut, qui avait besoin d'elle pour une Hérodiade. Bon. C'était convenu ; elle lui avait promis une séance. Elle était partie à midi, de façon à arriver rue d'Assas vers une heure. Combien de temps, cette séance ? Mettons jusqu'à cinq heures. À partir de cinq heures, plus moyen de travailler ; la lumière change, change, change…

Donc, à cinq heures – cinq heures et demie – Gilberte était libre. Une heure pour revenir : – six heures et demie. Et bientôt sept heures et demie !...

Puis il se souvint que le père Hermann était un peu bavard. Ce vieux-là demeurait plus jeune que les jeunes, malgré ses soixante-cinq ans. Il avait conservé des manies d'étudiant négligé et paresseux, une rage d'écoles buissonnières dans les gargotes douteuses et les cabarets louches du quartier latin, l'habitude de tremper son absinthe sur un coin de table banale en écoutant bavarder les nouveaux, les rapins corrects et gantés de notre époque, et en accablant de madrigaux platoniques les belles filles qu'il régalait somptueusement de café noir et de cerises à l'eau-de-vie, s'efforçant de les faire rire quand elles avaient les dents jolies. Avec cela, rangé, convenable comme un parfait notaire. Probablement il avait emmené Gilberte dans un caboulot du boulevard Saint-Michel ou de la rue Soufflet, et tous deux jabotaient tranquillement, les coudes sur la table. Un retard, après tout ; un petit retard.

– Faut-il servir monsieur ?

– Tout à l'heure.

Cependant les autres modèles étaient arrivés : Nelly, la grosse Anglaise blonde qui posait les Parisiennes chez de Nittis ; Victorine, le rapin de Sarah Bernhardt, qu'employait Alfred Stevens ; Nana Mehrer, le modèle ordinaire de Jules Lefebvre qui a exécuté d'après elle sa *Vérité* pour le musée du Luxembourg ; Gabrielle, l'esclave mauresque de Benjamin Constant ; Mimi, une des blanches nymphes de Corot ; Maria la Belge, de l'atelier Gérome ; Nini, la Biblis du sculpteur Suchetet ; Élise Fanet, le modèle de Manet ; et jusqu'à Sarah l'Anglaise qui arrivait toujours après toutes les autres, grise du gin avalé en route dans les cabarets du quartier Pigalle.

Les clients continuaient d'entrer. Deux ou trois fois, la porte s'ouvrit pour une bande annoncée par un tumulte de voix joyeuses – de gros timbres d'hommes et des rires frais de filles en gaieté. C'étaient les petites troupes fugitives du *Rat Mort* ou de la *Nouvelle Athènes*, les camarades attablés là-haut sur leur absinthe avec ceux du boulevard Rochechouart et de l'avenue Trudaine, les colons du *Clou* et du *Chat Noir*, amenant de nouvelles figures ou jaloux de prendre un peu l'air. Puis des gens qu'on voyait de loin en loin, une fois ou deux fois par mois, des musiciens, des ingénieurs, des hommes de Bourse, pris d'une dilection intermittente pour ce petit estaminet d'artistes.

Ceux-là prenaient à peine le temps de s'asseoir et d'avaler quelque chose avec beaucoup d'eau.

Des irrégulières passaient, s'accoudaient à un pilier de fonte ou s'arrêtaient devant un coin de table pour échanger un : « Ça va bien ? Au revoir ! » Quelques-unes possédaient une place dans le coin des modèles ; c'était Éva, la maîtresse d'un marchand de couleurs de la rue Fontaine ; Louisa, séparée de son mari – un ancien chef d'escadron, oui, mon cher ! – et vivant d'aumônes ; Louise Dupin, la brocanteuse, avec, sous le bras, un paquet d'esquisses escroquées dans les ateliers et qu'elle vendait à des amateurs naïfs.

Maintenant tous les becs de gaz étaient allumés, et la salle aux murs blanc et or flamboyait dans une atmosphère lourde de ragoûts fumants et de bouteilles éventées. Une horreur ! C'était à étouffer. On se passait la carte, un menu pauvre avec des plats de buffet de chemin de fer. Les voix, d'abord languissantes, suspendues, se réveillaient bientôt ; on causait avec plus d'entrain, non plus seulement dans le voisinage étroit limité par le couvert, mais de table à table, d'un bout de la salle à l'autre. La causerie courait en tous sens, spirituelle et désordonnée, se heurtant aux idées et aux folies, touchant à tout dans de beaux élans d'effronterie juvénile et sincère, et pouvant se décanter en une

essence bizarre mêlée de paradoxes éperdus et de pensées profondes. De cette rumeur de paroles bourdonnantes, librement dites, s'envolaient par éclairs un mot juste, un jugement sain et droit, une observation fine, une formule poétique qui donnaient à ce tapage une incomparable grâce de jeunesse.

Dans leur coin, sous l'escalier, caquetaient les gamines essoufflées, la bouche pleine, à travers leurs fringales de vingt ans. Quelques-unes, sérieuses, parlaient peinture, défendaient les peintres qui les employaient et les tableaux pour lesquels elles avaient posé. Une petite blonde, d'apparence poitrinaire, demeurait stupide, enfoncée dans le divan adossé à la muraille, la tête en arrière, le regard errant au plafond avec une expression de contemplation bête et heureuse. D'autres se querellaient, jalouses, enragées, avec des attitudes dignes et en pinçant les lèvres pour s'appeler « chère madame ».

Enfin on entendit un bruit de voiture devant la brasserie, dans la rue de La Rochefoucauld ; puis la porte s'ouvrit et l'on vit apparaître Gilberte au bras d'un beau vieillard décoré qu'elle poussait un peu.

– Mais entrez donc !...

Il y eut un brusque arrêt des conversations. Tous se levèrent pour saluer.

– Monsieur Hermann !

C'était le père Hermann, rayonnant, épanoui, avec sa bonne figure de vieux fleuve, sa belle barbe blanche, son chapeau à larges bords, son éternelle redingote noire boutonnée très haut et ornée de sa rosette rouge de commandeur ; le père Hermann très fier de donner le bras à la plus belle fille de Paris.

Ce fut à qui lui offrirait une place.

– Voilà ! dit-il. J'en étais sûr ! Je les dérange, je les gêne !... Écoutez, je ne voulais pas ; c'est la petite qui m'a enlevé... Hein ! à mon âge !...

– Tiens ! fit Gilberte, il voulait me garder à dîner chez Foyot ; j'ai préféré vous l'amener...

Et, s'adressant à Roland, elle ajouta :

– Tu penses !...

Le vieil Hermann allait de table en table, distribuant des « bonjour, toi, » et des « bonsoir, ça va bien ? » tutoyant toute la bande, les vieux, les jeunes, les gamines.

– Eh bien, Vermon, et ta médaille d'honneur, quand est-ce ?... Bonjour, Florin ; ah ! tu peux te vanter de me faire faire du mauvais sang, toi, avec tes aquarelles des Folies-Bergère... Ah ça, mon vieux Legaz, tu ne veux donc plus venir me voir ? En voilà un vilain lâcheur !... Toi, David, je ne te dis plus bonjour, tu as trop de talent... Tiens, Willine, je causais de toi hier avec Pothey. Comment, tu ne connais pas Pothey ? Pothey de la *Muette ?* Pothey qui a tant de cheveux ? À la bonne heure ! je me disais aussi... Ah bah ! Nelly ! et tu as le toupet de m'écrire que tu es malade les jours de pose !... Bonjour Élise, bonjour... Sacrebleu ! que ça me fait du bien de voir cette jeunesse autour de moi !

Il alla serrer la main à Roland.

– Je vais vous dire... nous sommes allé prendre quelque chose à la taverne anglaise – vous savez, derrière la Sorbonne... Je voulais la garder, elle n'a pas voulu. Sans rancune, hein ?... Voyons, voyons, où va-t-on me mettre ?... D'abord, je veux être à côté de la petite.

Roland lui avança une chaise ; et, tandis que les autres achevaient leur repas, tous trois commencèrent à dîner – un pauvre dîner de cinquante sous servi dans de la faïence grossière garni d'un couvert de métal anglais.

Mais de bon appétit, hein ! Le vieil Hermann dévorait, achevait un plat avant que les autres y eussent touché, vidait prestement son verre et disait à Gilberte :

– Je devrais venir ici plus souvent... De te voir, ma fille, ça me redonne faim !

Roland écoutait, mal à l'aise, rongeant son frein, montrant une politesse contrainte et gauche, réprimant avec peine des envies qui lui prenaient de s'en aller brusquement, tout de suite, en jetant sa serviette, au risque d'un gros scandale. Pourquoi diable Gilberte avait-elle amené ce vieux fou ? N'aurait-elle pu s'en débarrasser et revenir seule ? Outre qu'il connaissait peu le père Hermann, il lui en voulait – à lui comme à tous ceux qui employaient Gilberte. Cela était un supplice de se trouver côte à côte avec un de ces grands artistes qui, pour un louis ou deux, achetaient le droit de contempler, à loisir et toute nue, la femme qu'il aimait. Quand une de ces rencontres redoutées le surprenait, il se sentait rougir à la fois de colère et de honte. Sa pensée se remplissait de dégoûts, d'épouvantes et de désirs.

Plus que tout autre, le père Hermann lui était odieux. C'était le vieil artiste qui avait découvert – inventé, comme il disait – Gilberte, et qui l'avait faite célèbre. Il y avait de cela deux ans bientôt. D'après cette petite ouvrière, alors commune et mal nippée, Hermann avait peint des déesses et des impératrices. Cette trouvaille, vers la fin de sa carrière, avait rendu au peintre un renouveau de jeunesse et de puissance, retrempé pour ainsi dire son génie. Aussi aimait-il la petite d'une tendresse quasi-paternelle où il entrait une indéfinissable recon-

naissance et comme une sorte de jalousie. Oui, il était jaloux, ce vieux, et jaloux sans amour, jaloux seulement par égoïsme d'artiste. Dans les premiers temps – après qu'il avait enlevé Gilberte à son atelier de couture – il s'était imposé la tâche de veiller sur elle, de la loger, de l'instruire, de lui donner des goûts d'élégance en harmonie avec sa beauté. Aussi lui donnait-il de bons conseils – comme un vrai papa ; et il se montrait affligé, colère – comme un amant – lorsqu'il apprenait que, cédant à des instances ou à des promesses, elle était allé poser chez d'autres.

– Elle me fait des infidélités, disait-il alors.

Cette jalousie singulière ne s'arrêtait pas aux soucis du peintre ; elle allait plus loin, posait sur les actions, les démarches, les préférences, les habitudes de la jeune fille. Longtemps, par exemple, il s'était défié de Roland, en qui il soupçonnait un amant, et il avait suivi, surveillé, épié la petite, ne se trouvant rassuré qu'au jour où il eut conscience que le jeune poète était seulement un amoureux éconduit.

Pour cela encore, Roland le détestait ; mais, sachant l'admiration de Gilberte pour le maître, il concentrait ses rancunes. À chaque fois qu'il se trouvait en présence du vieux, il s'appliquait à lui faire bonne mine, le saluait avec une vénération humble.

Ce soir, l'épreuve était plus rude, se compliquait de la présence de Gilberte. Jusqu'alors Roland avait coudoyé le vieil académicien dans des salons neutres et sévères où ses bavardages pouvaient être plus facilement évités. Quand Gilberte lui disait :

– J'ai séance chez le père Hermann. Viens donc m'y prendre à cinq heures… Il t'aime beaucoup et me demande souvent ce que tu deviens.

Il avait toujours imaginé des prétextes pour refuser. Savoir que Gilberte allait rue d'Assas lui était un supplice ; entendre parler du maître lui déplaisait et l'agaçait. Il évitait de le rencontrer. Pour la première fois, il se trouvait entre le vieillard et la petite.

Le dîner eût été lugubre sans l'intarissable bavardage d'Hermann pour qui c'était une fête de passer les ponts et de monter vers les quartiers où se sont cantonnés depuis quelques années nos peintres et nos sculpteurs qui manqueraient de lumière dans les vieilles ruelles de la rive gauche, et de recueillement dans le mouvement énervé du boulevard. Certes, il était joyeux de retrouver là de jeunes talents, des renommées naissantes, des esprits vaillants et hardis, mais sa plus haute satisfaction était de pouvoir contempler encore, même dans ce cadre étriqué et vulgaire, l'adorable modèle auquel il devait ses derniers succès.

Pour employer une expression triviale, il la mangeait des yeux, accordant peu ou point d'attention à Roland et aux autres, dédaignant les câlineries des gamines. Et il allait, il allait...

Comme neuf heures sonnaient, il but son café d'un trait et se leva en disant :

– Voici l'heure à laquelle on couche les garçons de mon âge... Roland, si vous le voulez bien, nous allons rentrer cette enfant-là, et puis vous me reconduirez un bout de chemin.

Gilberte demeurait à deux pas, rue de Laval, au coin de la rue Bréda. Arrivée devant sa porte, elle tendit les deux mains à ses amis et disparut.

Hermann alluma un cigare et prit familièrement le bras du poète.

– Quelle princesse, hein ! dit-il en marchant et en désignant d'un geste par-dessus l'épaule la maison qu'ils quittaient.

Puis, après une pause :

– Voyez-vous, Roland, mon garçon, cette enfant-là, ce n'est pas une femme, c'est un monde. Il y a deux ans j'étais vidé, usé, fini quoi ! Une vieille barbe du Salon, un birbe à palmes vertes, quelque chose de lamentable et de comique... Je peignais par routine, sans plaisir, je faisais des portraits de magistrats et de femmes du monde, des types embêtants... Eh bien, du jour où j'ai eu déniché cette merveille-là, changement à vue ! Je me retrouve du talent, parole d'honneur, ce qui ne m'était plus arrivé depuis 1865. Je me reprends à aimer mon art franchement, passionnément, naïvement, comme je l'aimais à vingt ans, quand j'arrivai à Paris. Absolument comme à vingt ans !... Toutes les beautés que je rêvais alors et dont j'avais plein le cœur, plein la tête, cette enfant-là me les a données... et sans compter, royalement. Je lui dois de connaître Junon et d'avoir contemplé Cléopâtre. Cette fille de concierge semble issue d'une race de dieux. À elle seule, elle est aussi belle que Sémiramis, Pasiphaë, Imperia et la princesse Borghèse, plus belle peut-être, car elle réunit, elle résume les beautés éparses entre mille et mille femmes... Je ne suis pas encore arrivé à saisir la tête d'expression de sa figure ; elle les a toutes... Sur la moindre indication, elle prend la pose, toute seule, naturellement pour ainsi dire, avec une facilité et une rapidité d'assimilation qui sont un don. Je n'ai trouvé ça chez aucune autre... Elle n'est pas un modèle, elle est le modèle, le seul. Un pli du front, un mouvement de la lèvre, une flamme où une langueur dans le regard, et elle se transforme, elle se transfigure, elle revêt une beauté nouvelle, une splendeur inattendue, un charme inconnu. Elle n'est pas seulement la forme pure, créée pour la contemplation et l'ivresse des artistes ; elle n'est pas seulement la coupe divine, d'où se répand l'idéal, elle est l'esprit, elle est l'âme, mon cher, elle fait penser... Admirable créature et sublime tragédienne... Il ne faut pas se

leurrer ; ce qui survivra dans mon œuvre aura été inspiré par elle... Vous avez vu mon *Ophélie* ?... Eh bien, vous verrez mon *Hérodiade*... une Hérodiade blonde, c'est de l'aplomb, ça, hein ?... Eh bien, on jurerait une autre femme !... Plus rien d'Ophélie n'a survécu dans le modèle ; c'est farouche, c'est terrible, ça a une allure d'horreur sacrée !... Voulez-vous me donner un peu de feu ?...

Ils firent quelques pas en silence ; puis le vieillard reprit :

– À propos, j'ai lu votre volume de vers, le dernier, les *Tendresses*. C'est beau, c'est très beau, et ça ne me plaît pas... Ne défendez pas votre œuvre, je m'explique ; je vais du moins essayer de vous expliquer... D'abord, vous avez du talent, beaucoup, beaucoup de talent, de la sincérité, quelque chose d'honnête et de naïf qui séduit le lecteur et le fait votre ami dès les premières pages... Mais croyez-vous qu'il suffise en art de faire bien ?... C'est une théorie ; beaucoup pensent qu'on répond à toutes les exigences de l'esprit en se bornant à déployer une habileté maîtresse. Mais j'ai aussi ma théorie, et la voici : On n'est un artiste qu'à la condition d'embrasser la nature tout entière. Comprenez-vous ? Par exemple, un peintre animalier est un peintre animalier, mais il n'est pas un peintre. S'il n'est ému ni devant l'homme ni devant la mer, s'il réserve toutes les ressources de sa personnalité au culte des petits moutons et des chevaux anglais, cela suffit, il est classé. Possible qu'il montre du talent et soit compté pour un grand homme ; ce n'est pas un artiste, c'est un spécialiste... Vous, Roland, vous n'êtes peut-être pas un spécialiste, mais à coup sûr, vous êtes un égoïste.

– Je ne comprends pas, fit Roland.

– Attendez... En art, on devient égoïste par accident. C'est votre cas et ç'a été le cas de bien d'autres, parmi les premiers même... Tenez, prenons par exemple Beethoven devenu sourd. Vous en êtes là. De même que Beethoven n'entendait plus la

chanson des bois, la plainte du vent, l'éternelle et profonde symphonie de la nature et qu'il écoutait alors pleurer en lui les mélodies de son cœur ; de même vous avez perdu toute tendresse pour les choses et les créatures qui vous entourent. Vous écoutez chanter dans votre poitrine un jeune oiseau grisé d'amour qui roucoule vos refrains à vous et qui pleure vos propres larmes ; qu'il vous survienne un espoir, qu'une souffrance vous atteigne, qu'une joie vous éclaire, et vous consentez à vous émouvoir. Vous, toujours vous, vous seul ; ou plutôt l'amour qui est en vous. À part cela, au delà, rien n'existe. Le monde croulerait que vous n'auriez pas un frémissement ; c'est tout au plus si vous regretteriez ce que ce monde aurait pu produire pour parer votre idole… Et encore ? Vous êtes amoureux, mon pauvre ami, c'est-à-dire prisonnier. Vous vivez enfermé dans une pensée, dans une seule ambition, dans un seul désir, dans un unique rêve, dans une étroite servitude ; et vous marchez à petits pas d'enfant tandis que vous pourriez traverser le monde à grandes enjambées en sentant palpiter tout entière, dans votre poitrine, l'immense humanité !

Il y eut encore un moment de silence. Maintenant Roland ne songeait plus à interrompre l'académicien ; il l'écoutait attentivement au contraire. Le vieux s'arrêta pour rallumer son cigare, et il dit en reprenant le bras du jeune homme :

– Si encore cet amour vivait dans votre livre. Mais non… Entre nous, il n'y a pas un seul vers de vos *Tendresses* qui ne soit adressé à Gilberte, n'est-ce pas… ? Oui ? Bon. Eh bien, Gilberte n'existe pas dans le poème ; elle en est absente. Votre œuvre pourrait avoir été inspirée par toute autre femme, la première venue qui serait jolie, Nana Mehrer ou Bertha… Vous êtes tellement préoccupé de vos sensations, du soin de donner une forme à vos mélancolies, de mettre du sang dans les veines de vos images, que vous avez oublié… qui ? L'idole elle-même… qui est pourtant autrement belle que vos rêves, enfant… ! Tenez, le grand sentiment de l'artiste, celui qui fait les grands artistes, ce

n'est pas l'amour, ce n'est pas un ambitieux désir, non, c'est plutôt ce dont il souffre et ce qui le fait saigner : c'est le sacrifice… Voulez-vous me donner un peu de feu ?

Ils étaient arrivés près de la Seine, sur la place du Châtelet et ils se tenaient arrêtés entre les deux théâtres, comme s'ils eussent tacitement consenti à se séparer là. Mais le père Hermann n'avait pas tout dit.

– Venez par ici, jeune homme. Je connais dans ce coin un verre de bière hongroise dont vous me direz des nouvelles…

Quand ils furent attablés sur le trottoir de l'avenue Victoria, devant une grande brasserie toute flamboyante :

– Je vous ai rasé, hein ? fit le maître en changeant de ton, brusquement.

– Mais non ! mais non !

– Mais si ! C'est un privilège de mon âge ; il ne faut pas m'en vouloir pour cela… Il est très vraisemblable que je vous aurai rabâché des bêtises, mais j'ai mon idée et je la dis… Si vous étiez peintre, vous me comprendriez mieux… C'est si rare, une femme véritablement et parfaitement belle ! Je n'en ai connu qu'une avant de rencontrer la petite ; c'était une figurante du Théâtre Historique – vous n'avez pas connu ça, vous – un chef-d'œuvre. C'est elle qui a posé la *Source* d'Ingres et la *Marguerite* d'Ary Scheffer. Elle a mal tourné… Le malheur de ces reines-là, c'est qu'un soir elles rencontrent de beaux garçons et qu'elles se mettent à les aimer. Alors bonsoir… ! La déesse est embrigadée dans des habitudes de ménage, elle sent le pot-au-feu et n'a pas peur de se noircir les mains. Au bout de deux mois, elle est finie ; la taille s'épaissit, la gorge tombe, les hanches se déforment… S'il arrive un moutard, c'est le comble ! Le lendemain des couches la femme est encore jolie, mais elle n'est

plus belle… Faites donc la *Source* d'après une maman ! Prenez donc séance avec la mère Gigogne pour ressusciter Léda ou Salammbô… ! C'a été l'histoire de la figurante en question. Je l'ai racontée à Gilberte et je crois que ça lui a fait de l'effet… Allons bon ! voici qu'il pleut. Je n'ai que le temps de rentrer, je me sauve !

Ils allaient se séparer au coin de la rue, sur le trottoir, quand le maître, regardant Roland en face, lui mit les deux mains sur les épaules :

– Mon fils, dit-il, retenez bien ceci : Le jour ou Gilberte aura un amant, ce sera peut-être une bonne affaire pour l'industrie mais ce sera une perte irréparable pour l'art… Aimez cette enfant-là en artiste, en grand artiste courageux et dévoué ; aimez-la sans désir, comme vous aimeriez une impératrice ou une femme qui serait morte avant d'avoir pu se donner à vous. Croyez-moi, les créatures comme elles valent mieux qu'un baiser ; elles méritent des chefs-d'œuvre. La petite est née pour l'art et pour les artistes, non pour la vie même. Son rôle est de traverser seulement la vie pour entrer dans la gloire des immortelles… On n'est pas amoureux de Minerve, voyons… ? On la chante, on la célèbre… Seriez-vous bien avancé si vous lui faisiez un enfant ? Bah ! faites-lui une ode ! Faites-lui gravir le Parnasse et laissez-nous essayer de lui ouvrir les portes du Louvre où elle trônera parmi les plus radieuses et parmi les plus pures. Des filles comme ça, c'est trop beau pour les hommes… Donnez-moi donc un peu de feu… ? Là. Je vais être trempé ; bonsoir… !
– Au revoir, maître !

Une heure après, Gilberte, ayant éteint sa lampe et voilé l'âtre où se mouraient les tisons réduits en braises roses, revenait à sa fenêtre et apercevait, à travers les lames alternées des persiennes, Roland, lourd de pluie, engoncé dans son ulster, le chapeau sur les oreilles entêté et tenant bon sous l'averse. Il allait, venait, rasant les murs, dans une allure de sergent de ville

ou de factionnaire, emplissant le quartier du bruit de ses bottes, considéré avec inquiétude par les passants que le temps et l'heure faisaient plus rares. Tantôt il marchait vers la rue Frochot, s'arrêtait au coin de la place, levait la tête vers les croisées de la petite ; tantôt il retournait à la rue La Rochefoucauld, s'abritait sous une porte cochère, puis revenait vers la rue Bréda.

Une à une les boutiques se fermaient, laissant le pavé noir et triste. La rue de Laval était maintenant toute sombre. Point de bruit ou presque point ; de temps à autre le claquement lourd d'une porte retombant sur le pas hâtif d'un locataire attardé, ou le tremblement d'une voiture traversant la chaussée dans un scintillement de lanternes cahotantes et de flaques éclaboussées.

Enfin, après un dernier regard aux fenêtres de Gilberte, Roland tourna le coin de la rue Frochot, et disparut.

La petite laissa retomber son rideau.

Peut-être lui avait-on répété trop souvent qu'elle était jolie.

Toute gamine, elle avait laissé pressentir un étrange et farouche orgueil. À l'âge où les fillettes chérissent des poupées et apprennent, par les coins qu'elles leur donnent, en même temps l'art redoutable des coquettes et la sollicitude auguste des mères, Gilberte aimait les rubans pour elle seule. Dans cette maison de la rue des Martyrs dont sa mère gardait la loge, c'était, parmi les locataires, à qui la gâterait, lui donnerait des bonbons et de petites pièces blanches. Elle possédait plein un carton de défroques pimpantes dont son art précoce formait des parures ; et son plus grand chagrin était de voir confisquer le carton par la mère Bouvilain, dans ses accès de colère rouge.

Le jour où il fallut entrer chez une couturière, elle pleura. D'abord, ça lui avait souri, cette idée de sortir, d'avoir chaque jour une échappée dans les rues, à travers les passants, le long des boutiques opulentes des beaux quartiers ; mais quand, au premier soir, on rentrant, elle se retrouva les mains salies, les doigts piqués de petites taches noires ; quand elle se sentit fatiguée, rompue, souffrante, l'horreur du travail la saisit et elle apporta désormais dans sa tâche des rancunes sournoises d'esclave fière. Le seul bon moment de la journée restait l'heure de flânerie d'après déjeuner. Tout l'atelier sortait en bande, courait aux boutiques de charcutier et chez les fruitières. Six sous de petit salé. Deux sous de pommes vertes qui faisaient grincer les dents et donnaient une vivacité chaude au carmin des lèvres. On mangeait sur un banc du boulevard, près du bureau des omnibus, et on mettait les morceaux doubles. La dînette achevée, les ouvrières secouaient leur tablier de lustrine et, bras dessus bras dessous, parcouraient le boulevard, accrochées au passage par des provocations bêtes et des rires grivois de commis en ribote. À une heure on rentrait, on rapportait dans l'atelier morose et discipliné plus de bonne humeur et de courage à la besogne, des sujets à potins pour caqueter derrière la patronne, de vagues et lents refrains de valses envolés d'un orgue de Barbarie au voisin carrefour. Mais dès lors réapparaissaient la servitude et les répugnances du labour quotidien, les longues tristesses courbées ; et Gilberte s'assombrissait en des rages muettes.

Vers la dix-huitième année il lui survint une aventure. Irma, sa camarade d'atelier, une grosse fille réjouie que des employés du voisinage guettaient chaque soir à sa sortie, Irma lui proposa une partie de campagne ; on irait manger une friture à Asnières avec M. André, un employé du *Bon Marché*, qui amènerait un de ses amis. La petite consentit mollement, n'étant ni rebutée, ni tentée, mais elle se promit d'être prudente.

Le dimanche suivant eut lieu la promenade, une promenade bête dans une campagne couverte d'usines puantes et de

villas ridicules, le long du fleuve troublé par des eaux d'égout et qui roulait des chats crevés dans ses ondes boueuses. C'était laid et sale. La journée s'écoula presque tout entière dans les cafés du quai occupés par des canotiers tapageurs et par d'affreuses filles maquillées comme des figurantes de café-concert. Après déjeuner, on traversa la Seine pour gagner l'île des Ravageurs dont la bohème grossière des calicots et des pierreuses avait envahi les escarpolettes et les baraquements vermoulus. Le dîner fut servi sur une terrasse de gargote où venaient tomber les poussières du chemin de halage. En bas, sur la chaussée, se succédaient les musiciens ambulants, aveugles joueurs d'accordéon, chanteurs comiques à cheveux blancs, petits *pifferari*[3] italiens raclant sur de pauvres violons les chansons de là-bas. Et tout autour, le brouhaha des lazzis violents montant de la berge,

---

[3] « J'ai remarqué seulement à Rome une musique instrumentale populaire que je penche fort à regarder comme un reste de l'antiquité : je veux parler des *pifferari*. On appelle ainsi des musiciens ambulants, qui, aux approches de Noël, descendent des montagnes par groupes de quatre ou cinq, et viennent, armés de musettes et de *pifferi* (espèce de hautbois), donner de pieux concerts devant les images de la madone. Ils sont, pour l'ordinaire, couverts d'amples manteaux de drap brun, portent le chapeau pointu dont se coiffent les brigands, et tout leur extérieur est empreint d'une certaine sauvagerie mystique pleine d'originalité. J'ai passé des heures entières à les contempler dans les rues de Rome, la tête légèrement penchée sur l'épaule, les yeux brillants de la foi la plus vive, fixant un regard de pieux amour sur la sainte madone, presque aussi immobiles que l'image qu'ils adoraient. La musette, secondée d'un grand *piffero* soufflant la basse, fait entendre une harmonie de deux ou trois notes, sur laquelle un *piffero* de moyenne longueur exécute la mélodie ; puis, au-dessus de tout cela, deux petits *pifferi* très courts, joués par des enfants de douze à quinze ans, tremblotent trilles et cadences, et inondent la rustique chanson d'une pluie de bizarres ornements. Après de gais et réjouissants refrains, fort longtemps répétés, une prière lente, grave, d'une onction toute patriarcale, vient dignement terminer la naïve symphonie. » Hector Berlioz.

coupés de deux en deux minutes par le sifflet des locomotives et le grondement sourd des trains roulant sur le pont de fer.

Gilberte s'ennuya. Vers dix heures du soir, au moment d'entrer au bal des Canotiers, elle s'aperçut que M. André et son ami Édouard étaient légèrement ivres. Elle refusa de danser, malgré les insistances de son cavalier devenu singulièrement galant, et malgré l'exemple d'Irma qui ne manquait pas un quadrille. Les trois jeunes gens montraient une gaieté turbulente et nerveuse, couraient d'un bout à l'autre du bal, interpellant des inconnus, lançant des apostrophes d'une cocasserie calculée et lourde, offrant des bocks et tutoyant les passants. Ils avaient rencontré des camarades et cela formait une bande en goguette secouée par l'orchestre dans des poussières lumineuses. Gilberte étant une poseuse – une mijaurée, disait Édouard – restait dans un coin obscur du jardin, près d'un guéridon de tôle peinte, devant une chope vide. Tout à coup des cris, des injures, un tumulte de voix exaspérées. La petite, grimpée sur sa chaise, aperçut au milieu du bal M. André gesticulant dans un groupe. Il était pâle, suant, furieux, et se débattait contre quatre gros canotiers aux bras nus, aux biceps énormes, et qui le cognaient serré. André, sans chapeau, la cravate arrachée, une longue raie sanglante au front, hurlait, les traitait tous de « sales voyous », appelait la police. Puis un silence brusque ; des gardes municipaux tombant dans le tas, séparant les combattants, arrêtant tout le monde. Tremblante, elle vit emmener M. André, les canotiers, Irma qui pleurait ; tandis que la foule suivait en ricanant, laissant la salle vide. Comme elle sortait, Édouard la rattrapa. Ce n'était rien, l'affaire. Une peignée, quoi ! à cause d'un canotier qui avait embrassé Irma, André s'était fâché. Vlan ! une gifle ! Était-ce bête ! Se manger le nez pour des plaisanteries comme ça, dans une fête, un dimanche ! Il donnait tort à son ami, carrément. Pour lui, il avait plein le dos de cette partie de campagne, et il rentrait se coucher. Oh, mais oui !

Gilberte parlant d'attendre Irma, il protesta. Pourquoi faire ? Aller au commissariat, se faire emballer avec les autres ? Non, par exemple !

– Voyez-vous, ma petite, il vaut mieux rentrer. On les relâchera seulement pour le dernier train…

Très triste, effrayée de rester seule, Gilberte suivit le jeune homme. Aussi bien elle était impatiente d'échapper à cette cohue. Un fiacre traversait la rue de Paris, rentrant à vide ; Édouard l'y poussa, prit place à côté d'elle – et la voiture partit.

D'abord un silence. Édouard avait baissé une glace et fumait près de la portière en regardant vaguement la route. Gilberte, peureuse, s'était tassée en son coin, ramenant ses jupes, se faisant petite. Un effroi lui galopait dans la cervelle, et le souvenir de cette journée écœurante dénouée par une lutte sauvage la rendait tremblante. La voiture ne roulait pas assez vite à son gré ; elle eût voulu être déjà rentrée, remonté dans sa mansarde, séparée définitivement par la porte cochère de la bacchanale où elle regrettait de s'être aventurée. Ah ! quand on l'y repincerait, il ferait chaud ! Pour sûr !… Par bonheur encore Édouard s'était trouvé là, disposé à la reconduire ; sans cela que serait-elle devenue au milieu des voyous et des pochards d'Asnières ? Et Irma ? Et M. André ? Que leur arrivait-il là-bas, chez le commissaire ?…

Édouard jeta une cigarette, releva le carreau et tourna la tête. Sans que rien eût pu lui faire pressentir l'attaque, Gilberte sentit une main robuste et décidée se glisser autour de sa taille entre sa robe et le capiton de la voiture. Dans un mouvement rapide, la main s'avança, la saisit fortement, l'attira, tandis qu'une autre main par devant lui tenait la gorge et qu'elle sentait passer sur son visage, près de sa bouche, une grosse moustache rude imprégnée de tabac et d'eau-de-vie.

Elle essaya de repousser le calicot mais vainement. Il la tenait avec une solidité massive d'étau, lui brisait les bras et tordait rudement ses poignets, l'assaillant en silence et avec une sorte de rage, comme une brute. Et il lui parlait tout bas, en sifflant :

– Voyons, voyons, bébé, ne fais pas la bête… sois convenable… A-t-on jamais vu ! En voilà des manières ! Pourquoi es-tu venue alors ?

Elle luttait de toutes ses forces.

– Laissez-moi ! Je vous dis de me laisser ! Voulez-vous me laisser ?… Laissez-moi, ou je crie !

– Crie, va !

Redoublant d'efforts, il parvint à la maintenir d'une seule main en lui tenant les deux bras douloureusement joints derrière la taille. Pour mieux la dompter il s'était levé debout dans le fiacre et, un genou plié sur le coussin, il essayait, avec sa main libre, de lui renverser la tête en arrière. Elle fut prise. Une gloutonnerie de baisers grossiers, emportés comme des coups de dents, s'abattit sur son visage, lui mouilla les joues, les paupières, le front, la nuque, tomba sur sa bouche avec force, avec des secousses de brutalité farouche. Elle eut l'horrible sensation de se sentir à la fois comprimée et bâillonnée par ces lèvres immondes et velues, s'imposant au point de lui faire du mal ; et pendant qu'elle râlait un râle nerveux sous cette caresse bestiale, l'autre main d'Édouard, rapide, violente, s'attaquait à son corsage, arrachant les boutons, crevait les boutonnières élargies, rompait les cordons, et descendait sur son cou, sur sa poitrine, s'accrochait à ses seins comme une araignée énorme et lourde. Elle essaya d'appeler, mais aucun cri ne sortit de sa gorge asséchée par l'épouvante ; aucun son sinon ce râle monotone, sourd qui faiblissait, faiblissait… Et cette bouche toujours

collée invinciblement sur sa bouche, cette haleine chaude qui lui enflammait la face, ce front moite de sueur qu'elle sentait dégoutter sur son front… Un étourdissement la prit, comme à une tête abattue ; il lui sembla qu'autour d'elle tout tournait dans une ronde de vertige, le fiacre, les lanternes cloisonnées de flammes vertes, les maisons qu'elle devinait allongées en bordure des deux côtes de la route, et la route elle-même, tout le tremblement. Un tournoiement lui affadissait l'estomac, lui donnait mal au cœur, la faisait inerte et quasi-saoule. Édouard aurait pu la lâcher sans avoir à redouter la plus molle résistance.

Malgré la furie sanguine à laquelle il appartenait, Édouard s'aperçut de cette défaillance. Il lui avait fallu toute sa force jusqu'alors pour dompter la belle fille, et il en était à bout. Sans un cahotement de la voiture qui avait jeté de côté l'enfant, peut-être il lui eut été impossible de s'en rendre maître, car elle s'était rudement défendue. Quand il la vit ainsi, assouplie, vaincue ; quand il devina la fatigue dans l'énervement lâche de ses poignets meurtris et dans le soulèvement ralenti de sa poitrine, il lui fit des caresses plus douces, des caresses calculées, savantes, et lui donna des baisers moins rudes. Toujours en la maintenant cependant. Puis, par degrés, croyant à une hypocrisie de grisette rouée ou profitant lâchement de sa victoire, il s'enhardit. Alors elle eut un cri déchirant, un hurlement féroce ; elle bondit, se releva, serrant les genoux et saisissant à pleines mains les cheveux du calicot, et, comme il osait encore, elle se pencha sur lui, furieuse, affolée, et le mordit cruellement, à même l'oreille.

– Ah ! nom de Dieu !

Il allait l'assommer quand la voiture s'arrêta net, dans un large cercle de lumière traversé par des hommes en uniforme et fermé par une grille allongée entre deux épaisses murailles. C'était le poste des préposés de l'octroi, la porte de Paris sur l'avenue de Clichy. Gilberte et Édouard reprirent hâtivement une attitude correcte ; elle en rajustant son corsage défait et fri-

pé, lui en essuyant, à l'aide de son mouchoir, un filet de sang qui lui coulait de l'oreille sur son col de chemise. Un homme vint ouvrir la portière.

– Vous n'avez rien à déclarer ?

Édouard répondit d'une voix brève :

– Non.

Mais la petite n'attendit point que la voiture reprit sa marche. D'un saut, elle fut à terre, laissant le calicot rager au fond de son fiacre. Et comme il se levait pour la suivre, elle regarda fixement, d'un regard dur, haineux, et lui dit avec une voix que la colère rendait tremblante :

– Si vous descendez, je vous fais arrêter.

Le jeune homme eut peur – peur d'une mauvaise affaire et peur aussi du ridicule. Il partit en jetant à la petite une injure crapuleuse.

Le premier tramway qui passa emmena Gilberte chez elle.

Cette nuit-là, il lui fut impossible de dormir. Pendant des heures, elle se tint debout, en chemise, devant le miroir de sa commode, à regarder sur son cou, sur son visage et sur ses seins les traces des doigts et les marques des baisers de ce misérable. Les doigts avaient creusé comme des sillons rouges, d'un rouge violacé et sale, effilés de stries sanglantes là où la peau avait cédé sous la contraction des ongles ; les baisers avaient laissé des signes minces, allongés comme des coupures, et laissant transparaître sous l'épiderme du sang prêt à jaillir. Elle vit ses bras humiliés et noirs, marbrés de plaques affreuses, et ses poignets endoloris dont l'un – le poignet gauche – saignait, éraflé par un mince bracelet d'argent qui s'était brisé dans la lutte.

Longtemps elle alla du miroir à son lavabo, une éponge à la main, se couvrant d'eau pour effacer les stigmates. Les taches reparaissaient plus vives, rallumées par cette fraîcheur ; et, dépitée, Gilberte sentait grossir en elle des colères infinies. Les sillons rouges du sein l'exaspéraient, ils éclataient sur sa peau blanche d'une blancheur de jeune ivoire comme l'empreinte d'un tatouage flétrissant. De plus, sa chair était brûlante, souffrante partout où le lâche avait posé ses mains. Est-ce qu'elle allait tomber malade maintenant à cause de cet homme ? Il ne manquerait plus que cela ! Elle se voyait gardant le lit, mise à la diète, couverte de compresses. Oh ! le misérable !...

Dans l'espérance du sommeil, d'un repos, elle éteignit sa bougie et se mit au lit. Mais non. Une surexcitation maîtresse lui tint les yeux ouverts dans la nuit. Jusqu'au jour, elle demeura accroupie sur sa couche, les coudes aux genoux, le menton dans ses doux poings fermés. Elle revit la scène du fiacre, la lutte, Édouard penché sur elle, cette tête d'homme rouge, suante, qu'éclairaient, dans des lumières fantastiques, les lanternes de la voiture et les becs de gaz fuyant sur la chaussée ; elle frissonna au souvenir des contacts qui l'avaient salie, des paroles ordurières qu'elle avait entendues, du danger évité, de sa peau tuméfiée et douloureuse. Elle répéta cent fois :

– Alors, c'est ça ?... C'est donc ça ?...

Les incidents de la soirée tourbillonnaient dans sa pensée comme une fantasmagorie macabre. Voila donc pour quelles satisfactions basses elle voyait autour d'elle tant de filles tourner mal. Des faux plaisirs, des promenades assommantes, des restaurants poussiéreux, des bals canailles, l'absinthe, la bière, l'eau-de-vie, et le poste de police. Et les hommes ? des brutes. Ah ça ! elle avait donc le diable au corps, cette Irma, avec sa rage d'envolées chaque dimanche ? Et son André... encore un joli monsieur celui-là !...

– Alors, c'est ça ?... C'est donc ça ?...

Oh ! ce fiacre... Et penser que, toute la journée, ce misérable Édouard lui avait répété qu'il était amoureux d'elle ; et qu'Irma lui en parlait comme d'un garçon très bien. Amoureux... L'amour...

– Alors, c'est ça ?... C'est donc ça ?

Et, durant la désolation de cette nuit muette, Gilberte humiliée sentit fleurir en elle, comme une sauvage touffe d'immortelles rouges, la haine, l'effroi et l'insurmontable dégoût de l'homme.

C'est par le peintre du troisième qu'elle connut, peu après, le père Hermann. On lui avait demandé d'abord une heure ou deux de séance, par pure complaisance, en promettant de lui faire son portrait.

Le premier louis que lui offrit le bonhomme, – pour sa peine – elle le refusa, se montrant très surprise d'être récompensée pour si peu ; mais le vieillard insista, déclara qu'il n'entendait pas lui faire perdre son temps, ajouta qu'il aurait encore et souvent besoin d'elle. Puis comme elle ne comprenait pas, il lui expliqua que c'était un métier d'être modèle, et cita des femmes qui gagnent à poser quatre, cinq, six cents francs par mois.

– Alors, si je voulais ?...

– Toi, petite, tu es une fortune.

– Ah ?...

Il n'eut pas grand'peine à la décider. Aussi bien Gilberte détestait sa besogne de couturière, cette besogne obscure et fatigante. Sur l'assurance qu'on ne la laisserait manquer de rien, elle se sauva de la loge maternelle avec son pauvre baluchon de bardes et le précieux carton rempli de rubans aux couleurs violentes. Près d'Hermann, elle n'éprouvait aucune crainte. Outre que l'académicien était bien vieux, il rassurait la petite par des procédés mêlés de tendresse, de sollicitude et d'un étrange respect. Il ne lui prenait pas la taille, n'essayait pas de l'étourdir avec des promesses ; et, quand il l'embrassait, c'était pour ainsi dire en papa, doucement, sur le front, parmi les frisons de ses boucles blondes, ou bien encore sur les deux joues, de bon cœur, comme on fait aux bébés. Pas l'ombre d'une coquetterie ni d'une provocation ; un peu de galanterie, mais de cette galanterie enjouée et bienveillante qui est propre aux vieillards aimables. Ainsi, dans ses jours de belle humeur, il achetait à la petite des babioles admirablement choisies pour lui plaire et l'embellir ; il choisissait des étoffes pour ses robes, des chapeaux, s'occupait d'elle, non point tout à fait peut-être comme un père s'occupe de sa fille, mais au moins à la façon d'un oncle qui protège et gâte sa nièce.

Le jour où il lui commanda pour la première fois de se dévêtir, il fut abasourdi de tant de docilité. Gilberte ne montra pas la moindre hésitation. Posément, comme si elle se fut déshabillée dans sa chambre pour se mettre au lit, elle ôta son corsage, mit à nu ses épaules rondes d'un dessin harmonieux et pur, ses bras d'amazone antique, gracieux et souples, veloutés d'un imperceptible duvet de soie dorée donnant à la chair ces ombres vermeilles que se plaît à caresser le pinceau d'Henner. Sous ses doigts actifs, les cordons de ses jupes se dénouèrent, le corset céda, délivrant une poitrine jeune et charmante ; deux petits pieds légèrement meurtris par des fatigues anciennes sortirent d'une paire de mules longues comme des mains d'enfant. Quand elle se vit on chemise, les jambes nues, elle eut un moment de réflexion silencieuse trahie seulement par un froncement de

sourcils dont s'ombragèrent ses yeux profonds ; puis un mouvement d'épaules, un petit geste de la tête qui voulait dire « Allons donc !… » La chemise tomba, s'arrondit à ses pieds comme une peau de cygne, tandis que dans une allure adorable, Gilberte, les deux mains au chignon, répandait, sur ses épaules nues et jusque sur ses talons rosés, les lourdes cascades d'or de sa chevelure.

Cette séance vit naître l'esquisse de la *Bacchante*, page superbe que Paris admira au Salon de 1876, et qui valut au maître la grande médaille d'honneur. Le public et la critique furent unanimes ; ce fut plus qu'un grand succès pour l'académicien, un triomphe. Avant cette année mémorable, Hermann s'était vu classer parmi les anciens qui survivent à leur gloire et dorment sur les lauriers flétris de leurs jeunes années. On disait de lui : « Il est fini. » Eh bien, pas du tout ; il reparaissait tout à coup aussi jeune que les plus jeunes, avec une toile admirable qui ne devait rien à personne ni à aucune école. C'était beau, et c'était hardi. Les plus avancés convinrent qu'on pouvait appartenir à l'Institut et cependant avoir du génie. On chercha la clef de ce surprenant mystère, l'explication du miracle ; on parla d'un voyage à travers les musées étrangers, d'études nouvelles, de Velasquez, de Michel-Ange, des flamands… et nul ne songea à la jolie fille, vêtue comme une petite reine, qui venait chaque matin, une heure durant, contempler le chef-d'œuvre du maître, et écouter, avec des frissons d'orgueil, bourdonner autour d'elle l'admiration de la foule.

Dès lors, elle appartint à Hermann, corps et âme. Elle devint à la fois son esclave et son enfant, sa chose enfin. Quand le vieux bavardait, parlait de son art, de ses admirations, de la passion naïve qui avait survécu dans son cœur aux amertumes et aux désenchantements d'une longue carrière, quand il racontait les maîtres, l'éblouissante famille des esprits et des talents gardant ses traditions géniales depuis Giotto jusqu'à Manet, la petite écoutait avec une attention religieuse, s'efforçait de

comprendre, ouvrait son intelligence à cette initiation du beau et du grand.

Peu à peu un germe d'idéal naquit en elle.

Il lui sembla qu'en la délivrant du servage, en l'arrachant à la loge obscure de la rue des Martyrs, le père Hermann lui avait ouvert, toutes grandes, les portes d'un monde inconnu, merveilleux, dont les lumières la laissaient éblouie. Et quels dédains lorsqu'il lui arrivait de songer à son existence passée qu'elle entrevoyait par ombres fugitives, comme un cauchemar invraisemblable ! Combien elle se jugeait différente des filles parmi lesquelles elle avait vécu. Irma, cette grue ! Et son enfance. Les escaliers à balayer, les lettres à monter aux locataires, les soirées enfermées dans la loge avec sa mère revêche et grognon, les robes noires de laine dure, les tabliers de percale, les manches usées aux coudes, les travaux rebutants !... Et maintenant, quelque chose comme une royauté, la gloire d'être utile, la conscience que l'art lui devrait une splendeur, qu'elle resterait un objet d'admiration pour les âges futurs !... Ce mot magique, « l'art, » sonnait à son oreille avec un éclat triomphant de trompette guerrière précédant un défilé majestueux de créatures héroïques : des déesses, des fées aériennes, des dryades assoupies dans l'ombre fraîche des bois, des impératrices aux vêtements tissés de pierreries et foulant aux pieds des peaux de tigre, des courtisanes nues bercées sur des tapis de pourpre ou emportées par des galères fleuries.

Au Salon, devant la *Bacchante*, elle goûtait une volupté délicieuse. Les paupières mi-closes, la narine dilatée comme pour aspirer un parfum brûlant à ses genoux, elle écoutait la musique des hommages. Toujours on louait le maître, mais souvent aussi on parlait d'elle. Quelques-uns admiraient à voix basse, avec des respects ; d'autres, bavards, détaillaient la *Bacchante* avec un sang-froid connaisseur d'anatomiste. C'étaient ses bras, ses genoux, sa taille, ses hanches, ses mains de patricienne, ses pieds

de princesse chinoise, cette peau sous laquelle on devinait le frémissement d'une sève jeune et riche... D'autres encore donnaient à leur admiration une forme brutale, une tournure de désir effrontément exprimé ; et ces louanges audacieuses secouaient la petite d'un frisson. Elle ne se sentait pas offensée ; bien au contraire, il lui plaisait d'entendre l'hommage des rustres, ça lui faisait l'effet d'avoir dompté des bêtes, c'était comme une pointe d'odeur aigre corsant l'encens épars autour d'elle. Volontiers elle serait restée là des heures, une journée entière, à entendre se mêler les voix chuchotantes, tandis que, rêveuse, elle se voyait non plus en *Bacchante*, non plus dans cette pose emportée et délirante qui la faisait pareille à une vierge ivre, mais plus belle encore et par mille fois différente, tour à tour semblable à chacune des beautés glorieuses immortalisées par la main prestigieuse des maîtres.

Un égoïsme souverain la possédait et, de bonne foi, par une illusion que d'ailleurs Hermann se plaisait à aviver, elle s'imaginait avoir droit à une part dans le triomphe de la *Bacchante*. L'académicien ne lui avait-il pas répété qu'il lui devait ce succès ? D'ailleurs, à ce premier Salon, elle avait comparé. Certes, il y avait là, et par centaine, des nymphes, des faunesses, mais aucune n'offrait à la pensée, en même temps qu'aux yeux, la réalisation de l'absolu dans le beau. Il manquait à ces visages quelque chose d'indéfinissable et de nécessaire. Ces filles gardaient un air bête, n'avaient assurément pas compris la pose, n'étaient pas entrées « dans la peau du bonhomme », comme disent les comédiens. Enfin « ce n'était pas ça ». Puis, au bras d'Hermann, elle avait fait la connaissance de quelques-unes de ces filles. Ah ! ma foi, toutes des Irmas, ni plus ni moins. Toutes des rouleuses, des niaises, très peu modèles ; préoccupées surtout d'un amant, d'une noce à faire, d'un dîner en cabinet particulier, et des robes à étrenner dans des bals de barrière. Un beau monde, vraiment ! Une jolie collection ! Deux ou trois seulement paraissaient capables de poser véritablement l'ensemble. Et encore ! Les autres fichues, éreintées, avec des tailles épais-

sies, des poitrines tombantes, des joues creuses, Pas une n'aurait pu poser la *Bacchante*. Et des manières !... Et des voix !... un parler rauque sortant d'une gorge brûlée par l'absinthe et crevée par des chansons de beuglant. Quelques-unes toussaient à faire pitié et, bien certainement ne verraient pas le prochain avril. Bientôt tutoyée par ces filles, Gilberte se laissa faire, joua au bon garçon, redoutant de paraître maniérée ; mais elle les jugea avec hauteur et, au fond, ne se trouva jamais que des mépris pour ce troupeau.

Ces fiertés inattendues ravissaient l'académicien. Après avoir longtemps redouté de perdre la petite, il commençait maintenant à se tranquilliser. Il l'avait surveillée d'abord, et de très près, sollicitant ses confidences et lui offrant des pièges cherchant dans les paroles ou les démarches de cette créature singulière la trace d'un vice, d'un regret, d'un penchant. Rien. Elle était bien à lui, à lui et à cet idéal bizarre qu'il avait fait luire en elle. Elle demeurait chaste, calme, glacée, ne songeant jamais à sa mère, ni à ses sœurs, ni à une amie quelconque, se devinant une âme et ne se sentant ni cœur ni sens, – femme seulement pour l'art et sous le rapport plastique. Dans l'univers, elle n'aimait rien, rien, – sinon ce vieux de soixante-cinq ans, qu'elle eût quitté sans l'ombre d'un regret s'il avait tout à coup renoncé à peindre.

Au café de La Rochefoucauld, qu'elle avait adopté comme restaurant en venant s'installer rue de Laval, elle fut plusieurs fois assaillie ou tentée.

Ce fut d'abord David, un bellâtre niais, qui essaya de la mener à mal en lui offrant de temps à autre les cinquante sous de son dîner ; puis Willine, un charmeur spirituel, doux et d'une politesse caressante ; enfin l'aquarelliste Florin qui, deux mois durant, la suivit obstinément par les rues.

Elle les repoussa tous, mais sans hauteur, avec esprit, en bonne fille. À David elle répondit par quelques mots brefs, secs, polis, auxquels nulle réplique n'était possible ; elle traita différemment Willine dont le langage séduisant l'intéressait ; Florin fut bafoué gaiement. Certes, aucun de ces hommes ne lui faisait peur. Tandis qu'ils lui parlaient, elle songeait à autre chose, au tableau commencé, à sa séance de la journée, aux triomphes prochains. On ne pouvait lui reprocher aucune affection de pruderie. Jamais elle ne cherchait des allures de reine offensée et ne prononçait ce mot bête où se révèle l'hypocrisie comique des filles : « Monsieur, pour qui me prenez-vous ? » Aussi bientôt, la colonie de La Rochefoucauld l'aima d'une amitié fortifiée par beaucoup d'estime. Le vieux Legaz l'avait proclamée « une fille sérieuse », et cela suffit pour garder des négligences et des malpropretés du trottoir cette belle créature qui exerçait fièrement un métier douteux et demeurait vierge en ignorant la pudeur.

Car dans ce milieu d'hommes cavaliers et bons vivants, la petite ne s'effarouchait pas d'une parole, même vive. Bien qu'elle n'intervînt jamais dans les conversations où de vigoureux propos étaient échangés, aucune rougeur ne lui montait à la face. On eut dit un vieux garçon sans vergogne dont les oreilles auraient pris en de certains milieux suspects, l'habitude des plaisanteries salées. Dans les premières semaines, seulement, elle écoutait ces choses d'un air grave, avec une attention bizarre, et comme pour les graver dans sa mémoire.

Quand une grossièreté venait lui heurter l'oreille, Gilberte éprouvait pour ainsi dire une impression rassurante, et son mépris des hommes s'augmentait encore. Oui, brutaux et grossiers, tels étaient bien les hommes. Celui-ci parlait indiscrètement de sa maîtresse, une femme mariée, une raseuse, un crampon, qu'il allait lâcher, et un peu plus vite que ça. D'autres se vantaient de n'aimer jamais ; les amourettes prennent du temps et coûtent gros. D'autres encore formulaient des théories capables de donner la nausée à un greffier de cour d'assises…

Un seul l'étonna parmi ces plaisants effrontés : Roland. Ce grand garçon n'était pas en tout semblable aux autres. Gilberte commença par lui trouver de la distinction, du charme, quelque chose de féminin qui lui allait à ravir, une timidité touchante et polie. En outre, il était moins parleur, ne se livrait point, écoutait en montrant un vague dédain ennuyé. La petite réfléchit et s'arrêta à cette supposition que le poète Roland se recueillait sous une tristesse ; elle imagina une sorte de roman douloureux comme en ont produit les amateurs de l'école poitrinaire. Mais quelle apparence ?... Le jeune homme avait ses heures de gaieté et d'enthousiasme ; il lui arrivait de divaguer comme les autres. Mais alors encore il restait différent des autres, et son rire sonnait avec une intonation claire, franche, qui surprenait fatalement Gilberte et lui faisait lever la tête, comme à un appel.

Aussi Roland devint-il bien vite un camarade. Le hasard rapprocha leurs tables et, un beau soir, que le café était bondé, il n'y eut qu'une table pour eux deux – accident qui s'établit dès le lendemain en habitude. Gilberte s'était renseignée. Roland était pauvre ; on lui savait un petit emploi à la Bibliothèque nationale dont le salaire lui suffisait pour vivre modestement, il avait publié trois volumes de beaux vers dont l'un avait été couronné par l'Académie française, enfin il publiait dans les journaux littéraires do courtes « nouvelles », finement ciselées et que les vrais lettrés estimaient fort. Au café, on le voyait depuis trois ou quatre années, et toujours seul. Jamais une maîtresse n'était arrivée à son bras, jamais un ami n'avait partagé son dîner. De loin en loin, il s'absentait, demeurait un mois sans paraître. Et c'était tout.

Sans le vouloir, Gilberte se montra plus réservée envers Roland qu'à l'égard de tout autre. Peut-être bien après tout que ce garçon-là était simplement un hypocrite, qu'il avait quelque chose à cacher. Elle le trouvait singulier, inquiétant, un peu trop semblable à elle-même. Pas une maîtresse, pas un ami ; comme

unique préoccupation le travail, la lecture, l'art. Aucun goût pour les filles. Il tutoyait cependant la bande des modèles, ne refusait pas une jolie main tendue et s'attablait même quelquefois à côté de Victorine ou de Bertha, mais cela avec une indifférence visible, en homme qui veut agir comme tout le monde et épouse sans répugnance les habitudes du milieu qu'il s'est choisi. Jamais il ne lui arrivait de sortir avec l'une d'elles, ainsi que d'autres le faisaient parfois, le soir. De tous les habitués, seul il gardait une allure mystérieuse qui invitait à la réserve et à la prudence.

Après quelques jours, les défiances de Gilberte s'évanouirent. À n'en pas douter, Roland était sincère. On pouvait même le trouver naïf. Bien qu'il eût vingt-cinq ans, il conservait des admirations enthousiastes ; à l'entendre, la petite s'imaginait Hermann jeune. Oui, un croyant, un passionné comme Hermann. L'habitude aidant, la présence du poète devint bientôt nécessaire au modèle ; elle l'attendait lorsqu'elle arrivait avant lui, se sentait à de certaines heures des impatiences de le rejoindre. Malgré la promesse qu'elle s'était faite de quitter le café chaque soir aussitôt après son dessert grignoté, elle s'attardait en face du jeune homme et oubliait les heures en l'écoutant. Les soirs où il arrivait tout de noir vêtu et avec sa cravate blanche, elle lui faisait mauvaise mine, montrait des moues d'enfant en pénitence, lui reprochait son goût pour les Français et pour l'Opéra. Puis elle rentrait plus tôt qu'à l'ordinaire, remontait à son petit logement de la rue de Laval, ennuyée, avec des regrets, une sensation de vide et d'absence.

Lui se plaisait autant à cette camaraderie charmante. Ça formait comme un petit ménage sans ménagère, sans pot-au-feu, sans prose. C'était gentil, enfin. Cette petite apportait une grâce dans sa vie pauvre. Jusqu'alors il lui semblait avoir vécu comme dans un bois sans oiseaux. Son amitié s'ingéniait vers des attentions délicates. Souvent il apportait à Gilberte des bibelots sans grande valeur mais toujours choisis avec un goût

d'artiste. Absolument comme le père Hermann, mais avec quarante années de moins. Il lui donnait des livres, des gravures, des chinoiseries, de vieux bijoux découverts chez les antiquaires de la rue de Provence et de la rue Lafayette, Au dîner, il ne lui parlait ni d'elle ni de lui-même, mais d'un poème publié le matin, du drame représenté hier, d'Alfred de Vigny, de Victor Hugo.

Jamais un mot d'amour ; une seule fois, il songea à lui dire qu'elle était belle, et il réussit a bien le dire, car elle savait maintenant l'art de bien dire. De même que le père Hermann l'avait initiée à l'admiration des couleurs vermeilles et des formes divines, de même Roland lui révélait les mystères de la pensée et les charmes endormeurs du rhythme. Le vieux peintre avait épuré son goût, le poète élevait son esprit. Il lui expliquait les maîtres dans l'art d'écrire, lui composait une petite bibliothèque choisie, s'appliquait à l'intéresser et à l'instruire.

C'était charmant. Et quelle bonne poignée de mains, le soir, en se quittant. Ils se disaient au revoir en plein café, devant tout le monde. Cela, Roland y tenait. Il ne fallait pas que les mauvaises langues – les gamines attablées sous l'escalier – pussent jaser. Le premier il eut cette pensée délicate. Gilberte lui en fut reconnaissante, mais seulement comme d'une simple politesse. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, l'opinion de ces filles ? Et en quoi leurs potins pourraient-ils l'atteindre ?

Quand elle parla au père Hermann de son nouvel ami, l'académicien fut hanté d'une inquiétude.

– Ah diable !...

Alors il lui raconta l'histoire de l'autre, la belle figurante du Théâtre-Historique qui avait si mal tourné. Il l'avait rencontrée un an après son collage avec ce clown du boulevard du Crime ; eh bien, la pauvre fille était méconnaissable, absolument mé-

connaissable. Un paquet ! Hein ? Comprend-on ça ? Avoir été la *Source* d'Ingres, pouvoir devenir Vénus, Omphale, Diane, est-ce qu'on sait ?... Et se résigner à n'être que Mme Clown !...

Gilberte avait écouté ce récit sans en comprendre l'opportunité. Est-ce que Roland était amoureux d'elle ? Est-ce qu'elle aimait Roland ? Ah bien oui !... avec ça qu'ils y pensaient !... Vrai, s'il ne devait rester qu'eux deux sur la terre, le monde finirait bien vite.

Elle ne répondit pas au vieux maître.

En effet, son affection pour Roland restait admirablement innocente. Elle ne pensait pas à mal, considérant le poète comme un autre Hermann, un Hermann jeune, un maître nouveau qu'il lui était permis de tutoyer et de traiter un peu en frère aîné. D'ailleurs Roland ne songeait pas à elle. Donc...

Elle avait raison alors. Roland n'était pas amoureux.

Un soir, après dîner, il se leva, tendant la main vers son chapeau.

– Comment, tu pars ?...

– Mais oui.

– Où vas-tu ?

– À l'Opéra-Comique.

– Ah...

Elle avait dit « ah » d'un air ennuyé, en fronçant le sourcil. Roland, tranquillement, mettait son pardessus.

– Tu vas seul ?

– Oui.

Elle hésita un moment, craignant de se montrer indiscrète et redoutant un refus ; mais enfin elle ajouta :

– Veux-tu m'emmener ?

– Certes.

Le jeune homme avait été surpris. Jamais encore la petite ne lui avait adressé pareille demande. D'ordinaire, ils se quittaient paisiblement. Maintenant, l'enfant s'ennuyait peut-être. Après tout, elle n'avait pas une existence bien gaie.

Dix minutes plus tard ils partaient. Gilberte s'amusait fort. Au bras de Roland elle avait une démarche légère, vive, et sa robe de soie donnait un joli froufrou.

Après le spectacle, ils remontèrent lentement la rue Fontaine et la rue Bréda, en causant amicalement. Devant la porte de sa maison Gilberte retint un instant son ami, ayant encore quelque chose à lui dire. Ils parlèrent de la pièce, de la musique qu'ils venaient d'entendre, des actrices, etc. Enfin ils se dirent adieu.

La petite avait tiré le bouton de la sonnette. Ils se tenaient la main et, comme la porte s'ouvrait, Roland, sans trop savoir ce qu'il faisait, machinalement, se pencha vers Gilberte pour lui donner un baiser.

Elle se recula, disant d'un ton emporté par la colère :

– Ah ! non ! non !

Et s'échappant brusquement, elle entra chez elle et rejeta vivement la porte.

En se déshabillant, dans sa chambre, elle eut un accès de tristesse nerveuse ; elle pleura.

Comment ! Roland aussi ? Il avait voulu l'embrasser, il lui tenait la main, il l'attirait. Alors, c'était donc un homme comme tous les autres ?... Un souvenir lui revint : Édouard, le fiacre, la route d'Asnières, ses larmes et son humiliation de la douloureuse nuit. Son parti fut arrêté. Elle ne retournerait pas à La Rochefoucauld, ne reverrait plus Roland, jamais, jamais.

Et puis ? Et après ? Certes, – elle le comprenait maintenant – il était impossible de vivre en sauvage, comme une ourse, sans serrer de temps en temps une main amie, sans entendre une parole cordiale et tendre. Il y avait bien le père Hermann, oui ; mais ce n'était pas la même chose. Où aller demain ? Au café de La Rochefoucauld on connaissait ses petites habitudes, on lui gardait son coin, on la servait bien ; il lui faudrait peut-être pendant des semaines aller de brasserie en café et de crémerie en estaminet avant de se trouver aussi convenablement. Et puis, c'était à deux pas...

En y réfléchissant bien, elle reconnut avoir été sévère, injuste même envers son ami. En définitive, qu'avait donc fait Roland de si énorme ? Un baiser ; pan même, l'offre seulement d'un baiser. Eh bien ? quand on est ami depuis longtemps, la belle affaire ? Le père Hermann l'embrassait tous les jours... Oui, mais ce n'était pas la même chose.

C'est égal, Roland devait avoir d'elle une jolie opinion. Juste un soir qu'il s'était montré si gentil, si aimable, si complaisant ? Car enfin, il avait été charmant, au théâtre. Non, franchement, elle se sentait des torts ; et demain elle ne manquerait

de lui dire… Voyons, voyons, qu'est-ce qu'elle pourrait lui dire demain ?…

Elle dormait depuis longtemps qu'elle y pensait encore.

Roland ne sut pas lui tenir rancune. Quand il la revit, il lui prit la main et lui dit seulement :

– Rassures-toi… Je ne recommencerai plus.

Gilberte, pour la première fois de sa vie, se sentit rougir. Le sang lui monta au visage avec une chaleur. Elle fut gênée, maladroite, niaisement sérieuse.

Roland, la voyant toute drôle, parla peu. Aucune allusion ne fut faite à la soirée de la veille, absolument comme s'ils n'étaient pas allés ensemble au théâtre. C'est à peine s'ils osaient se regarder, et ils ressemblaient à deux grands enfants pris en faute. Cet incident minuscule, ce baiser nonchalamment demandé et repoussé avec une extrême énergie courroucée, faisait qu'ils n'étaient plus des amis comme la veille. Il y avait quelque chose de changé, de nouveau ; un embarras indéfinissable et positif.

Le jeune homme se sentait disposé à trouver tout cela ridicule, mais une incompréhensible timidité l'arrêta. Eh bien, oui, il y avait quelque chose de changé.

Si, la veille, au moment où il avait voulu embrasser la petite, celle-ci avait avancé ses belles joues, simplement, tranquillement, sans malice, Roland serait rentré chez lui parfaitement distrait. Mais elle avait résisté, elle s'était fâchée. Pourquoi ? C'était donc bien vilain, ce qu'il avait voulu faire ? En quoi ? Il était impossible de penser qu'il avait véritablement offensé Gilberte. Un modèle !… Certes, un modèle, soit ; mais pas à compa-

rer aux autres modèles. Après tout, s'il lui déplaisait d'être embrassée, à cette petite ; elle était bien libre…

Ils se quittèrent comme ils s'étaient rejoints, avec la même familiarité compassée et les mêmes sourires voulus.

Ce soir-là, pour la première fois, Roland vint contempler les croisées de la petite.

Et Gilberte, retenue derrière ses persiennes par une instinctive espérance, le regarda longtemps.

Roland ne comprend pas.

Maintenant il passe toutes ses soirées chez Gilberte. La petite colonie bohème croit « qu'ils sont ensemble », et les gamines attablées sous l'escalier du café La Rochefoucauld affirment « que c'était fait depuis longtemps ».

Bah !

Chaque soir, après dîner, ils montent dans la chambrette de la rue de Laval, et Roland redescend avant minuit.

Quelles heures ! Dès le premier jour, le lien des causeries s'est rompu. De longs silences font peser sur leurs pensées une délicieuse angoisse. Roland se prosterne en des agenouillements, murmure des paroles qui sont des prières, des prières qui sont des strophes : le bavardage exquis, enivré, fou, charmant des premiers aveux. Des larmes brûlantes, puis des sourires ravis. Des mots que l'on dit comme ça, sans savoir, pour rien, et où il y a de la grâce et de la tendresse.

Muette, presque machinale, Gilberte abandonne au poète ses petites mains marmoréennes qu'il couvre de baisers éperdus. Tandis qu'il parla, elle écoute à peine, la tête renversée au

dossier du fauteuil, le regard perdu. Pas un mot ne tombe de sa lèvre.

– Qu'as-tu, Gilberte ? À quoi penses-tu ?

– Je n'ai rien... Je ne pense à rien.

– M'aimes-tu ?

– Oui.

Et c'est tout.

Un soir, énervé, grisé par le désir, Roland a pris l'enfant à la taille, a voulu l'attirer vers lui dans un mouvement plus emporté. La petite s'est indignée. Elle a fait entendre des reproches sévères, durs, cruels, des menaces de disparaître pour toujours.

Voyons, il faut être sage, raisonnable. Ne peut-on point s'aimer sans s'appartenir ? Ne serait-ce pas bien plus gentil de toujours s'aimer ainsi ? Pourquoi pas ? On serait de bons camarades, on vivrait heureux. À la bonne heure !

Roland ne comprend pas.

Durant l'été, ils eurent des promenades, des échappées d'école buissonnière à travers les verdures.

Le dimanche, dès sept heures, ils prenaient le chemin de fer et débarquaient en un petit village de Seine-et-Oise, à Saint-Ouen-l'Aumône ; ils remontaient le chemin de halage entre la rivière aux eaux vertes et les grands champs de blé mûr. On déjeunait entre Pontoise et Auvers, au cabaret de la mère Chennevières, sous une tonnelle ombragée de clématites, proche un verger où picoraient des poules. Le passeur les menait à l'île de Vaux et les y laissait jusqu'au soir, libres et seuls parmi les hau-

tes fougères sous les arbres pleins d'oiseaux. Quand ils rentraient – fort tard – chargés de fleurs, Gilberte ne recevait pas Roland.

Lui ayant entendu parler de cette île, le père Hermann voulut la voir.

La petite l'y conduisit un jour de semaine, sans en rien dire à Roland.

L'île est étroite et semble profonde, tant les massifs y sont pressés. Là où il n'y a qu'un rideau d'arbres, on dirait une forêt. L'herbe et les bruyères y grandissent sans culture, appelant les abeilles et les fleurs sauvages. Pas de solitude plus délicieuse, plus sûre, plus parfumée. L'île reste mystérieuse aux passants de la rive comme aux bateliers qui se font remorquer entre l'écluse de Parmain et le barrage de Conflans.

Au retour, le père Hermann dit à Gilberte :

– Vois-tu, ma petite, c'est un bijou, ton îlot. Je comprends que vous y teniez, et Roland est décidément un garçon d'esprit. Il sait choisir. Il serait peintre qu'il ne choisirait pas mieux... Il faudra voir. Voilà quelques années que ces messieurs des expositions libres me fatiguent les oreilles avec leur « plein-air... » Du « plein-air », parbleu, j'en ferai quand je voudrai... Et ça ne tardera pas. Tout à l'heure j'y pensais en te regardant courir dans le gazon... C'est superbe, la vraie nature, le ciel, les arbres avec les feux de lumière dans les feuilles... Si j'avais eu seulement une boîte à pouce !... Tu vas me faire le plaisir de venir me poser une Ève dans ce paradis terrestre. Et pas plus tard que demain... La saison s'avance. Bientôt ce sera l'automne. Il y a déjà un peu de rouille au bout des branches. Tant mieux !... Vois-tu une Ève là-dedans, non, mais vois-tu ?...

Le tableau fut commencé dès le lendemain.

Chaque matin, Gilberte et le vieil Hermann se rejoignaient à la gare du Nord, gagnaient Saint-Ouen-l'Aumône et couraient se cacher au plus profond de l'île, en une étroite clairière abritée de vieux chênes, tapissée de lierres et de vigne sauvage. La petite fit montre d'une patience admirable, posa son Ève attentivement, sans se plaindre du froid ni de la fatigue. Aux repos, elle s'enroulait dans un vaste manteau de fourrure, s'étendait dans le gazon, en plein soleil. Puis, sur un signe du maître, elle reprenait la pose et la gardait avec une docilité parfaite. Et la séance se prolongeait, sans qu'une parole fut échangée entre le peintre et le modèle, jusqu'aux heures indécises où la lumière change, tremble, s'estompe, sombre lentement dans les demi-teintes du couchant.

On rentrait à Paris toujours vers la même heure, pour que Gilberte pût retrouver Roland. La petite ne dit rien au poète de cette étude en plein air. Elle lui laissa supposer qu'elle se rendait comme de coutume à l'atelier d'Hermann, derrière le Luxembourg. Roland ne soupçonna rien.

Un soir seulement, voyant Gilberte frissonnante, il s'inquiéta.

L'enfant toussait. Par instants sa voix s'étranglait d'une oppression douloureuse, s'arrêtait dans une quinte sèche, creuse, qui la secouait toute. Bientôt le mal s'aggrava. Une pâleur mate flétrit le visage exquis de Gilberte, creusa ses paupières d'un cercle bistré. L'affreuse toux devint fréquente, aiguë.

– Ce n'est rien, disait-elle en souriant.

Vainement Roland tenta de la retenir, de la contraindre au repos. Elle refusa, voulant terminer l'Ève, prise d'une rage, encourageant le vieil académicien à multiplier les séances. Vers la

fin de septembre elle consentit à se soigner. Le tableau était achevé.

Dès les premières atteintes du mal, Gilberte s'était senti touchée par la mort. Oh ! il n'y avait pas à douter ; ça y était. Un froid mortel dans la poitrine, des frissons de glace, des moiteurs continues, une fièvre qui devenait chaque jour plus brûlante et plus douloureuse. Elle s'était résignée tout de suite, mesurant les mois et les semaines, songeant aux premières neiges. Cela sans un regret, avec une sorte d'héroïsme, une griserie de dévouement et de sacrifice.

Mais avant de mourir, elle voulut vivre.

Elle se donna à Roland.

Ils se sont aimés trois mois.

Maintenant Gilberte est mourante. L'hiver et la passion ont exalté la souffrance, hâté la fin.

Étendue sur son grand lit voilé de mousselines blanches, la petite a des sourires heureux. Une fierté la rassure et la console. Cette fille se sait immortelle. Elle aura le Louvre ; elle aura la gloire.

Elle a eu l'amour quand elle s'est devinée inutile pour l'art.

Devant l'agonie, un caprice de modèle lui revient. Elle veut le père Hermann, avec un panneau et sa vieille boîte de campagne. La petite posera une dernière fois. Elle y tient ; il a bien fallu y consentir.

Le maître est venu, sombre, brisé, vaincu. D'abord il a pleuré.

Bientôt il s'est mis à l'œuvre, avec une précipitation fiévreuse.

La petite a pris une attitude, a cherché la pose, le mouvement voulu, dramatique, composé. Quelque chose comme la tête de la morte dans la *Fille du Tintoret* de Léon Cognet. Elle a ordonné la disposition des draperies, l'arrangement des dentelles, la tenture sombre du fond. Des fleurs éparses, de grands rameaux verts couvrent le lit, enjolivant la mourante d'une grâce dernière, d'un parfum.

Le père Hermann a achevé l'étude sans émoi, l'œil sec, hanté pur les seules préoccupations du peintre.

Alors Roland a compris. Il a compris quelle créature étrange, rare, double il avait aimée. Un gros chagrin l'a saisi d'abord, mais presque aussitôt, se voyant oublié à cette heure suprême, il a partagé l'égoïsme idéal, uniquement tourné vers l'art, de ce vieillard et de cette enfant.

Il n'a plus vu en Gilberte que le modèle, l'être superbe, faux, prédestiné, le monstre divin.

Et il lui a semblé que c'était une autre femme qui mourait.

FANTÔMES AMOUREUX

À Mademoiselle…

Personne, hormis nous deux, ne lira sur cette page votre nom charmant, en tête des petits contes que je vous adressais cet hiver, quand vous me demandiez « de vous raconter des histoires ».

Je vous les dédie très humblement, heureux si parmi ces lignes vous retrouvez celles où mes pensées appelaient vos pensées, et où mes espoirs offraient à votre noble esprit le bouquet blanc des fiançailles.

CHARLES-MARIE.

25 mai 1885.

UNE MINUTE

Ici-bas, rien que de fragile. Gloire, succès, fortune, plaisirs sont des fumées subtiles, emportées au moindre souffle. Aucune sûreté dans le lendemain plein de pièges, aucune immobilité du souvenir dans le passé. Des émotions d'antan, peu survivent à la cause première. On se retourne, on regarde derrière soi, dans la perspective du chemin parcouru : plus rien, des ombres, des figures flottantes, des profils effacés déjà. Au delà, le vide, un désert morose où la pensée ne retrouverait pas une source. Et ce désert fut le paradis élyséen du dernier printemps !… En route !

vers le pays des chimères qu'on aime d'autant plus qu'il n'existe point, et vers lequel s'envolent nos rêves d'exilés. Nous marchons dans l'épaisse nuit de notre ignorance, attirés par de vains espoirs, traînant à nos talons d'inutiles regrets !... C'est fou. La vie tient tout entière dans la minute présente, dans l'émotion que l'on possède avec certitude, et qui glisse sur nous avec le frisson passager de l'archet sur les cordes d'un alto. Presque rien, un frémissement, un sourire, une mélodie qui fuit. Et c'est tout. On a vécu.

Il n'y a que des minutes.

Qui se souvient d'une année, qui peut préciser les circonstances d'une étape ? On se rappelle seulement la halte, ou bien une ligne, une forme, une nuance qui, par son éclat ou par sa pâleur, a frappé l'esprit. Le reste est fatigue, ennui, néant. Seule, la sensation des chagrins se réveille sans cesse, une cicatrice laissant plus de trace qu'un baiser. L'enivrement des joies mortes est enseveli pour jamais avec elles, tandis que rien ne comble l'imperceptible sillon des larmes. Il semble enfin – pour le martyre des hommes – que, dans cette vie où tout passe, la douleur seule soit immortelle.

Pourtant, il est des minutes exquises.

Cette femme entrevue, cette femme dont on ignore le nom, la patrie, la race, le cœur, mais qui cependant, au passage, s'est livrée dans un regard, s'est donnée dans un geste, en un éclair et sans une parole, – vous ne l'oublierez jamais, jamais.

Vous l'avez rencontrée parmi la foule, au détour d'un chemin banal, ou dans un bal, ou sous les marronniers du boulevard ; vous ne la connaissez nullement, vous n'avez pas osé la saluer, vous ne devez pas la revoir, et cependant elle a emporté quelque chose de votre pensée. Des rêves à vous, des désirs à vous la suivent dans son sillage, pour toujours. Une seconde a

suffi ; vous la possédez tout entière. Sans effort, par une simple prédilection de mémoire fidèle, vous pouvez la peindre, respirer après des années le parfum dont elle était enveloppée, sourire à son sourire, dire exactement la couleur de ses yeux. Vous savez encore la forme de sa robe, la nuance des étoffes, le dessin des franges, l'harmonie délicate des dentelles, le rayonnement discrètement voilé de son bracelet. L'avez-vous entendue ? Sa voix chante à vos oreilles comme une musique inoubliable, et ses paroles restent la mélodie favorite, délicieusement obsédante. Quant au regard qu'elle a laissé descendre sur vous, comme elle eût donné un sou à un pauvre, vous l'estimez au point que vous ne le changeriez pas contre l'abandon complet d'elle-même.

Et comme rien de cela n'a duré, comme la vision s'est évanouie, envolée pour ainsi dire, sitôt apparue ; comme le souvenir est fait non d'heures, mais de secondes, – une minute à peine ; – vous ne l'oublierez jamais, jamais.

J'endure la nostalgie d'une ambition chimérique.

Sur une route abritée de grands chênes, une maison, une petite maison blanche couverte d'un coquet pignon de tuiles écarlates ; autour, un jardin sans massifs, entièrement livré aux roses, avec des fonds calmes de pelouse ; des volets de chêne neuf, constamment ouverts, et laissant deviner, à travers les glaces, entre le satin et les guipures des rideaux, l'intimité des élégances intérieures. Pas trop haut, un large balcon en fer forgé, renflé comme un chiffonnier de Boule, et dont la rampe disparaîtrait à demi sous une draperie mauresque aux longs plis traînants. À droite et à gauche, aux deux flancs de la route ; dans les vieux arbres, des chansons d'oiseaux.

J'entrerais dans ce logis, rien qu'en poussant la grille et la porte. J'irais droit, ayant traversé des salons étroits étouffés sous des velours, j'irais droit à la serre tiède où des palmiers languissent, et je tomberais à genoux, sans mot dire, aux pieds

d'une princesse qui m'attendrait sans me connaître, – le livre d'un poète dans sa main.

Elle serait douce et belle, jeune et sincère ; elle aurait pour vêtement un riant peignoir japonais, brodé de fleurs étranges et de dragons argentés, retenu seulement aux hanches par une ceinture lâche. Pour la chevelure, blonde ou brune, à sa guise. Plutôt blonde.

Et nous nous aimerions durant l'éternité profonde d'une minute, oublieux de l'humanité et de la nature, avec des caresses chastes et des bénédictions muettes. Pas un mot. L'amour est à son apogée tant qu'on n'a rien à se dire ; la parole est déjà la preuve d'un malentendu.

J'ignorerais son nom et ne lui dirais point le mien. Je la quitterais sans la regretter, elle me laisserait m'éloigner sans me retenir, sans me rappeler. Le lendemain, en errant sur la route, je ne retrouverais plus la maison, emportée par un coup de féerie. Une forêt obscure aurait germé à la place.

Eh bien ! je sens que je n'atteindrai point cette bonne fortune, que je n'arracherai point cette minute de suprême extase à la vie banale, misérable, cruelle, toujours la même.

Et cela me rend triste, – souvent.

Beaucoup meurent sans avoir goûté l'infinie possession de la chère minute. Oh ! les malheureux ! oh, les pauvres ! oh, les innocents ! oh, les damnés écartés de la terre promise ! Ceux-là n'ont pu calculer l'immortalité d'une impression, ni savoir combien la vie peut condenser d'émois, d'ivresses, de douleurs, de voluptés et de désespoirs dans la plus brève mesure possible du temps.

Vivre une heure on une heure, quelle misère ! Dépenser sa sensibilité sou par sou, échanger bêtement contre les à-compte de tous les jours un bien qui, dépensé en un coup, balancerait une fortune royale ; se diminuer peu à peu, s'user pour ainsi dire, – est-ce vivre ?

Mais se donner tout entier, pour rien, en une minute ! Échanger une émotion instantanée mais divine contre des années de deuil, – oui, des années, s'il le faut ! Se promettre, se livrer, s'anéantir dans un désir impossible, s'attacher à un idéal qu'on n'atteindra point, c'est s'assurer l'aventure épique de ce rêveur athénien qui, dans un élan de passion noble, vola sur l'autel auguste de Jupiter la coupe des sacrifices et la vida d'un trait.

Aussitôt il tomba tout en poudre sur les degrés sacrés – mais il avait bu le vin des Dieux !

L'Olympe est remonté là-haut, au feu des étoiles. Les statues de marbre des déesses et des héros fabuleux ont roulé, brisées, dans le torrent desséché des vieux fleuves ; les minutes qui valent d'être vécues ne se paient plus au comptant.

Aujourd'hui, la minute possible, la minute unique coûte les regrets incurables d'une existence.

On a aimé autant qu'on croyait, autant qu'on pouvait – pas plus, hélas ! Une femme a passé, une inconnue que vous ne reverrez pas, qui ne sera pour vous ni l'amie, ni l'épouse, ni l'amante ; et son souvenir vous restera, précis, vivant, impitoyable. Elle sera morte peut-être depuis longtemps pour d'autres, qu'elle vivra encore pour vous, en vous, comme au jour de la vision fatidique, avec la même démarche, la même robe, avec la même voix chantante. Cela n'a pas duré, ou presque pas. Qu'importe ? Vous avez trempé vos lèvres au nectar brûlant de l'Olympe. Vous aimez désormais cette femme. Peut-être en ai-

merez-vous une autre, plusieurs autres, mais – elle – vous ne l'oublierez jamais.

Jamais, jamais.

LE CLOWN

Marius avait préparé son petit discours. L'exorde commençait comme un andante, avec des bémols attendris, sur un accompagnement de sourdine grave. Il ouvrirait la démonstration symphonique largement – lento maestoso – pédale douce. Ensuite, son éloquence secouerait les trilles, les pizzicati allegretti d'un sentiment bien orchestré où il y aurait place pour un petit ballet genre Vieux-Sèvres. Menuet pour les seuls instruments à cordes. Après une pause – a. tempo – la phrase caractéristique s'avancerait, solennelle, dans des fanfares de cuivre et d'or. Chœurs de vierges folles à la cantonnade, chœurs de petits anges dans les frises ; des voix mélodieuses dans des lointains indécis, dolcissimo, decrescendo, les harmonies s'éteignant poco a poco avec des douceurs de plainte amoureuse. Le « clou » de la partition. Au réveil adouci des fanfares, succéderait, piu lento, la chanson mélancolique des hautbois célébrant la paix bourgeoise du vrai bonheur, le calme sonore des soirs. Une idylle, fraîche et simple comme toutes les idylles ; aucune science voulue du contrepoint ou de la fugue, pas d'arpèges. Enfin, sur un fragment évoqué de la phrase magistrale calmée par la tendresse des chœurs, l'oratorio s'achèverait en de tels accords, s'élèverait si haut, d'octaves en octaves, dans le vol des harpes – fortissimo, appassionato – qu'il ne resterait plus à Marius que d'offrir son âme et sa vie à Fernande – sur un point d'orgue !

La soirée de dimanche avait été marquée pour l'unique audition de ce chef-d'œuvre.

Mais, au moment d'abattre sur un pupitre supposé son bâton de chef d'orchestre idéal, Marius ne trouva plus ses partitions. Les musiciens, interdits, s'en allèrent, emportant leurs instruments, soufflant la petite flamme des chandelles. Il ne resta plus que Fernande et Marius, dans le noir.

Marius essaya bien quelques notes : Mi, mi, sol, mi, do, ré, la, sol, fa, ré… mais sa chanson se brisa dans un trémolo pitoyable, que souligna le petit rire de Fernande, un petit rire cruel et charmant.

Rentré chez lui, Marius comprit la nécessité de prendre une attitude. Laquelle ? Toute la question était là. Il changea vingt fois d'idée fixe. D'abord, il voulut mourir, – comme tout le monde ; puis il eut l'idée d'un voyage de circumnavigation. Oh ! aller bien loin, bien loin, au bout de la terre !… Il commença le premier vers d'une ode et ne l'acheva point ; il alluma dix cigarettes sans les fumer, ouvrit un livre sans y rien lire, se mit au lit sans pouvoir dormir.

Au petit jour, il crut comprendre.

Il y a cent façons d'être bête ; les imbéciles n'en ont qu'une, et il en reste par conséquent quatre-vingt-dix-neuf pour les gens d'esprit. Marius, garçon d'esprit à ses heures, s'était beaucoup trop inquiété de ce qu'il se promettait de dire, et pas du tout de ce qu'il était exposé à entendre. Il s'était efforcé de n'être point banal comme tout le monde, et il s'était montré sot comme personne.

On est un grand garçon, fier et dédaigneux, on affecte de ne voir dans la vie que des bonshommes croqués par Daumier, on aime la bataille et on a eu ses minutes de vaillance, on se croit fort parce qu'on a vu le feu ; – et on devient timide, hésitant, ridicule, lâche devant la petite tête blonde qu'on a choisie.

Ah ! s'il s'agissait d'enlever une redoute hérissée de canons vomissant la mort, ce serait une autre affaire. On ferait le joli cœur, on mettrait des gants blancs comme pour une revue, on tutoierait son épée, jour de Dieu ! Et l'on marcherait crânement sous les balles, drapeaux au soleil, musique en tête.

Mais conquérir le droit de mettre un baiser sur une petite main, affronter deux yeux moqueurs, s'exposer à un sourire ! Voilà du quoi faire reculer les vieux capitaines. Oh ! épouvante ! Se sentir ridicule. Ne pas trouver une syllabe à prononcer. Se débattre gauchement contre l'impuissance de parler, et contenir dans son cœur d'inexprimables aveux !

Marius se jura bien de ne pas retourner au combat.

– Hélas ! pensa-t-il. Puisque je dois renoncer à l'émouvoir, je vais essayer de la faire rire... Elle a de si jolies dents !

De ce jour, il enferma sa pensée dans un jargon.

Il façonna sa parole à l'esprit boulevardier de Paris, le pire esprit qui soit et le plus brillant, l'esprit de Chamfort et de Gavroche, du duc de Richelieu et Bambochinet, de Joseph Prudhomme et de Mme de Staël. Un rire où se résume la somme de férocité permise aux gens de bonne compagnie, un tumulte d'expressions formidables et puériles, de jugements faux ; une langue faite de mots à l'emporte-pièce, de termes anglais, des locutions arabes, de contre-sens, de non-sens, de niaiseries, de coups de feu, de formules redondantes, de gaietés tapageuses, et qui, bondissant, hurlant, se cognant aux idées justes, aux pensées sérieuses, aux théories solides, se décarcassant à plaisir, crevant des cerceaux de papier multicolore, s'aplatissant, se relevant dans des cabrioles de funambules, appelle la vision d'une mascarade de pierrots éperdus lâchés dans une pantomime américaine qui serait représentée sur un tremblement de terre.

Marius répéta ces vers de Coppée :

Las des pédants de Salamanque Et de l'école aux noirs gradins, Je veux me faire saltimbanque Et vivre avec les baladins.

Et renonçant à devenir l'époux, l'ami, le page ou le chien de la femme aimée, il se résigna à devenir son clown.

Quand il la revit, il lui raconta des histoires.

« Il était une fois un préfet nommé Romieu. L'empereur, qu'il amusait, l'invitait à ses chasses de Compiègne. Un jour, le préfet réfléchit que rien ne devait être plus monotone, pour un souverain aussi puissant, que de tirer toujours des perdrix et des faisans, des faisans et des perdrix. Il conseilla au capitaine des chasses de faire partir, sous le fusil de l'empereur, quelques compagnies de perroquets. À la première battue, trois cents inséparables et cent cinquante kakatoès furent lancés en présence du maître. Napoléon III, un peu étonné d'abord, ajusta l'un des oiseaux, tira et l'abattit. Comme il se penchait pour le ramasser, le perroquet rassembla toutes ses forces et, par un effort suprême, mourut en criant : Vive l'empereur ! »

Fernande riait, et Marins admirait ses jolies dents.

Peu à peu il glissa dans l'ironie coutumière, se fit sceptique, s'attacha au cou le sifflet narquois de Méphistophélès et s'en servit pour siffler tout, indistinctement. Sans descendre jusqu'au coq-à-l'âne, il daigna des intimités compromettantes avec les calembours va-nu-pieds qui courent les ruelles. La notion du juste s'effaçait graduellement en lui avec le sentiment du respect. Ses sensibilités d'autrefois, rongées par les railleries comme par des acides, se mouraient d'une mort lamentable, sans larmes. Comme il est gai ! clamaient les passants. Quel entrain ! Quelle bonne humeur ! Ah ! celui-là était un heureux !

L'existence lui était clémente, douce, facile, riante. Ce Marius ! combien il s'amusait.

Bonnes gens ; il est, en Asie, des pagodes sacrées qui ressemblent assez à mon ami Marius. Le voyageur qui y pénètre, salue, ébloui, le haut portail où les panneaux d'ivoire sont maintenus en des cercles d'or ; puis il passe sous des voûtes soutenues par des colonnades de porphyre, assourdies par des velours éclatants tendus sur les mosaïques ; puis c'est une salle en lapis, un jardin couvert où l'eau des sources secoue dans des vasques de marbre le parfum des fleurs ; puis, le sanctuaire auguste, au luxe aveuglant ; – et sur l'autel, presque rien, un petit Bouddha de jade noir, informe, affreux.

Marius, le gai Marius, portait en lui, derrière les splendeurs de sa fantaisie volontaire, l'idole lugubre de son impossible amour.

Parfois, cependant, en ses solitudes, le clown s'effarait, n'osait plus regarder sa vie en face, aspirait au moment de reprendre son masque, éprouvait enfin la nostalgie vile des tréteaux. Des regrets le prenaient.

Ce serait pourtant bon de s'aimer, de s'aimer bien, à plein cœur ! On aurait une jolie existence, honnête et paisible, un bonheur pur, solide, immortel. Et le détail de l'ambitieux avenir, plus séduisant que l'avenir même ! Pour lui, le travail, le triomphe, le talent – on a du talent quand on aime – le souci religieux de la rendre heureuse. Pour elle, une petite maison où elle commanderait en reine, un petit jardin au fond d'un vieux faubourg, proche la rivière. Et les heures sereines du soir, dans le salon bien clos, sous la lampe, entre l'âtre qu'on laisse éteindre et le clavecin qu'on laisse fermé ; le large fauteuil où elle s'alanguirait, bercée par des causeries, tandis qu'il tomberait à genoux, lui, avec, chaque soir, une émotion neuve et des désirs plus caressants…

Allons, hop ! Paillasse ! Allons, clown, tu rêvasses, mon bonhomme ! Debout ! Poudre-toi, mets ton rouge, mets-en beaucoup pour que tes pleurs puissent au besoin s'échouer dans tes grimaces. Sois une caricature, mon garçon.

Et maintenant, en scène. Disloque-toi. Attention ! Gare aux casse-cou ! Si tout marche bien, si tout à l'heure tu n'es pas tombé de ton trapèze, inerte et sanglant dans le tan de la piste, tu pourras faire la quête ; – et peut-être ta Fernande laissera-t-elle tomber un sou dans le chapeau de feutre que tu fais sauter d'ordinaire au bout de tes baguettes – comme une grosse chauve-souris.

SOUS LA COMMUNE

Je l'avais rencontrée quelques mois avant la guerre, dans cet hôtel de l'avenue de Friedland où Arsène Houssaye donnait alors de si merveilleuses fêtes vénitiennes. C'était par une nuit de bal, au fond du salon mauresque, près du large divan qu'elle emplissait de ses jupes. Sous son loup de satin noir, je l'avais devinée jolie. L'indéfinissable ondulation des lignes révélait un corps jeune, souple, mince, créé pour les profondes caresses et pour les abandons paresseux. Aucun de ses mouvements ne se dessinait en geste banal. Depuis sa nuque aux teintes fauves, qui supportait un chignon doré traversé d'une longue épingle d'écaille blonde, jusqu'à ses petits pieds impatients et mutinés, cambrés sous des mules noires, on pressentait la ligne nerveuse, chaste, presque divine où l'artiste admire religieusement le témoignage des pures beautés antiques.

Elle portait une toilette de coupe unique, un de ces fourreaux de satin plaqué aux hanches que devaient adopter plus

tard les élégantes de la troisième République et qui, à cette époque de luxe hypocrite, pouvait passer pour une rare audace de coquetterie féminine. Pas un ruban, pas une dentelle, pas un bijou. L'étoffe adhérait fidèlement à la forme amoureuse, et, vers les genoux, se perdait en traîne flottante égayée par des clartés de jupons blancs. Un voile de point vénitien comprimait ses torsades blondes d'où s'élevait un parfum singulier, timide et capiteux, qu'on eut dit blond aussi. Sa main droite, gantée de chevreau couleur de deuil, balançait, dans un mouvement rythmique, mesuré sur de lointains échos de valses, un large éventail de jais mat, dont chacune des deux branches maîtresses portait un diamant noir.

Nul ne lui parlait ; elle semblait comme étrangère à cette foule joyeuse qui se reposait de l'étiquette guindée de la grande vie mondaine dans un tapage à la fois canaille et raffiné. Ses grands yeux bizarres, verts et enivrants comme de vivantes absinthes, contemplaient froidement la cohue des gentilshommes, des sénateurs et des officiers chamarrés qui se suivaient lentement sous les lustres. Du divan où elle était étendue, blottie pour ainsi dire dans une attitude frileuse de chatte, elle considérait à loisir tout le cortège de la fête, l'escalier de marbre éclairé de torchères odorantes, la loggia dont les glaces abritaient des palmiers et des lauriers-roses, la haute galerie sombre que les tapisseries flamandes faisaient solennelle, le petit boudoir japonais riant de lumières papillotantes, avec ses panneaux de laque transparente, ses lanternes folles, ses draperies de soie où galopaient des chimères fabuleuses à travers des paysages d'or, de pourpre et d'azur, parmi des fleurs bizarres et des soleils éblouissants.

Vers l'heure où les valets de pied dressaient dans le hall les petites tables du souper, elle se leva, traversa le salon mauresque, descendit l'escalier majestueux en tenant le centre des degrés roses, et disparut.

Le lendemain, au Bois, je la reconnus tout de suite. Il m'était bien inutile d'avoir vu son visage. Elle se trahissait aussitôt par la grâce féline qui lui était propre et que je n'ai depuis retrouvée chez aucune autre femme. Celle que je suivais sous les acacias, près du pavillon de Madrid, ne pouvait être qu'elle. C'était la même démarche lente et onduleuse, la même coupe et la même couleur de costume, les mêmes yeux pareils à des tapages liquides. Dans le balancement de sa taille souple, dans le mouvement arrondi des bras et l'inclinaison du cou, je la ressaisissais tout entière avec son charme noir, ses indolences mystérieuses de la nuit.

Je sus bientôt son nom, sa demeure, et qu'elle vivait seule dans une villa d'Auteuil, mais je ne connus que cela. Je ne pus apprendre, je ne sus jamais si elle était fille, femme ou veuve.

Je lui écrivis ; – en vain.

Bientôt elle déserta le Bois, tint ses volets fermés à l'heure où je passais à cheval sous ses fenêtres.

L'aimais-je ? Je n'oserais le dire ni le nier. Elle me préoccupait, voilà tout. Aucun effort ne m'aurait coûté pour me rapprocher d'elle, mais je ne souffrais pas de ma solitude. Ce petit roman tranquille, doux, mélancolique ajoutait à ma bonne humeur naturelle je ne sais quoi de tendre, de caressant qui ressemblait parfois à du bonheur. Puis je trouvais cela gentil de pouvoir aimer encore en collégien, inutilement, bêtement, simplement, sans arrière-pensée, sans un désir... Allons, allons, je crois bien tout de même l'avoir aimée...

Vint la guerre. Il fallut se faire soldat, comme tout le monde.

Le maréchal Lebœuf m'expédia à Limoges – je n'ai jamais su pourquoi ; le duc de Palikao m'envoya à la Roche-sur-Yon ; le

général Leflô me rappela enfin à Paris et me rendit mes trois galons de capitaine en me versant dans un escadron de formation nouvelle.

Le 2 décembre, comme je traversais au grand trot le plateau du Tremblay, une balle allemande m'atteignit en pleine poitrine et me jeta évanoui dans la poussière. Je me réveillai seulement le lendemain, à l'ambulance de Valentino… Une longue salle garnie de petits lits blancs où reposaient d'autres vaincus, des médecins en tenue militaire avec le brassard à la croix rouge, des femmes en robe noire protégée par un grand tablier blanc, – ambulancières volontaires. Je distinguai tout cela confusément, ces femmes graves, ces blessés pâles, ces uniformes ; et bientôt je ne vis plus qu'elle, la dame d'Auteuil, debout près de ma couchette et me regardant de son habituel regard fixe et profond.

C'était elle !

Ah ! j'avais déjà oublié la guerre, les fatigues, les périls, les colères. Un coin du passé se remplit de lumière. C'était le salon mauresque de l'avenue de Friedland, les allées solitaires du Bois, les jardins d'Auteuil, mon cher petit roman de fin d'été…

Comme j'allais parler, elle leva un doigt vers ses lèvres en signe de silence, et, derrière sa main blanche, je contemplai son premier sourire – un sourire discret, triste, à peine dessiné, comme le sourire de la Joconde.

C'est ainsi que, pendant trois mois, je pus lui faire ma cour – oh ! une cour respectueuse, timide, timide… Il est quelquefois précieux d'avoir reçu un coup de feu dans la poitrine !

Lorsque je sortis de l'ambulance, nous étions au début de la Commune. Delescluze entrait à l'hôtel de ville, Grousset s'installait dans le cabinet de Jules Favre. Une tragédie commençait.

Mais le soleil était revenu, il y avait des bourgeons aux marronniers des Tuileries, des milliers de passereaux rentraient et puis nous retrouvions ce merveilleux pain blanc qui ne fut jamais plus blanc qu'au lendemain du siège.

Sous les chênes de l'ancien parc impérial, je rencontrais maintenant presque chaque jour la dame en noir. Pas bavarde, la dame. En dépit de mes questions, je n'appris rien de sa vie, rien, rien, rien. J'observai seulement ses allures prudentes, sa hâte à me fuir dès qu'un promeneur se montrait à l'entrée de l'allée alors déserte souvent. On eut dit qu'une surveillance pesait sur elle et commandait sa vie. Elle avait dû abandonner sa villa d'Auteuil visitée par les obus prussiens et s'était retirés provisoirement dans un appartement de la rue d'Alger, où elle ne consentit jamais à me recevoir, malgré mes instantes prières.

Cependant, elle s'attendrissait peu à peu. Et le soir, vers la quatrième heure, au moment voilé de demi-teintes où,

Le regret du couchant laisse un adieu plus doux,

nous avions une longue étreinte silencieuse. C'était toujours au tournant du dernier massif, dans la verdure devenue sombre, près de la lionne de Barye. Je prenais ses deux mains gantées dans mes mains tremblantes ; je lui disais : « À demain » tout bas. Nous demeurions ainsi face à face, sans une parole, en écoutant vaguement le canon qui grondait au loin, vers le Mont-Valérien, vers Vanves, vers Bezons.

Qu'était donc cette femme ? D'où venait-elle ? Pourquoi s'attardait-elle en ce pauvre Paris alors déserté ? Et si elle vivait solitaire, pourquoi ne point me permettre de lui faire visite ?

Je le lui demandai un soir.

– Vous avez donc peur de moi ? lui dis-je.

– Peur ?... Moi ?...

Puis elle se leva, me quittant en prononçant avec un accent étrange :

– Vous verrez si j'ai peur.

Le soir, comme je rentrais après dîner, un laquais me remit ce billet :

« Demain, deux heures, à ma maison d'Auteuil.

« L. »

Auteuil ? C'était par ironie assurément, ou peut-être pour m'éloigner. Et qui sait ?

Depuis une semaine, les batteries du Mont-Valérien foudroyaient Auteuil. Les fédérés, chassés par les obus, avaient abandonné le secteur et s'étaient retranchés derrière des barricades. La veille même, Dombrowski avait été blessé là en passant la revue de ses postes. Les troupes de ligne avançaient lentement vers le rempart, dans les tranchées serpentines. Le quartier avait été abandonné complètement dès les premiers jours de la guerre civile.

Dans ces conditions, aller à Auteuil était une folie. Je fus à Auteuil, malgré les barricades du quai de Billy et la mitraille qui balayait le Point-du-Jour. Je rasais les murs cherchant la protection des angles, hâtant le pas, contemplé avec stupeur par les fédérés des barricades qui crurent devoir m'envoyer deux ou trois coups de feu inutiles. Enfin, j'arrivai rue Boileau, devant la villa.

Pauvre villa ! La grille s'était abattue, tordue sous l'action victorieuse des boulets. Des persiennes en lambeaux pendaient aux fenêtres, une brèche énorme ouvrait le toit, laissant voir un trou noir béant. Un gazon maigre poussait dans les pavés de l'allée carrossable. Le jardin était dévasté... Je vois encore une branche de lilas décapitée par une balle et que le vent balançait...

Ayant gravi le perron dont un obus avait bousculé les dalles, je poussai la première porte voisine des marches et j'entrai dans un petit salon clair.

La dame en noir m'attendait, blottie en un fauteuil, avec toujours sa même allure troublante.

Comme je tombais, à ses pieds, une botte à mitraille creva sur la pelouse, et le ricochet d'un biscaïen vint expirer sur le tapis.

– Ai-je peur ? dit-elle.

Et je vis refleurir son premier sourire, son sourire de l'ambulance.

J'osai lui dire son nom – je ne l'écrirai point – et ressaisir ses mains aimées. Ce que je lui dis en ces heures de bataille, dans cette tourmente affreuse où nous étions cachés, quelles paroles exquises, sublimes et passionnées, tombèrent de ses lèvres, à quelles extases profondes, sans nom, nous appartinrent sous ce toit frêle secoué par la guerre, – pourquoi le révéler ? Le souvenir avoué s'évapore et laisse seulement au fond des cœurs un parfum vieilli, amer souvent. Je garde en moi, comme un avare, le témoignage toujours vivant de ces ivresses mortes.

Elle se donna, plus tendre mille fois qu'elle n'avait jamais été sévère. Le mystère où elle s'enfermait d'ordinaire semblait

lui laisser trêve en ce coin perdu, plus désert que l'immense désert. Nul ne pouvait nous apercevoir ni nous rencontrer. Quand nous nous rejoignions là, chaque jour, c'était après avoir traversé des solitudes mornes, des rues vides où son pas léger retentissait dans les repos sonores du canon. Aucun passant. Pas un soldat.

Le danger ? Ah ! nous n'y pensions plus guère. Elle ne m'en parla jamais. Bientôt apprivoisés, nous prîmes possession du jardin, du pauvre jardin d'autant plus joli qu'il poussait à la grâce de Dieu. Que d'instants passés, agenouillé dans l'herbe, sans entendre le sifflement des balles dans les branches !...

Enfin !...

Combien cela est déjà loin ! Quinze années bientôt !...

Le 22 mai, au lendemain de l'entrée des troupes, elle m'écrivit :

« Il n'est plus un coin où nous puissions cacher notre amour.

« Adieu, mon ami. « L. »

Je ne l'ai pas revue.

Elle est retournée à son mystère.

LE RÔLE

C'est le père Kernouan qui m'a raconté cette histoire l'été dernier, – là-bas, si Quiberon, sous le hangar de la sardinerie

Amieux, un soir d'août. Le drame n'a eu pour spectateurs, dans la presqu'île bretonne, que le vieux marin Kernouan et la mère Le Cardec, une brave octogénaire qui engraisse des cochons à Port-Haliguen.

En ce temps-là s'ennuyait à Paris une femme célèbre par ses talents et par sa beauté, et qui s'était plus particulièrement illustrée dans la tragédie, sur les principales scènes de France et de l'étranger.

– Sarah Bernhardt ?

– Non, ce n'était pas Sarah Bernhardt... La belle tragédienne s'ennuyait donc, comme on peut s'ennuyer à Paris quand on possède un bel hôtel, des chevaux, des diamants, des adorateurs perpétuellement inclinés, et un mari aimable.

– Vous avez dit ?...

– J'ai dit « et un mari aimable ».

– J'avais bien entendu. Continuez.

– Rongée par le spleen, complètement désemparée – comme dirait Kernouan – l'artiste eut la fantaisie d'un rôle, d'un grand beau rôle écrit tout exprès pour elle par un vrai poète, sur ses conseils, et où toutes les ressources de son énorme talent seraient habilement utilisées. À cette fin, elle jeta les yeux sur l'illustre auteur de... je ne puis le nommer. Si vous voulez bien – et pour rendre le récit plus facile – nous l'appellerons Ernest. On le reconnaîtra aisément d'ailleurs, quand ou saura qu'il n'a pas cinquante ans, que ses cheveux blonds sont abondants, qu'il compte de nombreux succès dans le journal, dans le livre et au théâtre, qu'il porte toujours un pardessus même au plus fort de la canicule, et qu'il parle nègre.

– Nègre ?

– Oui ; j'entends que, religieusement soucieux de la forme quand il écrit, il ne prend pas la peine de rien formuler quand il parle. Sa conversation semble le résultat d'une transmission télégraphique.

La belle tragédienne s'adressa donc au célèbre Ernest et lui demanda un rôle. L'auteur, flatté et séduit, répondit aussitôt :

– Un rôle… en ai pas… plus rien écrit depuis deux ans. Suis abruti par Paris… besoin solitude, recueillement… quand trouverai solitude, aurez rôle… Espère grand succès.

– Mais, mon cher ami, ne pourriez-vous vous retirer pendant quelques mois à la campagne, au bord de la mer, et là-bas…

– Impossible… Vie d'hôtel assommante… ai essayé, pas pu. Serais trop libre, aurais envie aller café, casino, plage, théâtre, toupie hollandaise. Écrirais rien du tout.

– Comment faire, alors ?

– Venez avec moi… me surveillerez… aurez soin pas me laisser sortir… Surveillerez ménage, cuisine, domestique. Louerons chalet, villa, maison, n'importe quoi, mais pas hôtel. Bains de mer nous feront du bien. Convenu ?

– Convenu, soit, dit la belle actrice. Je vais m'occuper de trouver une petite plage paisible, et, dans huit jours, nous pourrons partir. Aussi bien, rien ne me retient à Paris, je serai très heureuse de prendre l'air. Ah ! mon cher ami, quelle bonne collaboration nous aurons là-bas !

Effectivement, huit ou dix jours après cet entretien, l'auteur et sa future interprète débarquaient à Quiberon et s'installaient dans une jolie petite maison située sur la pointe, à l'est de la côte, entre le bourg et Port-Haliguen. Il fallut une bonne semaine pour que l'installation fût complète ; car si le célèbre Ernert s'était contenté d'emporter un bagage sommaire, la tragédienne s'était fait suivre, selon sa coutume, d'une trentaine de caisses vastes comme des chalets suisses et contenant chacune cinq ou six robes. De plus, elle avait soigneusement emporté tout ce qu'il faut pour faire de la peinture, de la sculpture, de la littérature et de la confiture.

– Vous m'affirmez que ce n'était pas Sarah Bernhardt ?

– On me l'a dit. Je l'ai cru. Faites comme moi.

Les deux collaborateurs s'installèrent donc. La tragédienne occupa tout le rez-de-chaussée, le dramaturge prit possession du premier étage. On organisa la salle à manger dans une serre attenant à la villa et qui donnait sur l'Océan. De distraction, aucune : ni théâtre, ni casino, ni café-concert. Des promenades seulement. Point de voisins. Les passants étaient des marins, des pêcheurs du port, des sardiniers de Belle-Île, des petites sardinières de Concarneau, des employés de la fabrique de conserves et des douaniers. Rien n'empêchait donc les deux amis de s'adonner entièrement à leur œuvre.

L'auteur était enchanté et sa satisfaction se traduisait journellement par des proclamations du genre de celle-ci :

– Bon, l'Océan, très bon ! Brise marine… horizon bleu… vague mugissante… infini grandiose… homard frais… bercé par la rumeur des flots… inspiration… paix de l'esprit… bigorneaux délicieux.

La tragédienne s'était habituée comme par magie à cette existence calme. C'est étonnant tout ce qu'il faut pour qu'une femme soit satisfaite, et le peu qui lui suffit pour être heureuse. Elle allait avoir son rôle, un rôle fait pour elle. Non seulement elle était assurée d'un succès, mais elle comptait bien que Rébecca, son ancienne camarade de l'Odéon, sa rivale aujourd'hui, n'aurait pas de rôle du tout. Des indiscrétions de coulisses lui avaient appris que son auteur, l'heureux autour qu'elle avait enlevé à Paris, avait eu le vague projet d'écrire un rôle pour Rébecca. Dès lors, son succès à venir s'augmenterait d'une victoire, car il n'y avait dans la pièce d'Ernest qu'un seul grand rôle de femme. La célèbre tragédienne mit tout en œuvre pour encourager son auteur. Sachant qu'il goûtait fort le talent de Rébecca, elle sut, grâce à l'admirable souplesse qui est le fond de son talent, faire violence à sa propre nature, s'assimiler les moyens, les intonations, les gestes de sa rivale ; et elle se montra supérieure dans cette imitation même. D'antre part, elle recula les bornes de la complaisance, comme pour plaire à son poète.

Celui-ci lui ayant dit un jour :

– Tabac caporal mauvais, lourd… habitué, latakié de Smyrne… Pas latakié ici… bien désagréable.

Elle télégraphia à l'agence du boulevard des Italiens, et le lendemain l'auteur possédait une énorme caisse de son tabac favori.

Un jour, ou plutôt un soir, Ernest manifesta d'autres exigences. Il se plaignit de son installation au premier étage, parla de courants d'air, d'un insupportable vent du sud-ouest qui ébranlait ses volets et jetait la perturbation dans ses rêvés ; bref, la tragédienne lui offrit de troquer son appartement contre celui qu'elle avait d'abord aménagé pour elle-même. Le dramaturge protesta, affirmant qu'il partirait plutôt que de gêner ainsi son amie. Mais il n'arrêta pas de gémir, et comme, quelques heures

après, la nuit était venue, que le ciel était plein d'étoiles et l'air plein de parfums, il dit à l'artiste de belles choses qui demeuraient belles malgré la façon dont elles étaient dites ; il fut pressant, tendre, persuasif, s'agenouilla, se frappa la poitrine, parla d'éternelle fidélité et d'inaltérable affection.

Ce soir-là, la grande tragédienne avait ses nerfs. Au tribunal d'une femme, c'est l'attrait ou le mérite qui plaide votre cause, mais c'est l'occasion qui la gagne. L'actrice se rappela que Dieu a donné à la femme la langue pour parler et les yeux pour répondre : elle répondit avec ses yeux.

Le lendemain seulement, elle songea à son mari, et fut toute fière de s'être donnée à ses propres yeux une nouvelle preuve d'indépendance ; car pour la femme, l'indépendance, c'est le droit de changer qu'elle prend d'ailleurs, de la meilleure foi du monde, pour le droit de choisir.

Cet incident donna une activité nouvelle à leur collaboration, désormais infiniment étendue. La tragédienne maintenant ne pensait plus à Rébecca qu'en haussant les épaules. L'auteur renonça à toute promenade et à toute partie de pêche. On fit venir de Paris des meubles gais et des tentures claires. Le troisième acte ne marchant pas à souhait, on décida de le refaire et de refaire aussi le quatrième, par ce motif que rien ne pressait et que les deux collaborateurs ne songeaient qu'à prolonger le plus possible leur séjour en Bretagne.

La tragédienne s'écriait parfois après de longs silences éloquents :

– Je n'ai jamais été si heureuse ! Ce à quoi Ernest répliquait :

– Moi également… jamais aussi heureux… idéal a pris une forme… rêve de toute ma vie atteint… ciel bleu touché du doigt… Nous quitterons plus jamais… jamais.

Après deux mois de cette existence délicieuse, le drame était terminé. Il y eut lecture solennelle. C'est à cette occasion que le vieux capitaine Kernouan, que les deux collaborateurs avaient rencontré à la faveur de leurs promenades, fut pour la première fois invité à la villa. Ernest avait dit :

– Kernouan pas lettré… nature primitive, abrupte, pas corrompue par la critique de Gustave Planche…donnera son avis franchement, comme un vrai public.

Et Kernouan assista à la lecture. Ce fut une belle soirée. La mère Le Cardec, entrée au service de l'artiste comme cuisinière, en a gardé le plus profond souvenir. Elle parle encore avec émotion de la grande scène du cinquième acte, où la jeune première retrouve la croix de sa mère, qui lui était indispensable pour ouvrir le coffret contenant les preuves de sa haute naissance. Il lui semble encore entendre, comme un ophicléide où soufflerait le mistral, la voix imposante du célèbre Ernest, qui, ce soir-là seulement, renonça à parler comme un appareil Hugues. Le vieux Kernouan fut empoigné. Il fit seulement remarquer à l'auteur, quand on le consulta, qu'il avait peut-être abusé du mot « nonobstant », un joli mot, disait-il, mais dont il faut se servir avec mesure.

La grande tragédienne était transportée.

Seul, l'illustre Ernest montra une attitude réservée où l'on vit la modestie qui sied au vrai mérite. Il se défendit, refusa les éloges :

– Vous croyez ?... bonne pièce, alors ?... Tant mieux !... Cent représentations... Prime... Vais écrire successeur Peragallo pour demander avance considérable.

Longtemps encore après le départ du vieux marin, les deux amis, accoudés sur le perron de leur villa, causaient du drame, des émotions de la première, des jalousies des bons petits camarades. L'actrice énonçait en projet les costumes qu'elle allait commander aux grands tailleurs de Vienne et de Londres. Il fut arrêté qu'on reprendrait prochainement le chemin de fer, afin de lire la pièce aux acteurs, de distribuer les rôles et de commencer les répétitions.

Les pâleurs de l'aurore commençaient à éclairer le ciel au-dessus des rochers de Saint-Gildas-de-Rhuys quand ils songèrent à s'endormir.

Le lendemain, à déjeuner, tout en finissant une queue de homard, le dramaturge prit la parole.

– Bien réfléchi, ce matin... ce rôle-là, pas du tout votre affaire... en ferai un autre pour vous l'année prochaine.

– Vous dites ?...

– Pas dans vos moyens, ce rôle-là... Trop, comment dirai-je ?... Enfin, pas ça du tout. Serez certainement de mon avis... Vais faire donner le rôle à Rébecca.

– À Rébecca ?... mais c'est audieux !

– Non... pas odieux. Votre faute, aussi ! m'avez toujours rappelé Rébecca, parliez comme Rébecca, marchiez comme Rébecca... Moi, influencé... Donnerai le rôle à Rébecca... Quel effet !... Verrez la première.

La grande tragédienne entra dans une fureur indescriptible, cria à la trahison, jura de se venger, de faire siffler la pièce, de se retirer dans un couvent – à la Grande-Chartreuse ! – de se jeter à la mer. Puis elle se radoucit, rappela les jours heureux et les nuits trop brèves, le fameux soir où Ernest se plaignit tant du vent du nord-ouest.

L'auteur se montra implacable, et, brusquant la scène déchirante des adieux, sauta en chemin de fer et débarqua bientôt à Paris, où Rébecca le reçut comme le Messie.

Après son départ, la grande tragédienne tomba malade. Dans la soirée qui suivit le départ d'Ernest, elle avait pris froid.

La vieille Le Cardec prévint Kernouan, qui fit appeler un curé des environs connu pour se livrer illégalement à la médecine.

Ce vénérable ecclésiastique accourut, ne sut pas reconnaître que la malade était atteinte d'un commencement de bronchite, et la traita pour un engorgement du foie. Mais, de même qu'il s'était trompé sur la nature du mal, il se trompa également sur la pâture du régime à suivre, et prescrivit contre l'engorgement du foie précisément les remèdes qui devaient avoir raison de la bronchite. De sorte qu'en très peu de temps, la grande tragédienne fut complètement rétablie par ce redoutable ignorant, que depuis, dans sa reconnaissance, elle s'obstine à comparer, pour la science et pour l'habileté, à M. le docteur Ricord. Le drame du célèbre Ernest a été représenté avec un immense succès. Rébecca interprétait vaillamment le premier rôle. On doit reprendre la pièce cet hiver.

La grande tragédienne n'a pas encore pardonné, et ne pardonnera probablement jamais, car une femme ne pardonne une infidélité que lorsqu'elle est assurée que ce n'était pas une préférence.

LE MUSÉE DES SOUVERAINS

Il était une fois, dans le village breton de Plouharnel, une petite fille nommée Bérengère, dont les parents étaient des cultivateurs aisés.

Comme l'enfant était gentille, fine, intelligente, et qu'à l'Age de dix-huit ans elle jouait déjà du piano comme le célèbre violoniste Paganini, ses parents résolurent de lui donner une éducation moins conforme à sa situation de petite villageoise bretonne qu'à la position mondaine et brillante à laquelle elle semblait irrésistiblement vouée. La mère emmena donc un matin la petite chez les religieuses de Saint-Gildas-de-Rhuys et l'y laissa, en recommandant à ces pieuses filles de la traiter à l'égal d'une demoiselle de Nantes ou de Vannes.

Le milieu était admirablement choisi. En effet, non seulement les religieuses de Saint-Gildas s'adonnent à la pénitence, aux jeûnes et aux mortifications, mais encore elles louent dans leur monastère des chambres garnies, elles vendent des denrées coloniales et de la pharmacie. Ce cumul n'est peut-être pas conforme à la règle austère qui gouverne l'ordre, et l'on peut se demander, en voyant la voiture de Vannes s'arrêter devant le cloître, si les voyageurs qui en descendent viennent pour prendre les bains de mer, pour recevoir des leçons de solfège, pour acheter une livre de poires tapées ou pour se convertir à la vraie foi ; mais il n'en résulte pas moins que les gens du bourg profitent de cet état de choses. Les jeunes pensionnaires confiées au couvent y rencontrent des citadins et peuvent ainsi s'assimiler les usages du monde ; quand elles ont terminé leurs études, elles possèdent, outre les leçons enseignées dans les établissements ordinaires, des données positives sur l'épicerie en gros et

en détail, et une connaissance superficielle du Codex. Elles sont aptes à gouverner une maison, conquérir le paradis, falsifier de la cassonade et appliquer des sangsues. Quel célibataire n'a pas rêvé une épouse coupée sur ce patron ?...

Dans ce couvent, la jeune Bérengère se développa à loisir et devint une jeune personne fort sage selon les écritures. La religion est la seule forme de romanesque qui convienne à certaines âmes féminines, et la seule dose qu'elles en puissent supporter. L'éducation de Bérengère fut exclusivement provinciale ; à dix-huit ans, elle savait que la bataille de Tolbiac a été gagnée par Clovis, que le pape s'appelle Léon, que la France attend impatiemment l'avènement de M. le comte de Paris, que le Danube prend sa source dans le jardin d'un magistrat allemand et que la Terre-de-Feu est située fort loin de Saint-Nazaire ; elle avait appris à coudre, à broder et à jouer des gammes pendant cinq heures de suite sans boire ni manger.

Du monde en elle n'avait rien aperçu. Ses plus longues promenades avaient été bornées par les falaises de Saint-Gildas, la côte de Port-Navalo, l'île de Gavrinis, le château de Sucinio et le village de Sarzeau où naquit Lesage. Une seule fois on l'avait menée jusqu'à Vannes et elle en était revenue tout étourdie, la tête pleine de ce qu'elle avait vu : la cour de l'hôtel de France avec son mouvement de voyageurs et son bruit de chevaux, le marché où courent comme des papillons blancs les grands bonnets ailés des filles d'Auray, la vieille tour où M. de Closmadeuc a installé son curieux musée mégalithique, le va-et-vient du port, tout ce bourdonnement et ce petit luxe de ville inaccoutumés pour elle. Mais cet aperçu d'une ville, ce nouveau entrevu, qui, chez un jeune homme, eût agrandi le domaine des idées, n'eut pour résultat chez Bérengère que d'élargir le cercle des sensations. Elle sortit de cette banale aventure plus impressionnable, plus nerveuse, et conçut une mystérieuse terreur de la vie mondaine à laquelle elle se savait destinée. Elle songeait avec effroi qu'à peine sortie du couvent, on la marierait à son cousin

établi changeur à Paris, rue Vivienne, et que Paris serait sans doute plus redoutable, plus tapageur que le chef-lieu du Morbihan.

Il fut fait selon ses craintes. Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis que Bérengère était sortie du couvent, lorsque le cousin, Armand Lantibois, arriva dans la presqu'île, fit publier les bans et, les délais légaux épuisés, le mariage célébré, emmena sa femme à Paris. L'union avait été conclue naturellement sous le régime dotal, car, dans nos temps délicieux, les parents veulent bien livrer au mari le corps, la santé, le bonheur, l'existence d'une jeune fille, – mais pas son argent !

Ce fut une brusque émotion, pour cette jeune fille élevée dans la paix d'une plage dédaignée, de se voir transportée tout à coup, sans transition aucune, en plein quartier de la Bourse, dans une étroite boutique traversée tout le jour par des gens affairés qui criaient des nombres, hélaient une valeur, dictaient un ordre, parlaient hâtivement et d'une voix stridente.

Combien elle s'ennuya serait difficile à dire.

Les mots prononcés autour d'elle – liquidation dont deux sous, fin courant, terme, rente, premier cours, dernier cours, trois pour cent – lui paraissaient n'avoir aucune signification. Elle vivait comme dans un hospice d'aliénés ou un conte de fées.

Une seule chose l'intéressait dans ce milieu troublant, c'était l'or. Des pièces d'or, elle n'en avait jamais vu au couvent, ni à Plouharnel, où elle n'avait possédé que des pièces de cuivre, de ces gros sous comme on en trouve seulement sur les côtes, avec des taches particulières de vert-de-gris. Et voici qu'elle possédait de beaux louis d'or, les uns neufs avec des luisants de flamme rouge, les autres patinés et d'un beau jaune qui rappelait les soucis des prés. Ce fut sa grande distraction de jouer

avec les écus, les florins, les napoléons, les vieux frédérics, et elle s'y adonna comme à une ressource unique.

Lantibois n'était pas un poète, un de ces hommes qui posent une échelle sur une étoile et qui montent en jouant du violon ; c'était un monsieur pratique et sérieux qui, ayant passé l'âge où on se marie pour s'établir, s'était peut-être marié pour se rétablir. Accaparé par ses affaires, retenu au dehors pendant une grande partie de la journée, il n'avait que peu de temps à donner aux joies réconfortantes du foyer conjugal. Dans le but de distraire sa jeune épouse, et aussi probablement pour assurer une surveillance constante sur ses commis, il avait installé la malheureuse Bérengère, derrière son comptoir défendu par un grillage de fer. Et la pauvre petite femme passait là des heures, continuellement absorbée dans la contemplation des petites médailles jaunes qu'elle aimait caresser longuement et faire sauter dans les sébiles de cuivre.

Un jour, Mme Lantibois ne descendit pas au magasin et, durant près de trois semaines, les commis ne l'aperçurent point. Elle avait mis au monde un enfant du sexe masculin qui fut aussitôt envoyé en nourrice dans un village de la Touraine où le changeur possédait une propriété. Rétablie, Bérengère reprit sa place derrière le comptoir et son existence monotone. Lantibois s'absentait de plus en plus, absorbé qu'il était par ses opérations financières.

Au bout de dix-huit mois, l'enfant revint. Ce fut un jour de fête pour la famille. En rentrant au logis, Lantibois couvrit son héritier de baisers et de caresses et, comme il relevait dans ses bras pour le contempler bien à loisir, il s'arrêta brusquement, les yeux grands ouverts, la mine inquiète.

– Ah ! par exemple !...

– Quoi donc ? interrogea madame.

– Regarde bien le petit… Tu ne remarques rien ?

– Non.

– Eh bien ! c'est étonnant comme cet enfant ressemble à l'empereur d'Autriche !

C'était vrai.

Le poupon des Lantibois offrait le portrait exact, frappant, parlant, du souverain qui cumule comme en se jouant, les couronnes d'Autriche, de Hongrie, de Croatie, de Bohême, de Bosnie, etc., etc.

Lantibois ne fut pas le moins du monde enchanté de cette découverte. Il chercha à savoir si, depuis un couple d'années, S.M. François-Joseph n'avait pas visité Paris incognito, et les soupçons les plus outrageants planèrent sur la vertu de Mme Lantibois. De désespoir, le changeur essaya même de s'empoisonner en avalant la photographie de M. Andrieux.

On parvint à le sauver, grâce à un contre-poison énergique, et on dispersa tous ses doutes en lui assurant que S.M. François-Joseph n'avait pas quitté l'Autriche depuis la réunion des trois empereurs.

Le temps et le travail achevèrent de calmer le pauvre mari, mais il ne fut complètement rassuré que lorsque, trois mois plus tard, Mme Lantibois donna le jour à une petite fille qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à Pie IX. Cette fois, aucun doute ne pouvait subsister, puisqu'il est de notoriété publique que Pie IX, de son propre aveu, a passé ses dernières années dans une prison cellulaire.

Il fallait en prendre son parti, d'autant plus que Mme Lantibois ne désarmait point. Chaque année voyait s'augmenter la famille du changeur et chaque enfant rappelait d'une manière vivante un souverain d'Europe ou du Nouveau-Monde.

Outre les deux premiers-nés qui ressemblent : le petit garçon à l'empereur d'Autriche, la petite fille au pape Pie IX, elle a huit enfants, six garçons et deux filles.

Les garçons ressemblent à Léopold II, à Christian IV, à Oscar de Suède, à l'empereur du Brésil, au tzar Alexandre III et à la reine d'Angleterre.

Les filles ressemblent à la reine Isabelle et au roi de Hollande.

Hier, passant rue Vivienne, je suis entré serrer la main à Lantibois et présenter mes hommages à Bérengère.

Il était sept heures. On allait servir le potage. Les enfants étaient rangés autour de la table pour dîner.

Et l'on eût dit un petit Congrès.

LE PORTRAIT DE BÉBÉ

Il s'appelait Jacques ; on la nommait Jeanne. Le jour de leur mariage, il avait vingt-cinq ans et elle dix-neuf. Ils s'adoraient.

Les divins *concetti* des amoureux de Shakespeare renaissaient sur leurs lèvres ignorantes.

Quand ils allaient se promener, le dimanche, sur la berge de Meudon ou dans la forêt de Chaville, à travers la paix des bois et la rumeur des nids, effarant les oiseaux du printemps par leurs baisers tout le long des haies d'aubépins neigeux, on eût dit deux amants de la légende échappés de quelque ballade ancienne. Le frémissement des branches au-dessus de leurs têtes ressemblait à des battements d'aile.

Ils marchaient dans une extase ; lui, protecteur et doux, livrant son âme dans un bavardage énamouré ; elle, émerveillée et docile, réfugiant toute sa foi dans cette tendresse.

Pendant la semaine, ils travaillaient ferme. Jacques partait dès l'aube pour l'atelier où il trimait vaillamment dans le vacarme des marteaux et l'atmosphère étouffante de la forge. Jeanne restait au logis, passant les heures à composer des amours de petits chapeaux, des chefs-d'œuvre de bonnets auxquels elle donnait la grâce légère particulière aux doigts frêles des Parisiennes. Le soir, au retour, Jacques prenait doucement dans ses grosses mains la tête blonde de Jeanne et l'aveuglait de deux bons baisers sur les yeux.

Après un an il ne manqua plus rien dans leur paradis terrestre. Un petit ange leur était venu apporter les bénédictions du ciel.

Il fallait voir comme le jeune ménage lui faisait fête. Il était si gentil, monsieur ; – il avait l'air si intelligent, madame. Enfin, un petit chérubin, quoi ! Figurez-vous qu'à six mois, il avait déjà une façon de regarder papa qui n'était pas d'un enfant ordinaire. C'était comme une grande personne. Jeanne soutenait que le petit ressemblait comme deux gouttes d'eau à son père ; ce n'était pas difficile à voir, il n'y avait qu'à regarder le nez et les yeux. Jacques protestait. D'abord les enfants se ressemblaient tous. Plus tard, on verrait. Cependant il lui semblait que le mou-

tard ressemblerait plutôt à sa maman. C'était une idée qu'il avait comme ça.

De là d'interminables querelles. C'était charmant. Le petit grandissait au milieu de cette joie. Nous serions fort embarrassé de dire s'il ressemblait au papa ou à la maman, mais le fait est qu'il devenait superbe. Jeanne s'en montrait fière. Elle avait une façon de dire : « MON fils », qui était tout à fait majestueuse. Jacques souriait en regardant marcher le petit bonhomme.

Un jour, il fut décidé qu'on mènerait ce monsieur chez un photographe pour faire tirer un beau portrait. On y mettrait le prix mais on voulait quelque chose de bien. Bébé posa avec une gravité risible. On l'avait assis sur un coussin au fond d'un fauteuil, dans ses plus beaux habits et nu-tête. L'objectif du photographe lui avait paru imposant ; mais pendant l'opération on lui avait fait regarder une jolie image. Ainsi attentif, éveillé, il était tout à fait drôle.

Le portrait fut encadré dans un passe-partout orné de fleurs peintes, et pendu au-dessus de la cheminée dans la chambre à coucher du petit ménage. On le faisait admirer aux parents et aux voisins.

Un soir, au moment où Jeanne le couchait, Bébé toussa. Le lendemain matin, il toussait plus fort, et Jeanne remarqua qu'il était un peu pâlot. On chauffa des tisanes, mais l'enfant n'arrêta pas de tousser. Jeanne en devenait folle. Jacques était sombre. Le médecin des pauvres n'y put rien faire. Le croup avait saisi le malheureux petit être qui mourut étouffé après huit jours de ces souffrances muettes, accablées, qu'ont les petits enfants. Jeanne et Jacques pleurèrent toute la nuit sur le corps glacé et bleui de leur ange envolé. Des hommes noirs vinrent qui prirent Bébé et le clouèrent dans le cercueil pour le porter au cimetière. Rentrés au logis après l'enterrement, Jacques et Jeanne se regardèrent et se reprirent à pleurer sans pouvoir échanger une parole.

De ce jour-là, le ménage sentit se briser les liens du passé. Un lourd silence pesait sur la maison. Plus de trace de gaieté d'autrefois. On ne s'embrassait plus le soir.

D'ailleurs Jacques rentrait souvent tard, ce qui agaçait Jeanne. Est-ce qu'on rentrait à des heures comme ça ? La faire attendre des deux ou trois heures avec son dîner sur le feu, je vous demande un peu ! Est-ce qu'il la prenait pour une servante ! Fallait le dire tout de suite. On saurait à quoi s'en tenir alors. Et pendant ce temps-là, monsieur traînait chez le marchand de vin avec ses amis. Ses amis ! on pouvait encore en parler de ceux-là ! Quelque chose de distingué !

Jacques ne se montrait pas plus aimable. D'abord, il ne fallait pas se mettre sur le pied de le traiter comme un Jean-Jean. Possible qu'on menait les autres ; mais quant à lui, bernique ! Avec ça que c'était amusant de rentrer dans une baraque pareille, auprès d'une femme qui n'avait jamais un mot aimable dans la bouche. Ah, ouiche ! Elle était gaie, la maison ! Cré matin, s'il avait su ! D'ailleurs, ça ne pouvait durer longtemps, il en avait plein la colonne vertébrale. Ça tournait à la scie. Madame s'impatientait ! On était donc devenue princesse à cette heure ? Ça l'embêtait, à la fin !

Une nuit, après une algarade plus animée que les précédentes, le ménage toucha au drame.

Sur une invective un peu vive de Jeanne, Jacques marcha vers elle, la face empourprée de colère, la main levée.

Jeanne devint blanche comme une morte, mais ne broncha pas d'une ligne. Il y eut une minute d'attente et de défi ; puis la femme prit la parole :

– Tiens, Jacques, j'en ai assez de cette vie-là. Aujourd'hui, tu as encore un peu peur, mais demain tu me battras. Je préfère on finir tout de suite, séparons-nous.

– Séparons-nous, nous finirions toujours par là. Vois-tu, Jeanne, je ne suis pas méchant, et tu es une bonne petite femme, mais nous ne pouvons plus vivre ensemble ; c'est impossible, c'est devenu insupportable. Prends tout ce que tu voudras ici et file chez ta mère. Autant tout de suite que plus tard. Si, après ça, tu as besoin de moi, tu me trouveras.

Ils causaient maintenant sans colère. On eût dit que par leur résolution de se séparer, ils se sentaient calmés, délivrés.

Jacques s'assit dans un coin, suivant des yeux sa femme qui allait et venait à travers le logement. Jeanne avait ouvert une grande caisse où elle jetait pêle-mêle ses modestes robes, son linge, ses bonnets, les objets auxquels elle attachait quelque prix. Pas un mot, pas un geste. Ils songeaient.

Un moment, Jacques vit sa femme s'avancer vers la cheminée et détacher du mur le portrait du petit mort.

– Minute ! dit-il. Ça, c'est à moi. Je le garde. Tu vas me faire le plaisir de le remettre à sa place.

– Ça ! tu veux me prendre ça, toi !

Ce n'était plus Jeanne, c'était Gorgone. Une seconde avait suffi pour la transfigurer en Euménide. Elle était plus pâle encore qu'au moment où elle avait vu se dresser sur sa tête la large main du forgeron. Puis, brusquement, son attitude changea. Ses yeux se gonflèrent de larmes ; elle se fit humble, suppliante.

– Non, je t'en prie, laisse-moi l'emporter. Laisse-le moi, Jacques. Il n'y a eu que ça de bon dans ma vie, c'était le petit. Je

suis sa mère, moi. Je l'ai porté, je l'ai nourri, je l'ai soigné. Je l'embrassais, c'était bon. Pauvre chéri mignon qui est mort. Il était si gentil. Quand je m'éveillais, le matin, j'allais doucement le regarder dormir dans son petit lit. Il était tout rosé, je ne l'entendais pas respirer. Sa petite jambe ronde passait sous la couverture. Oh ! Bébé qui est parti ! Jacques, tu vas me laisser le portrait, n'est-ce pas ? On se dispute, on s'agonise, mais on n'est pas des monstres. C'est à moi, le portrait. Tu te rappelles, quand on l'a fait faire, Bébé regardait une image. Vois-le ; on dirait qu'il me voit...

Jacques pleurait.

Il se pencha sur le portrait et l'examina sans mot dire. Sa tête était tout prêt de la tête de Jeanne ; leurs chevelures se touchaient. Jeanne voulut supplier encore, mais le forgeron lui ferma doucement la bouche.

– Si je ne te le donne pas, que feras-tu ?

– Je ne pars pas.

– Eh bien, je le garde !

Et comme elle restait étonnée, il l'attira dans ses bras, tendrement, comme autrefois ; et il murmura dans un baiser :

– Reste. Pardonne. Oublie. Aime-moi. Nous le garderons tous les deux...

Voilà plus de quatre ans que s'est passée cette histoire.

Aujourd'hui, il y a deux portraits dans la chambre de Jeanne, au-dessus de la cheminée.

VISION

Vous ne croyez pas aux revenants ? Vous avez tort.

Certes, les revenants ne sont plus ces apparitions fantastiques d'autrefois, surgissant au coup de minuit, dans les environs des cimetières, pour pétrifier de terreur quelque villageois attardé ; les fantômes se sont perfectionnés avec le temps, ils ont marché avec le progrès, et, s'ils pénètrent encore chez les vivants sans se faire annoncer, au moins gardent-ils dans le monde la tenue irréprochable des vrais gentlemen.

J'en ai connu un, un seul, dont les assiduités m'ont absorbé pendant six mois. Dire que je regrette son départ ? Non. Mais, en somme, je dois lui rendre cette justice : qu'il était un fantôme de bonne foi et d'esprit.

Voici la chose.

Il y a quelques années, par une calme soirée d'hiver, je travaillais au coin de mon feu à je ne me rappelle plus quel poème lyrique, – j'étais un peu souffrant, – quand j'entendis nettement frapper à ma fenêtre. D'abord je crus à l'étourderie de quelque oiseau de nuit, battant mes volets d'un coup d'aile ; mais le bruit se répéta avec des intermittences régulières – toc, toc, toc. Je levai le nez, vaguement inquiet, pas trop décidé à me rendre compte. Sachez que j'habite un quatrième étage, sans balcon ni terrasse, dans un faubourg silencieux, assez désert. Mais on frappa de nouveau, plus vite, dans un mouvement d'impatience nerveuse… J'allai à ma croisée que j'ouvris toute grande, d'un coup.

Devant ma fenêtre, dans le vide, une longue forme blanche était suspendue, arrêtée. Ce fut un instant tragique. Entre l'apparition et moi un regard fut échangé, un de ces regards

qu'avant le combat subissent les deux adversaires dans un duel au pistolet ; une angoisse et un défi. L'effroi de la mort et la résolution désespérée de se montrer brave. Combien de temps cela dura-t-il ? Une minute ? Une éternité ?... Bref, malgré ma stupeur, j'éprouvai une sorte de soulagement quand le spectre m'adressa, d'une voix à peine distincte où je crus noter un vague accent britannique, ces simples paroles :

– Peut-on entrer ?

Trop ému pour répondre, j'inclinai la tête et je m'effaçai devant mon visiteur, dans un geste hospitalier.

Le spectre glissa dans ma chambre, doucement, poliment, avec un salut discret d'invité. Je lui montrai un fauteuil, où il parut s'asseoir, tandis qu'il bredouillait quelques mots de banale excuse... « Je suis importun, sans doute... Désolé de vous déranger à cette heure... Croyez bien que... Non, je suis vraiment confus... » On eût dit un électeur sollicitant une apostille de son député.

Je l'examinai. Ce fantôme appartenait au sexe fort et semblait âgé de trente-cinq ans environ. Contrairement à la légende, il ne se présentait pas enveloppé d'un suaire, mais habillé. Habillé, vous m'entendez bien. C'est-à-dire que dans son costume, – qui n'était pas un costume, mais seulement une transparente vapeur – je démêlais un dessin moderne, des coupes de veston. L'impression d'ensemble, physionomie et vêtement, était favorable. À n'en pas douter, je me trouvais en présence de l'ombre d'un garçon bien élevé.

Quand nous fûmes assis tous deux, il m'enveloppa d'un regard décidé et :

– Allons au fait, me dit-il. Tu ne me reconnais pas ?

J'avais repris un peu de calme, et c'est d'une voix assurée que je pus répondre :

– Pas du tout, cher monsieur.

Il haussa les épaules.

– Je m'y attendais, continua-t-il. Ah ! tu es bien resté le fourbe de jadis ! Peu importe. Tes dénégations ne te serviront point. Au surplus, je vais te confondre d'un mot : Te souviens-tu du Morne Rouge ?

Le Morne Rouge ? Oui, je me rappelais le Morne Rouge. C'est là-bas, à la Martinique ; une superbe montagne derrière Saint-Pierre, avec des trigonocéphales dans tous les fourrés. Avais-je rencontré, vivant, ce revenant ? Je cherchai, je cherchai. Rien.

Il poursuivit.

– Ah ! tu hésites ! tu es pris, hein ?... Eh bien ! écoute. Oui, je suis le pauvre William Perkins, dont tu as volé la fiancée, ma pauvre petite Millia. Le jour où tu es reparti, sur ta frégate, elle est morte ; je jurai de la venger. Le travail, la pauvreté me retenaient aux Antilles, m'empêchaient de te poursuivre... Depuis hier soir, je suis mort, je suis libre ! À nous deux, maintenant ! Certes, je ne puis te tuer, mais je puis empoisonner ta vie. Désormais, je ne te quitte plus. Chaque soir, tu me reverras à tes côtés et tu m'entendras te dire : Louis Vermont, souviens-toi du Morne Rouge !

Maintenant, je me sentais parfaitement maître de moi. Je me levai, en hâte, décidé à ne pas poursuivre l'entretien, et je prononçai :

– Cher monsieur, nous sommes en ce moment, vous et moi, les victimes d'un quiproquo... Vous vous serez trompé d'étage. J'ai traversé la Martinique et je n'ignore pas le Morne Rouge ; mais je n'ai gardé aucun souvenir de la demoiselle Millia dont vous avez bien voulu me raconter les malheurs... Je ne vous connais pas.

Le fantôme s'était dressé pour prendre congé.

– Tu persistes à nier ! s'écria-t-il. Soit. Mais tu es prévenu ; désormais, je m'attache à tous tes pas.

C'était à mon tour de hausser les épaules.

– Mon cher spectre, dis-je, vous avancez. À peine êtes-vous défunt que vous avez déjà des idées de l'autre monde. Mais, mon garçon, nous avons perdu la superstition du fantastique. Pour employer une expression étrangère aux *Dialogues des morts*, mais qui rend bien ma pensée, – nous ne coupons plus dans ces godants-là. Si, malgré mes avis, vous teniez à revenir me faire visite, vous auriez bien tort de vous gêner. Je reçois tous les lundis. Mais ne vous flattez pas de me faire souffrir ; je suis un enfant du dix-neuvième siècle et je ne crois pas au surnaturel.

– Louis Vermont, repartit l'ombre, souviens-toi du Morne Rouge !

J'ouvris la fenêtre. Le spectre se retira, après d'ironiques et brèves congratulations.

Le lendemain, à mon réveil, je crus avoir rêvé une histoire d'Edgar Poe.

Vers trois heures, à la Chambre des députés, comme je causais avec l'honorable Paul Sandrique dans le salon de la Paix, je

vis sortir de la muraille l'ombre de William Perkins, visible pour moi seul. Il se faufila entre le député de l'Aisne et moi, me regardant en ricanant et, sans que mon interlocuteur pût entendre une syllabe, me parlant du Morne Rouge. D'abord, cela me déplut, mais je m'accoutumai bien vite. Au surplus, à moins de passer pour un fou, il m'était impossible de laisser percer mon trouble.

Dans la soirée, William Perkins vint me rejoindre au théâtre des Variétés, prenant place à côté de moi, en un fauteuil vide. Je fus aimable, et lui racontai les deux premiers actes qu'il n'avait pas entendus. À la sortie, il me suivit chez Henry Gervex qui donnait du thé à ses amis ; et comme, vers deux heures du matin, devant ma porte, il me reparlait des Antilles, je daignai l'éclairer encore.

– Je me nomme Charles-Marie de Larmejane et non pas Louis Vermont ; je ne suis allé à la Martinique que dans un but hydrographique. Millia m'est étrangère et j'ai conservé du Morne Rouge les pires souvenirs.

Le fantôme me tourna le dos en ricanant.

J'étais sincère. William Perkins reconnut bientôt qu'il ne me donnait aucune crainte. J'en venais à lui faire bon accueil. Dès son apparition, je lui tendais la main.

– C'est toi, mon vieux ?... Et ça va bien ?

Il demeurait grave, figé dans sa sempiternelle évocation des Antilles, et me nommant Louis Vermont toute la journée.

– Patience ! ricanait-il. Un jour je parviendrai bien à te faire saigner !

Je lui disais :

– Dis donc, Perkins, je ne sors pas ce soir… Est-ce qu'on te verra ?

Ou bien :

– Je vais au bal des artistes. N'oublie pas de venir me prendre à la sortie… Nous causerons du Morne Rouge.

Rien ne le décourageait.

Un jour j'étais allé faire ma cour à Blanche, qui revenait d'une tournée lyrique en Égypte – vous savez bien, Blanche, celle qui aimait tellement les bonbons que nous l'avions surnommée Blanche de Pastille.

C'était au temps qu'elle habitait sa jolie villa de Maisons-Laffitte, où Jules Claretie a trouvé son décor du *Prince Zilah*. Comme j'étais à ma première visite, elle voulut me montrer son petit parc, sa basse-cour, les serres, et même une petite garenne où il n'y avait aucun lapin.

Ce fût une bonne promenade. Nous cheminâmes lentement sous les arbres, nous arrêtant souvent pour regarder ensemble la même fleur ou le même arbuste, la même échappée de ciel bleu échancrée dans les branches. Les oiseaux nous saluaient de petites ritournelles agiles, les roses avaient des sourires, les grosses pivoines se penchaient dans des révérences. L'imagination aidant, c'était gentil.

Patatras ! William Perkins me toucha l'épaule et me montra son sourire des mauvais jours. Louis Vermont. Le Morne Rouge. Il tombait bien. Impossible de lui faire comprendre son manque de tact. Pas moyen de l'interpeller.

Sans doute il devina mon ennui, car son insistance s'accrut. Je le trouvai, non plus à ma droite, mais à ma gauche, entre Blanchette et moi, de telle sorte que je n'apercevais presque plus Blanchette ; et tandis que je m'évertuais à ressaisir le fil de mes madrigaux brisé par cette intervention macabre, ce fantôme mal élevé me ramenait à son animal de Morne Rouge, aux serpents de là-bas, à la désespérante Millia.

Et il se passa une chose atroce.

Tout à coup Blanche s'arrêta, les regards fixés au sol. Des traces horribles s'imprimaient sur le sable, des traces de pieds nus. William Perkins, las sans doute de planer entre ciel et terre, ou bien malintentionné, marchait entre nous, mesurant ses pas sur les nôtres. Blanche regarda sans comprendre, m'interrogea d'un coup d'œil, et me vit si pâle, si pâle, que devinant brusquement quelque chose d'épouvantable, elle s'évanouit en jetant un cri terrifié.

Je la reportais, inanimée, au pavillon – toujours poursuivi par les ricanements de l'odieux Perkins.

– Louis Vermont, souviens-toi !...

À peine rentré, je remis la pauvre Blanche aux soins d'une camériste, et je redescendis dans le parc où mon fantôme riait au point d'en pleurer.

– Par exemple ! m'écriai-je en l'abordant, j'en ai assez !... Une explication est devenue nécessaire !... Cette vie-là ne peut pas durer !

Le misérable spectre riait toujours.

– Voyons, continuai-je, je serai calme... Tant que vous vous êtes contenté de venir ma retrouver au théâtre, à la Chambre,

chez mon coiffeur, je n'ai rien dit. Je trouvais même cela amusant d'avoir un revenant pour ami ; et cependant – ceci n'est pas un reproche – votre conversation n'était vraiment pas assez variée ! Mais aujourd'hui, ça ne va plus ! Si vous devez m'empêcher de faire ma cour à cette prima donna qui a dû rapporter du Caire des idées ultra-orientales, je suis parfaitement résolu à vous infliger vos huit jours.

L'ombre répondit :

– Je t'avais bien annoncé que j'arriverais à te faire pleurer !... Louis Vermont, souviens-toi !

Je ne le laissai pas achever.

– Depuis six mois je vous répète soir et matin que je ne m'appelle pas Louis Vermont...

– Comme si je ne te reconnaissais pas !

– Mais quand je vous assure !...

Nouveau haussement d'épaules.

– Inutile de feindre, fit Perkins ; je pourrais te peindre de mémoire. Tiens, tu as sur le bras droit, entre le poignet et le coude, un petit signe noir...

J'avais déjà relevé mes manchettes et montré au fantôme un bras exempt de toute marque particulière.

Aussitôt, la physionomie de feu Perkins se transforma. Il regarda mon bras de très près, à plusieurs reprises et, aussitôt ensuite, avec l'accent d'un revenant profondément humilié :

– Oh ! monsieur ! s'écria-t-il, quelle erreur ! Je ne sais où me fourrer… jamais pareil impair !… Oui, en effet, quand je vous regarde bien… Une telle ressemblance !… C'est le nez… Ah ! sapristi, qu'est-ce que vous avez dû penser de moi ?

Et il continua, de plus en plus vexé :

– Tenez, je vous offre des excuses, dans les journaux… Je me croyais dans mon droit… Voulez-vous que j'aille trouver cette jeune dame et que je lui explique la chose ?…

– Non pas ! non pas !

Présenter Perkins à Blanche ! Un comble !

– Mais c'est que je tiens à réparer…

Je consolai feu Perkins qui disparut pour toujours.

Depuis, je n'ai plus vu de revenant… mais je n'ai plus revu Blanche.

Bah !…

LE DOMPTEUR

Les palefreniers ont poussé dans la piste la grande voiture vernie et dorée, close de larges panneaux à poignées de bronze. Derrière ces panneaux, une rumeur, des piétinements lourds, des haleines frémissantes, quelque chose de sauvage, de sournois, que l'on devine et qui fait peser une anxiété sur la foule. L'orchestre, au-dessus de la coupée, fait silence. Sur les gradins,

les hommes deviennent sérieux, attentifs ; les femmes, un peu pâlies, savourent la caresse d'un frisson.

Les panneaux tombent aux mains des laquais, les grilles se dédoublent, s'élèvent sous l'action des crémaillères – et, dans l'éblouissement des lustres, les grands lions roux surgissent, ennuyés, majestueux, tristes d'une tristesse altière, semblables à des rois captifs. Ils sont six : trois lions et trois lionnes. Cinq sont nés dans les cages de la ménagerie de Hambourg, là où se traite le commerce des fauves ; ils ont subi, de tout temps, l'énervement de l'esclavage, l'humiliation des cravaches abattues, le spleen des prisons. Le dernier, dont la crinière semble noire, vient des forêts profondes de l'Atlas ; il est superbe, énorme, formidable. Il a possédé le désert, terrifié les tribus, bu le sang rose des gazelles, tenu sous ses ongles le front brisé des chasseurs, fait grâce de la vie à des pâtres. Le regret des splendeurs perdues brûle dans ses prunelles de cuivre ; et devant les bourgeois et les Margots perchés sur les banquettes du cirque, devant cette civilisation maniérée que la vie mondaine étouffe et flétrit, il songe à l'immense solitude des bois mystérieux, aux troupeaux effarés courant dans la plaine, aux nuits d'Afrique, à la caverne inviolée faite de blocs géants.

On l'a nommé « Sultan », et on a eu raison. Il a les cruautés épiques des pachas ; déjà trois dompteurs ont expiré sous sa griffe. Dans la cage il ose seul rugir, en rôdant.

Les autres fauves se font petits à son approche ; il les regarde comme un César doit regarder les bâtards de ses frères.

Un homme paraît à l'entrée de la piste, beau comme un jeune dieu. C'est Éric, c'est le dompteur ! Le lion désormais, c'est lui seul. Éric a vingt-cinq ans, une stature de héros, le courage des belluaires, la force d'un Titan, la grâce athénienne du Discobole.

Quand il descend dans l'arène, au milieu de la peur muette du public, les hommes le jalousent, les femmes le guettent. Une princesse moscovite, cousine des tzars, l'adore et le suit de capitale en capitale, heureuse de le contempler, le soir, aux prises avec ses fauves. Songez donc ! Cette tête aimée que chaque nuit des baisers parfument, la voir confiée à l'horrible gueule des bêtes et songer que sous l'effort d'un seul coup de crocs !... Voilà bien de quoi pimenter des voluptés de grande dame...

Le costume d'Éric est le vrai costume des bateleurs, maillot de soie et jersey de velours noir largement échancré au col ; une ceinture de satin pourpré à la taille, des sandales blanches aux semelles frottées de résine, et qui tiennent au plancher de la cage.

Il traverse la piste, et, debout devant la petite porte de fer, il salue le public lentement, avec un geste de statue. Sultan a hurlé. Les lions de Hambourg courent, tremblants, le long des barreaux, bondissent au sommet de la cage, rampent avec des mouvements de chats en fuite. Le silence est tel, que l'on entend les paroles brèves d'Éric, jetées aux bêtes comme des ordres à des toutous. Houp ! Saïda !... Saute, Néron !... Les spectateurs frémissent, impuissants à détacher leurs yeux de cette cage où les félins rampent et où l'homme seul a l'air de rugir. Éric est vraiment superbe, maintenant.

Mais Sultan est immobile. Lui seul reste accroupi dans un angle, soucieux, menaçant, avec des attitudes de chasse. Il faut cependant qu'il « travaille ». Éric prend son temps, assure dans sa dextre la fusée de sa cravache, et, d'un pas ferme, marche sur son lion noir.

Au premier rang des fauteuils, la Russe contemple, debout. Elle a trente ans bientôt et on lui en donnerait seize à peine. Blonde, mince, frêle et d'apparence maladive. Une jolie fleur qui souffre. Pourtant, elle seule paraît sans crainte. L'habitude,

peut-être. Elle sait par cœur cette séance complètement réglée dans toutes ses démarches ; les mouvements d'Éric sont prévus ainsi que les bonds des fauves. Elle assiste à ce spectacle comme elle écouterait une musique ancienne, intéressante toujours mais sans surprises.

Une inquiétude plisse son front quand Éric lève sa cravache sur le lion noir qui pare le coup d'un mouvement de patte, – une patte énorme, armée de crochets. Mais cela dure l'instant d'un éclair. La bête a cédé. Sultan s'exaspère, mais en même temps il s'humilie. Le brave dompteur se sent le grand vainqueur. Si tout va bien, peut-être osera-t-il présenter au lion la barrière et le cerceau. Non, il n'ose pas. Sultan montre une sournoiserie inquiétante. On dirait qu'il se décide, qu'il est résolu à en finir.

Attention ! Voici le plus dangereux instant. Éric va regarder son lion de tout près ; puis il laissera tomber sa cravache, et, désarmé, presque nu, il soufflettera le mufle horrible de la bête... C'est fait ! Le rugissement de Sultan a fait trembler la salle. Éric sourit. Il marche à reculons vers la porte de fer, tenant en respect les monstres. La porte s'entr'ouvre, se referme. Le dompteur est dans la piste. Bravo !

La Russe ne l'a pas quitté de l'œil. Et si maintenant elle tremble, si un flot de sang lui monte au visage, c'est qu'Éric, le dompteur, n'a salué qu'un être dans la foule : une grande fille brune au profil de juive qui le regarde avec des yeux Luisants.

Quelle scène !

La Russe n'a pas voulu lui donner le temps de s'habiller. Elle l'a arrêté au passage dans l'écurie, comme les palefreniers rentraient la cage, et elle le tient dans l'angle d'une stalle, en lui parlant vivement à voix basse. Éric sourit, puis il hausse les épaules. Quoi ? Une femme brune ? Où ça, une femme brune ?

Il ne l'a pas seulement vue. En voilà des histoires ! Allons, voyons... Mais la Russe se fâche. Elle a vu. On ne lui en fera point accroire. Elle a vu, voilà tout !

Tandis qu'elle parle, elle agite nerveusement la grosse cravache qu'elle a enlevée aux doigts d'Éric, par un geste hypocritement machinal, sans avoir l'air. Et comme le dompteur persiste à nier, elle le frappe au visage, brutalement !

Elle est lionne à son tour. La face s'enflamme, s'exalte, se transfigure. Ce n'est plus le petit morceau de femme de tout à l'heure : c'est la Cosaque, une sorte de sauvage, un peu fauve. Éric recule, effaré, et veut gagner sa loge ; mais la cravache l'atteint de nouveau, enlevée par une petite main de fer. Il ne montera pas. Il ne fuira pas. Une seule retraite lui reste : la cage. Il y saute d'un bond. C'est Sultan, c'est la mort. Tant pis ! Tout plutôt que cette Russe ! Les lions l'entourent, rugissent, menacent. Sultan rampe.

– Ah ! le lâche ! s'écrie la Russe.

Et elle a raison.

LE TÉLÉPHONE

– Allo ! Allo !

– Allo !

Et je lui fais ma cour.

J'ai découvert enfin l'amante que nul soupçon n'effleure, la femme docile, souple à ma fantaisie, et dont je ne me lasserai

point. Quand je le désire, – et selon mon caprice volontaire, – elle est blonde, ou brune, ou rousse, ou toute parfumée de poudre ; sans qu'il me soit besoin de prononcer une parole, elle s'habille à ma guise, tantôt en mignonne Parisienne dont le satin collant révèle la pureté noble des formes, tantôt en princesse, tantôt en belle comédienne. Elle consent à prendre, au besoin, le visage de la femme quelconque que j'ai aperçue seulement de loin, et que je désire. Lorsque, pris d'une ambition impossible, mon rêve s'envole là-bas, là-bas, aux pays bleus des forêts vierges égayées parle bizarre plumage des oiseaux de paradis et l'agilité des jeunes singes ; lorsque mon esprit hante les rivages africains, les havres bleus, les lointains exquis du Bosphore ou de Yokohama, elle se transforme au gré de mon envie, devient l'énervante créole d'Haïti, la Chinoise, couleur de cuivre, grisée de langueurs et d'opium, la chaste et impudique aimée, la Mauresque voilée dont on aperçoit seulement, entre le sourire du masque, les grands yeux profonds et noirs.

Bref, elle est ma maîtresse – ou mon esclave.

– Allo ! Allo !

– Allo !

Et soumise ! Au premier appui, elle se hâte. Si la causerie ne m'amuse pas, si je broie du noir ou si j'ai mal à la tête, je l'abandonne, je la quitte. Je prends mon chapeau, je sors. Elle ne se fâche pas, n'a pas une protestation, pas une moue. Il me suffit de l'avertir par un triple signal de sonnettes perlées, conformément au règlement. Quelquefois, elle m'appelle, mais c'est toujours avec un absolu désintéressement. Un ami me demande, et elle s'offre comme intermédiaire.

Nous causons surtout la nuit, car, durant une partie de la journée, elle se repose. Son service au bureau central des téléphones est ainsi réglé. M'arrive-t-il de rentrer tard dans mon

logis de célibataire où je remonte seulement à regret – la nature a horreur du vide – je cours à la plaque et les vibrations commencent. Grâce à elle, chaque soir une voix de femme me souhaite la bonne nuit, le repos, les songes, fermant ma journée par un peu de charme et de grâce. Son « bonsoir, mon ami ! » m'a fait souvent oublier les misères, les écœurements de l'existence quotidienne, Spirituelle et gaie, elle rit d'un bon rire heureux, d'un rire d'enfant, qui me fait deviner de jolies dents et des lèvres fines. Et cela me fait du bien de l'entendre, son rire, quand je me sens le cerveau abruti par le travail ou le cœur noyé de spleen.

– Allo ! Allo !

– Allo !

– C'est toi ?

– Oui ! Bonjour ! bonjour !

Je me rappelle délicieusement le jour des aveux.

Je venais de causer avec mon notaire et, l'entretien achevé, elle avait oublié de rompre la communication. L'entendant rire et causer avec ses petites amies, je la rappelai, j'insistai sur mes madrigaux de la veille. Je traversais une de ce heures moroses qui favorisent l'attendrissement ; au lieu de lui répéter les bêtises de chaque jour, je devins grave, sérieusement grave, avec une conviction que je ne sus m'expliquer par la suite, et je laissai tomber dans l'instrument de Graham-Bell une envie de pleurer contenue depuis la veille.

Ce fut exquis. J'eus l'aplomb de me plaindre, de lui parler de mon isolement, du néant stupide de ma vie de garçon. Elle se révéla bonne comme du bon pain, me donna des conseils de sœur aînée, poussa la complaisance jusqu'à me gronder. Puis,

j'entendis sangloter ses confidences. Elle vivait seule, elle aussi, et triste. Plus de papa, plus de maman, pas d'amoureux, aucune amie, hormis les petites camarades du bureau central. Ah ! la vie n'est pas gaie !… Je lui proposai carrément de combiner nos deux solitudes en un tête-à-tête. Quel impair !

– Pour qui me prenez-vous, monsieur ?

– Pour moi !

Elle interrompit le courant, net, et quand, résolu à lui faire accepter mes excuses, je lui criai : « Allo ! Allo ! » – elle s'était fait remplacer par un vieux monsieur qui me répondit : – « Allo ! Allo ! » – d'une voix brisée par quarante années d'absinthe suisse.

Dans la journée, je pus lui demander pardon. Elle eut pitié. Je jurai de ne plus jamais recommencer – jamais, jamais. Et comme une vague tendresse m'étourdissait de ses vertiges, j'osai. Oh ! la durée d'un éclair. La plaque vibrante, étonnée, répéta le bruit d'un baiser qui courut en frémissant sur les fils et alla s'échouer aux oreilles de ma conquête ; – et à ce baiser, sonore, emporté, vainqueur, un autre baiser répondit, doux, doux, doux comme un souffle. Et crac ! la communication fut interrompue, – hélas !

– Allo ! Allo !

– Allo !

Je fus une fois huit jours sans l'entendre. Une jeune fille quelconque la remplaçait, à qui je n'osai rien demander. Que se passait-il ? Ma maîtresse avait-elle été flanquée à la porte ? L'avait-on exilée du bureau central dans un bureau de quartier ? Comment savoir ? La moindre question pouvait la compromettre. D'ailleurs j'ignorais – j'ignore encore – son nom.

Une nuit, la sonnerie me réveilla. Évohé ! c'était son timbre !

– Allo ! Allo !

– Allo !

Elle m'expliqua sa longue absence : une bronchite, une vilaine bronchite qui l'avait clouée au lit pendant toute une semaine. Pauvre petit chat ! Je lui conseillai la teinture d'iode et des infusions bien chaudes. Sa convalescence me fournit mille prétextes à communications. Vingt fois par jour, je m'informai de son état. Ça allait mieux ? Bon. À tout à l'heure !

Et cette idylle électrique dure depuis deux ans bientôt. Contrairement à l'usage, nous n'avons pas d'enfants, mais cela s'explique. Dame ! le fil !...

Nous nous aimons comme ça, et, ma foi, nous sommes heureux. Cet amour durera. J'ai le droit de vieillir, et elle peut devenir laide ; ça ne nous séparera pas. Je la verrai toujours avec des yeux résolus à l'admirer ; et si ses cheveux blanchissent, si nos dents tombent, je l'ignorerai.

Et moi, je puis devenir chauve, obèse, manchot, voûté, goutteux – impunément, – sans cesser d'être aimé.

– Allo ! Allo !

– Allo !

LA LANGOUSTE

Elle était blonde comme une moisson d'août, et, par une duplicité de coquette, ne se jugeant pas suffisamment blonde encore, elle couvrait ses tresses et les frisons de sa nuque d'une poudre fine, couleur de tabac de Messine d'où s'élevaient, dans un petit nuage doré, des parfums d'une tendresse indéfinissable, quelque chose comme de subtiles essences de Chypre. Sa gorge mince, aux lignes pures et tentantes, palpitait sous les plis mollement drapés d'un corsage rubis, contenu par un fin croissant de diamants. Son délicat visage, rêvé certes par Latour et deviné par Watteau, tirait sa lumière de deux grands yeux ravis et pervers dont les regards, comme des baisers bleus, faisaient briller des clartés d'étoiles ; et d'une toute petite bouche, semblable à un œillet de pourpre, qui découvrait, aux instants folâtres, trente-deux perles d'un orient merveilleux. Ses mains – de petites mains nerveuses de pianiste hongroise – planaient sur les objets qu'elles semblaient toucher, comme des ailes blanches de tourterelles ; – et dans la Chine idéale que hante la nostalgie des poètes, on n'eût pas découvert, même chez les paresseuses princesses de Taü-Taï, des pieds plus invraisemblables que les siens.

Elle avait nom Cécile.

Hélas, au berceau des filleules les mieux fêtées, une méchante fée surgit parfois, plus méchante que la gale, et mêle aux promesses des bonnes marraines un présent chargé de mystifications sournoises. Le jour de printemps où l'on baptisa Cécile, tandis que des archanges lui décernaient toutes les séductions, un démon marin entra sans qu'on l'eût attendu et jeta sur l'innocent baby ces simples paroles :

– Tu aimeras passionnément la langouste à la sauce mahonnaise, et cet amour aveugle te perdra !

Ce n'est pas tout d'aimer la sauce mahonnaise, encore faut-il savoir la préparer. Vous prenez un jaune d'œuf bien frais et vous le précipitez au fond d'un bol – certains amateurs l'écrasent à tort dans une assiette à potage ; – vous saisissez délicatement la fiole de cristal où l'huile assoupit son or liquide, et vous versez... doucement, bien doucement, goutte à goutte. En versant, vous remuez régulièrement avec une petite cuiller – les hérétiques de l'assiette creuse vont jusqu'à se servir d'une fourchette – et vous battez énergiquement, sans trêve, sans faiblesse. Les doigts qui battent doivent montrer la rapidité continue d'un volant de machine à vapeur, et peuvent au besoin s'emporter ; la main qui doit verser garde un calme impassible, une froideur majestueuse et sereine. Une seconde d'oubli, tout est perdu ; la combinaison miroitante prend aussitôt un aspect marécageux parfaitement répugnant. Tout est raté. Le mieux alors est de recommencer : Vous prenez un jaune d'œuf bien frais et vous le précipitez, etc., etc.

L'auteur de la *Cuisinière bourgeoise* a oublié de mentionner les conditions essentielles à l'élaboration d'une bonne mahonnaise. Une atmosphère glaciale est de rigueur. Il importe, pour réussir, de se placer dans un courant d'air, au sommet d'un clocher ou dans le voisinage de M. Caro. Essayer de parachever une mahonnaise sur le cratère du mont Vésuve, dans un couloir des Folies-Bergère, ou à côté du député Langlois, constituerait une entreprise ultra-téméraire.

En outre, il est bon d'être deux, – pas trois, deux. Quand on est trois, il y en a un qui ne fait rien. À deux, la sauce se combine à merveille. L'un tient la petite cuiller ; l'autre distribue exactement les gouttes d'huile. Et, la sauce terminée, des rivalités éclatent : la main qui a versé essaye d'usurper la gloire de la main qui a battu, et, au moment psychologique où l'on additionne le vinaigre, il est possible qu'on se brouille ainsi avec son plus vieux camarade.

Car une mahonnaise se prépare entre amis ; encore doit-on choisir son monde. Je n'aurais aucune crainte avec des collaborateurs comme Berton ou Lina Munte, mais je m'attendrais continuellement à voir l'huile de Provence se perdre en liaisons dangereuses, s'il m'arrivait d'oser une entreprise de ce genre avec Daubray ou Sarah Bernhardt.

Bref, pour réussir une mahonnaise, il faut :

Un jaune d'œuf, Un bol, Une petite cuiller, De l'huile, Un collaborateur sympathique, Et du sang-froid.

Un soir, comme Abel venait partager honnêtement le repas de Cécile, il aperçut, vautré sur un plat de vermeil que supportait le gothique dressoir de la salle à manger, une langouste énorme, une sorte de monstre marin vermillonné et rugueux qu'on eût dit choisi pour la subsistance d'une garnison.

Comme il essayait de se rassurer et considérait la table mise où deux couverts seulement se faisaient face dans une allure de tête-à-tête, Cécile entra, rajustant parmi les dentelles de son cou le croissant de son agrafe diamantée. Son heureux sourire de chaque soir se transfigurait en moue boudeuse. Abel crut à un bracelet perdu, à un ruban fané, à quelque gros chagrin d'enfant gâtée contrariée par sa modiste ou par son petit chien.

Dieux infernaux ! la catastrophe était pire ! Une cuisinière distraite avait manqué la sauce destinée au mets favori de la gourmande. Au lieu et place d'une mahonnaise harmonieuse, elle avait servi un mélange écœurant, une marinade affreuse à l'œil nu. Le dîner était manqué.

Abel protesta. Quoi de plus simple à faire qu'une sauce ?... Et sans lui permettre une objection, il arracha ses gants, choisit sur le bahut un gros bol de vieille faïence rouennaise, demanda

un jaune d'œuf – bien frais – et se mit à l'œuvre. Mais, dès les premiers tours de la petite cuiller, il reconnut combien son bon vouloir resterait vain ; soit manque d'habitudes culinaires, soit retour du trouble ramené par la contemplation des grands yeux de Cécile, il appela au secours. Il était temps. L'huile, répandue avec caprice, menaçait de transformer la mahonnaise en potage.

Cécile intervint. Sa blanche main saisit le vieil huilier madrilène à double tubulure, et versa.

Mais, à quoi tiennent les destinées !

En regardant cette petite main fine où le sang dessinait de minces lignes d'azur, en admirant cette menotte aristocratique cambrée à l'attache d'un poignet frêle, chargé de bracelets noyés dans les dentelles de la manchette, il sentit des vertiges lui monter du cœur à la tête, des tentations lui mettre aux lèvres une folie de baisers.

Il osa, bientôt. Et Cécile, d'abord effarouchée, eut garde de compromettre la sauce. Malgré ses plaintes indignées, malgré l'émoi qui fit passer sur toute son adorable personne un frisson inquiétant, elle demeura la main tendue et crispée, le poignet ferme.

La petite cuiller tournait toujours.

Heureux, sans remords dans le crime, Abel s'enhardit. Son baiser frisa les doigts de l'enfant, caressa la naissance du bras où sa moustache traîna une douceur de soie. Elle, attentive, héroïque, considérait le mélange.

Un moment, soupçonneuse, elle se pencha, et le marmiton volontaire, fermant les yeux, s'abattit, les lèvres ouvertes comme deux ailes rouges, parmi les blonds cheveux noyés de poudre odorante.

La petite cuiller s'arrêta, l'huilier madrilène reprit nonchalamment une place de hasard parmi les cristaux du couvert... Quelques mots, exquis, furent échangés à voix basse, et lorsque tous deux relevèrent les yeux, comme au sortir d'une extase, Cécile montra à Abel, sur le plat de vermeil, la grosse langouste qui les écoutait – en rougissant.

FIANÇAILLES

Irène a trente ans ; elle est restée fille. Un mystérieux regret lui a vidé l'âme, peut-être la rancune d'une espérance offensée. Sa lèvre est amère, ses yeux sont moqueurs ; elle rit d'un rire nerveux brusquement coupé par l'appréhension d'un sanglot. Des revenants la hantent, de tristes revenants drapés de deuil ; et il lui semble parfois vivre au milieu d'une nécropole. Rien n'existe plus pour elle de vivant, plus rien qui soit l'avenir, plus rien qui soit demain. Elle attend avec sérénité la fin de tout cela, se sentant veuve de quelqu'un qui n'est pas mort, martyre d'un serment que nul ne lui a demandé et qu'elle n'a prononcé devant personne. Elle a aimé ; les douleurs, qui tuent les petits sentiments, éternisent les grandes passions ; et le cœur de la femme est ainsi fait qu'elle ne garde une trace que de ce qui lui laisse une cicatrice. De là une tristesse morne, toujours plus lourde ; car c'est surtout pour les femmes que les années pèsent d'autant qu'elles sont vides.

Aucune colère contre la vie, aucune jalousie des bonheurs d'autrui. Les êtres que l'adversité rend méchants étaient méchants dès l'origine ; leur perversité guettait une occasion. Irène est bonne et reste bonne à travers les épreuves. Elle pleure souvent, mais les pleurs des autres doublent son chagrin. Comme toutes les créatures qui souffrent un inconsolable regret, elle

sait l'art divin des consolations. À ceux qui doutent elle parle d'espoir, – elle qui n'espère plus. Et pour distraire un ennui étranger, pour donner des ailes aux oiseaux noirs penchés sur des fronts amis, elle trouve des gaietés nerveuses, bruyantes, macabres, où râle une immense incrédulité. Son visage est moins un visage qu'un masque ; sa parole est moins le vêtement que le déguisement de sa pensée ; son sourire est un décor sans lumières ; et, dans la contemplation de ce sphinx railleur, on songe à ces rideaux de théâtre décorés d'arlequinades et qui tombent, raides et joyeux, sur le dénouement d'une tragédie.

Elle adore sa mère, – maman, – avec l'ambition de mourir la première. Deux amies, Marie et Marguerite, savent seules le prix de ses larmes et la mesure de son renoncement. Le goût du monde lui donne un moyen de se fuir, et il lui prend la tentation furtive de se travestir pour ne pas se reconnaître. Elle vit ainsi, des plaisirs, des émotions, des impressions, des espérances des autres ; – dans une attente soumise.

Le mot qu'elle dit le plus souvent, c'est : « Je suis navrée… »

Pierre a trente ans, sur lesquels dix ans inutiles. Le vide des choses lui pèse. Il a défendu la liberté et on l'a mis en prison ; il a fait la guerre et il a vu que c'était la boucherie ; il a cherché des héros et n'a trouvé que des hommes. Las du terrestre, un peu écœuré, un peu endolori, il s'est réfugié dans l'immatériel. Il aime des idées, pas beaucoup, quelques-unes, l'art, la patrie, le rythme, le sacrifice. Pour cela, on dit de lui : « C'est un rêveur ! » Les malheureux rivés à plat ventre se défient naturellement des individus bizarres qui donnent des rendez-vous dans la voie lactée et entretiennent des relations suivies avec les étoiles. Fréquenter des astres, cela est suspect. Ce qui complète Pierre, c'est qu'il est un tantinet démagogue, – infamie qu'il partage avec Hugo, Garibaldi, Bakounine, Zorilla et Kossuth. Le bruit court qu'il a construit des barricades et, comme il est l'ad-

versaire de la peine de mort, on le qualifie parfois de buveur de sang. Il parle des martyrs avec respect. Au fond, la politique ne l'émeut guère. Il croit encore à toute la République, mais plus à tous les républicains. Pour se consoler, il cherche des rimes et fonde sa joie sur la perfection d'une strophe.

Il a voyagé, et la terre lui a paru petite. Quoi ! Déjà le bout du monde ! Mais oui. Il a vu les forêts vierges, les pays bleus, noirs, jaunes, roses, les grands fleuves, les îles de verdure jetées sur l'Océan comme des bouquets effeuillés, les sommets infranchis, – et il est revenu triste, ne retrouvant personne au logis.

Pierre aussi porte un masque de frivolité factice qu'il promène dans le souci renouvelé des jours. Il a la fausseté résignée d'Irène et le même plaisir cruel. Pourtant il n'endure pas comme elle le regret d'une espérance évanouie. Les femmes qu'il a rencontrées étaient de celles qui s'oublient et qu'on oublie. Aucune n'a survécu à sa propre présence ; elles ont passé avec un froufrou de robe de soie, vite ou lentement, mais d'un pas si léger qu'aucune trace n'en demeure. D'abord il a regretté ces envolées furtives, jaloux de retenir une de ces créatures, la meilleure ou la pire, pourvu qu'elle restât. C'est si profondément navrant, vivre seul, qu'on en arrive à comprendre les vieilles filles entourées de chats et d'oiseaux. Tout ce qui vit peuple. La lie de l'abandon, c'est d'être entouré seulement de choses.

Quand on n'est aimé de personne, on aime tout le monde, d'une affection banale qui se résume en sympathie aveugle. On adopte quelques préférés choisis et rares et l'on répand sur les autres la petite monnaie de son cœur. C'est se ruiner sans enrichir personne. Bah !... Dès lors, on est bientôt classé. Les passants haussent les épaules et votre poignée de main devient sans valeur. On vit en dédaigné parmi des indifférents, et l'on demande de petites revanches à l'ironie.

Pierre vit ainsi, isolé, se demandant chaque jour si cela ne finira pas bientôt, savourant les joies, les émotions, les espérances des autres, – en attendant.

Le mot qu'il dit le plus souvent, c'est : – « À quoi bon ? »

Et, la trentième année venue, ces deux êtres pareillement frappés pour des causes différentes se sont rencontrés au hasard de la grande route, à l'heure où ils allaient vers la vieillesse comme au-devant d'un vainqueur inévitable dont on espère des conditions meilleures...

Est-ce qu'après les mariages d'amour, d'affaires, de raison, de convenances, le mariage de résignation, d'assurance mutuelle contre les abandons futurs, ne serait pas destiné à réparer – autant qu'il se peut – l'abîme creusé par les désillusions d'antan ?

Est-ce qu'Irène et Pierre, – ayant fait l'une le tour des calvaires, l'autre le tour du monde, – ne sont pas mieux armés, contre l'ennui et le fardeau de la vie à deux, que les petites pensionnaires et les jeunes sous-préfets mariés dans la bousculade des unions bâclées ?

Est-ce qu'il ne serait plus temps pour eux de se créer une bonne existence bien égoïste, bien étroite ? Le temps aurait préparé les fiançailles, la pitié annoncerait les tendresses ; et l'on se marierait pour se consoler réciproquement, – ou même pour pleurer ensemble.

Avoir quelqu'un avec qui l'on pleure, ce n'est déjà plus vivre seul !

BILLETS FANÉS

C'est surprenant comme le passé s'évapore ! On croit que les écrits restent, on se fie à la permanence du réel, on espère des souvenirs dans des témoignages, – et, lorsqu'après dix ans, on ouvre tristement un vieux coffret, le néant des choses vous glace ; on comprend que le reliquaire était un cercueil, que rien ne demeure de ce qui dure. Les plus sûrs témoins oublient. Le secret confié se volatilise et disparaît dans le vent des années qui passent. On a pleuré sans avoir souffert ; le cœur a vieilli sans avoir vécu. À remonter vers les époques abolies, on éprouve la sensation d'un pèlerinage à travers un cimetière. De la gravité, une sorte de respect pour ce qui n'est plus, des tristesses à fleur de peau. L'impression se pose et s'enfuit, semblable à un oiseau qui s'arrête. Puis, plus rien. La monotonie quotidienne vous ressaisit, vous dompte, et vous vous reprenez à vivre seulement dans le présent, – comme une bête.

Hier soir, j'ai ouvert le petit coffre d'ébène chiffré de vieil argent où, depuis que j'ai cru deviner ma jeunesse, j'ai enseveli par accès de religion instinctive, des lettres à allures sincères, des chiffons enviés, des bouquets de violettes tombés d'un corsage – la friperie de la bohème célibataire. Des riens-du-tout chers un moment, des niaiseries douces, des bêtises qui m'ont fait sourire. J'aurais dû vider le coffret dans la flamme en fermant les yeux. Non. J'ai voulu lire, tenter une cruelle épreuve, chercher le lustre éteint des rubans, la senteur perdue des fleurs ; savoir si mes folies de vingt ans méritent un regret…

« Deux jours sans te voir, méchant garçon ! Maman est triste. Père se fâche et dit que ta vilaine politique te conduira en prison. Moi, je suis malheureuse au point de t'écrire en cachette, ce qui n'est pas bien.

« À bientôt, monsieur !

« PAULETTE. »

Ma cousine Paule !... C'était gentil. Elle avait dix-huit ans et moi vingt. Petits, nous avions joué à « petit mari et petite femme » – avec conviction. Oh ! une admirable conviction ! On avait baptisé des poupées ensemble. Plus tard, devenue grandelette, elle avait persisté. Je la négligeais pour la bibliothèque Sainte-Geneviève, pour les émeutes de Belleville ou pour un affreux petit journal littéraire qui publiait mes premières stances. Par les soirées d'hiver, j'allais m'asseoir à côté d'elle et j'entamais avec le vieil oncle d'interminables parties de bésigue pour lesquelles j'affectais de me passionner. Paule me brodait au crochet de jolies pochettes de soie doublées de chamois clair où je serrais les touffes blondes de mon tabac du Maryland. Pendant la guerre, elle m'envoyait au camp des amulettes consacrées par Notre-Dame des Victoires... C'était gentil.

Maintenant, Paulette est l'épouse d'un notaire et la mère de deux jeunes messieurs forts en thèmes. Et il y a de tout cela quinze ans.

Hélas ! oui, Paulette ; déjà quinze ans !

« Jeu vé ce soar à la telier. Viens me cherché a diz eures.

« LISON. »

Une drôle de petite fille, tout de même ! Point méchante, point savante, nullement perverse. Un peu dinde. Je me rappelle une partie de pêche pendant laquelle elle rendait sournoisement à l'Oise les goujons que j'avais tirés de la rivière. Cela, par bonté d'âme. C'était une petite modiste rencontrée un matin dans les quinconces de la Pépinière où elle émiettait des brioches pour les ramiers. Entourée d'un vol de pigeons blancs, elle

m'avait paru si jolie que je lui avais immédiatement offert mon cœur, sur le rythme léger, en vers de huit pieds. Elle avait répondu « oui », pour ne pas me faire de la peine. Six mois d'intimité avec les tourterelles du Luxembourg. Un jour, elle me quitta, pour éviter un chagrin à mon ami Michel qui aimait mieux les oiseaux que moi. Ainsi elle a passé dans la vie, en faisant le bien. *Transiit bene faciendo*.

Une drôle de petite fille, tout de même !

« N'oublie pas ma branche de lilas pour le troisième acte. Tu l'apporteras dans du coton.

« Mille grimaces.

« SUZANNE. »

Et dire qu'elle joue encore les ingénues !... Elle tiendra l'emploi sa vie durant, et, vers la soixantième année, servira encore ses grimaces par milliers, aux habitués aristocratiques du mardi. Où l'ingénuité va-t-elle se nicher ! À seize ans, elle s'appuyait sur un protecteur chauve qui savait faire oublier par la transmission de ses titres nominatifs l'irréparable outrage des années. À ce vieillard illusionné, elle annexait un poète, deux officiers de cavalerie, et un cabotin de la banlieue. J'avais été adopté comme fleuriste, pour le troisième acte, la scène du bal. Sept cents francs de lilas blanc en cinquante jours ; – et au moins cinq francs de coton ! Je ne regrette que les cinq francs de coton...

« Mon cher Léopold, n'oublies pas ma branche de lilas pour le troisième acte. Tu l'apporteras dans du coton.

« Mille grimaces.

« SUZANNE. »

Sa dernière lettre. Je l'ai conservée, bien que ne m'appelant pas Léopold. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire de tout ce lilas blanc ? J'ai su plus tard que nous étions une dizaine à fournir chaque soir la parure du troisième acte. Une femme de chambre revendait le soir même les bouquets inutiles.

Et dire qu'elle joue encore les ingénues !

« ... Surtout, apporte-moi une terrine de Louis, la timbale Bontoux, un petit panier de pêches et trop de confitures.

« SÉRAPHINE. »

Probablement, elle est morte d'indigestion. Celle-ci m'avait charmé par ses capacités stomacales. Un gouffre ! Nous nous étions rencontrés au buffet d'Avignon et, à la voir engloutir, avec une rapidité vertigineuse, le menu d'un repas de cinquante couverts, je m'étais senti pénétré d'admiration. En arrivant à Paris, je courus lui ouvrir un compte courant aux boucheries Duval. Elle m'aima comme elle aimait le roastbeef, – à l'anglaise. Point de goûts communs. En littérature, elle comprenait Brillat-Savarin et Monselet. En histoire, elle professait le mépris de Sparte et la vénération superstitieuse de Lucullus. Cela n'allait pas sans quelque poésie gastronomique. Dans ses songeries apéritives, elle se retournait volontiers vers les temps antiques, vers les repas fabuleux de l'édile Marcius, avec, sur les tables de porphyre, des sangliers gaulois à la sauce troyenne pleins de langues de rossignols. Elle eût voulu goûter aux vins parfumés de Massique et de Cos, mordre aux treilles dorées du mont Esquilin, savourer les murènes que Domitien nourrissait d'esclaves. Nous nous sommes séparés pour incompatibilité de menus. Elle adorait le veau et je n'ai jamais pu le souffrir...

Probablement, elle est morte d'indigestion.

« Ne venez pas ce soir. Je dîne chez ma tante.

« JEANNE. »

Elle dînait bien souvent chez sa tante…

Mais, quoi ? Comme elle le disait avec raison, je n'avais pas le droit de lui faire négliger ses devoirs de famille. Ses devoirs… Elle en parlait beaucoup, de ses devoirs. La statue de l'Austérité, ni plus ni moins. Des regards à la Raphaël, mais des tendresses à la Fragonard. Violence et résignation mêlées. Une assiduité exemplaire à la petite messe comme à la grande. Des fugues vers le confessionnal d'où elle revenait l'âme soulagée et l'esprit inquiet. Elle était de ces femmes qui, à l'église, croient se recueillir parce qu'elles s'observent, et méditer parce qu'elles se taisent.

La femme ne rentre en elle-même qu'au bras de quelqu'un : de là l'utilité des confesseurs. J'aurais vainement essayé de retenir Jeanne quand son directeur l'attendait ; mais ce vénérable ecclésiastique ne l'aurait pas retenue une minute de plus si je l'avais attendue. Elle était vraiment pieuse, et vraiment tendre. Je me savais un rival, mais c'était Dieu.

Amours, délices et orgues !

C'est égal ; elle dînait bien souvent chez sa tante !…

… Tout est brûlé. Le coffret vide brûle à son tour, car je veux qu'il meure avec les vaines reliques qu'il a portées. Dans le foyer montent des flammes tristes, et ces bouquets devenus des herbes brûlent avec un petit pétillement sec de pailles. Les rubans se tordent au feu, et le minuscule chausson de la danseuse napolitaine, dont j'avais fait un porte-allumettes, se fend en craquant douloureusement. L'âtre devient plus sombre, les flammes s'abaissent, s'abaissent, s'abaissent, se résument en une petite clarté bleue. Puis, rien qu'une cendre grise, d'aspect

mélancolique et que je remue à petits coups de pincettes, froidement, sans une larme.

C'est tout mon passé, cette poussière. Cela a été la fièvre, l'énervement, l'ivresse, la gaieté maladive et fatale des énergies mal dépensées. Je suis certain de ne rien perdre en anéantissant ces souvenirs frivoles. Bien mieux, je suis heureux, rajeuni depuis cette exécution.

Que regretterais-je ? Ces amours-là ressemblaient à de l'amour, à peu près comme la parfumerie rappelle les fleurs. Je suis las. Je suis seul. Le néant des frivolités me navre et j'aspire, l'âme désormais neuve, à la grande passion pure et sainte, fière et noble, orgueilleuse et sacrée, qui assure l'infini dans l'éternel !

FIN